



HAL
open science

“ Misère sexuelle ” : analyse d’une notion controversée, de 1966 à nos jours

Alice Poncet

► To cite this version:

Alice Poncet. “ Misère sexuelle ” : analyse d’une notion controversée, de 1966 à nos jours. Sciences de l’Homme et Société. 2025. <dumas-05492752>

HAL Id: dumas-05492752

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-05492752v1>

Submitted on 4 Feb 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-ND 4.0 - Attribution - No Derivative Works - International License



Institut d'Études Politiques de Lyon

**« *Misère sexuelle* » : analyse d'une notion
controversée, de 1966 à nos jours**

Alice PONCET

4^e année

Dans le cadre du séminaire « Genre et sexualités, approche historique ».

Sous la direction de Madame Emmanuelle RETAILLAUD

Année 2024 / 2025

Jury composé de :

*Emmanuelle RETAILLAUD, Professeure des Universités en histoire
contemporaine*

Camille LAVIRON, Doctorante en anthropologie

Mémoire soutenu le 1er Septembre 2025

Sciences Po Lyon n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans ce travail. Elles doivent être considérées comme propres à leur auteur/autrice

« Misère sexuelle » : analyse d'une notion controversée, de 1966 à nos jours

Dans l'harmonie où personne n'est pauvre et où chacun est admissible en amour jusqu'à un âge très avancé, chacun donne à cette passion une portion fixe de la journée et l'amour y devient affaire principale; il a son code, ses tribunaux, sa cour et ses institutions.

CHARLES FOURIER

Remerciements

Je souhaite tout d'abord remercier ma directrice de mémoire, Mme Rétaillaud, pour son accompagnement et ses précieux conseils tout au long de ce travail de recherche. Merci d'avoir partagé avec nous votre intérêt pour l'histoire des sexualités. J'ai découvert cette année un sujet qui m'anime vraiment et qui a donné sens à ce travail.

Merci à mes colocataires et amies, Chloé et Jasmine, de m'avoir soutenue et écoutée dans les moments d'hésitation. Votre présence a rendu cette année bien plus légère.

Merci à mes parents pour leurs encouragements et pour leur aide. Votre soutien m'a permis de consacrer pleinement ces trois mois d'été à mon travail, dans des conditions favorables à la réflexion et à l'écriture.

Enfin, je tiens à remercier Alain Giami, pour nos échanges qui m'ont permis de voir certaines questions sous un autre angle. Votre aide a été essentielle.

Résumé

Ce mémoire propose une mise en perspective historique de la notion de « misère sexuelle », depuis son émergence à la veille de Mai 68, jusqu'à sa réappropriation contemporaine dans les discours masculinistes et *incel*. En s'intéressant aux différents moments de mobilisation du terme, aux périodes de renouvellement, de rupture et de contestation, nous verrons en quoi cette notion s'est construite comme un outil discursif, porteur de projets politiques concurrents — révolution sexuelle, réaction morale et identitaire...

Cette étude, qui mobilise une approche en histoire des concepts, s'appuie ainsi sur un corpus diversifié de textes, mêlant écrits militants, revues intellectuelles, romans, articles de presse et discussions de forums en ligne. En apportant une attention particulière aux contextes d'énonciation — sociaux, historiques, politiques — de ces discours, nous verrons en quoi la notion de « misère sexuelle » reste marquée par un point de vue particulièrement genré, et se fait l'écho des transformations plus larges des discours et des débats autour de la sexualité

This thesis offers a historical perspective on the concept of "sexual misery," from its emergence on the threshold of May 1968 to its contemporary reappropriation in masculinist and incel discourse. By examining the different phases of the term's use, periods of renewal, disruption, and contestation, we will see how this concept has been constructed as a discursive tool, promoting conflicting political agendas—sexual revolution, moral and identity-based reaction, etc.

This study, which takes a conceptual history approach, draws on a diverse corpus of texts, including activist writings, intellectual journals, novels, press articles, and online forum discussions. By paying particular attention to the social, historical, and political contexts in which these discourses are expressed, we will see how the notion of "sexual misery" remains marked by a particularly gendered perspective and echoes broader transformations in discourses and debates around sexuality.

Sommaire

Remerciements	3
Résumé	5
Introduction	8
Première partie : Mai 68, fabrique de la notion de misère sexuelle. Entre révolution et contestations idéologiques (1966-1977)	28
• <u>Chapitre 1</u>) Les intellectuels de Mai 68 : réactivation et politisation de la misère sexuelle (1966-1975)	29
a) La traduction de Wilhelm Reich en France	30
b) Mai 68, un moment de circulation des idées entre intellectuels et étudiants	35
c) La misère sexuelle : qui la subit, qui la dénonce ?	39
• <u>Chapitre 2</u>) La critique féministe de la misère sexuelle dans la lutte antiviol (années 1970)	44
a) Naissance de la lutte antiviol en France	45
b) Controverses entre féministes et gauchistes : « La misère sexuelle n'explique pas à elle-seule le viol »	48
c) La misère sexuelle, un non-sujet chez les féministes ?	52
• <u>Chapitre 3</u>) Les « nouveaux philosophes » : controverses autour des notions de libération et de misères sexuelles	56
a) Le rejet du « moment 68 » chez les nouveaux philosophes	56
b) <i>Le nouveau désordre amoureux</i> ou le procès de la révolution des mœurs	60
c) Entre idolâtrie féminine et rhétorique réactionnaire	65
Conclusion de la première partie	69
Deuxième partie : Des vaincus du désir : la misère sexuelle comme récit masculin réactionnaire (1995-2024)	71
• <u>Chapitre 4</u>) Houellebecq, « sociologue de la misère sexuelle » (1994-2015)	72
a) La misère sexuelle, thème central du roman houellebecquien	73
b) Un point de vue masculin revendiqué	78
c) Importance de l'œuvre de Michel Houellebecq	81
• <u>Chapitre 5</u>) La misère sexuelle comme arme réactionnaire : les sphères masculinistes « Incel » à l'assaut des avancées féministes (2010-2020)	86
a) La misère sexuelle des hommes occidentaux : théorisation du nouveau « mal du siècle »	90
b) Solutions envisagées à la misère sexuelle	93
c) Profil de l' <i>incel</i> : qui est vraiment acquis aux théories de la misère sexuelle ?	96
	6

• <u>Chapitre 6</u> La riposte féministe contemporaine : « la misère sexuelle n'existe pas » (2019-2024)	106
a) La misère sexuelle comme outil de la culture du viol	106
b) Un rejet total du concept : la justice sexuelle, angle mort du discours féministe ?	112
Conclusion	115
Annexes	122
Sources	131
Bibliographie	136
Table des matières	145

Introduction

En novembre 2024, l'Inserm, l'ANRS et Santé Publique France ont publié les premiers résultats de leur enquête « Contexte des Sexualités en France ». Des résultats surprenants, qui ont été longuement discutés dans les médias : la sexualité des Français.e.s serait-elle en berne ? Les jeunes seraient-ils moins actif.ve.s sexuellement que leurs aîné.e.s ? La faute au porno, à MeToo ou au confinement¹ ?

Cette enquête réalisée sur cinq ans a en effet permis de mettre en lumière des évolutions intéressantes, qui rompent avec les tendances à l'œuvre depuis les années 1970. Premièrement, on observe un allongement de l'âge du premier rapport sexuel, en particulier chez les jeunes filles², alors qu'il n'avait cessé de diminuer depuis les années 1970. Par ailleurs, une baisse notable de l'activité sexuelle des Français.e.s a été repérée : la part de femmes ayant eu au moins un rapport sexuel au cours des douze derniers mois est passée de 86,4% en 1992 à 77,2% en 2023. Pour les hommes, cette proportion passe de 92,1% à 81,6%³. Il s'agit d'une baisse de près de 10 points de pourcentage. Ce qui est d'autant plus intéressant, c'est que parmi les 32,8% de Françaises n'ayant eu aucun rapport sexuel ces 12 derniers mois, l'écrasante majorité, à savoir 76,5% d'entre elles, se déclarent satisfaites de cette situation. Pour les hommes, c'est un peu plus de la moitié, soit 55,4%, pour qui cette situation convient⁴. Il semblerait donc que les femmes fassent moins l'amour que les hommes, mais que ceux-ci en soient davantage insatisfaits.

Si ces données offrent une photographie inédite des transformations des pratiques et des rapports au sexe, elles sont aussi le terreau fertile d'interprétations idéologiques. L'insatisfaction et la frustration des hommes sur le plan de la sexualité est une thématique récurrente dans les discours masculinistes, et ces données permettent d'étayer une rhétorique déjà bien installée. En effet, Christine Bard, spécialiste de l'histoire des femmes,

¹ « Comment la génération Z aborde la sexualité, le désir et la quête d'amour ? », *Grand bien vous fasse !*, France Inter, 4 juin 2025.

² ANRS, Inserm et Santé Publique France, *Contexte des sexualités en France. Premiers résultats de l'enquête CSF-2023 Inserm-ANRS-MIE*, 2024, p.11

³ *Ibid.*, p.23

⁴ *Ibid.*, p.24

Commenté [1]: très bonne accroche !

Commenté [2]: super transition

du genre et de l'antiféminisme, définit le masculinisme comme un mouvement social réactionnaire de défense des droits des hommes. Selon eux, les femmes et les féministes domineraient le monde et auraient pris le contrôle de la sexualité⁵. Elles seraient désormais les seules à pouvoir décider des conditions d'accès au sexe⁶, laissant les hommes injustement à l'écart du marché de la séduction⁷.

Christine Bard nous rappelle par ailleurs qu'« il s'agit désormais d'un mouvement social qui est doté de tous les capitaux nécessaires et qui bénéficie d'un contexte favorable »⁸ : il est donc important de ne pas le considérer comme un mouvement disparate, non structuré et marginal. Ce constat a d'ailleurs été étayé par le Haut Conseil à l'Égalité. Dans son « Rapport annuel 2024 sur l'état des lieux du sexisme en France », plusieurs données montrent que « le masculinisme gagne du terrain »⁹. En effet, le rapport souligne une « forme de passivité, voire d'hostilité et de résistance à l'émancipation des femmes dans la société, tout particulièrement chez les hommes ». Ils seraient désormais 37% à considérer que le féminisme menace la place et le rôle des hommes, soit une augmentation de trois points depuis 2023. Les hommes de 25-34 ans sont également 52% à affirmer que « l'on s'acharne sur les hommes », et 59% à penser « qu'il n'est plus possible de séduire une femme »¹⁰. Les stéréotypes masculinistes semblent ainsi se diffuser de plus en plus au sein de la société.

Au coeur de ces stéréotypes, un « féminisme (...) accusé d'avoir délité les familles nucléaires et fait retomber sur les hommes une misère affective et sexuelle »¹¹. Cette thématique de la misère sexuelle, et de sa « consœur » la misère affective, est au centre des théories développées par les masculinistes :

En vérité, on vit une époque assez cruelle pour les hommes, pas de femmes, pas de sexe, pas d'enfants, pas de sentiment d'utilité, de but supérieur au sein d'une société consumériste, castratrice et féminisée.

Source : Message publié par pucaulucide32, le 27 décembre 2021 à 23:53.

⁵ Christine BARD, Mélissa BLAIS, Francis DUPUIS-DÉRI, *Antiféminismes et masculinismes d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, PUF, 2019, p.14.

⁶ Francis DUPUIS-DÉRI, *La crise de la masculinité. Autopsie d'un mythe tenace*, Paris, Éditions Points, 2022, p.263

⁷ Dana KAPLAN et Eva Illouz, *Le Capital sexuel*, Paris, Seuil, 2023

⁸ Christine BARD, Mélissa BLAIS, Francis DUPUIS-DÉRI, *op. cit.*, p. 28

⁹ Haut Conseil à l'Égalité, *Rapport annuel 2024 sur l'état des lieux du sexisme en France. S'attaquer aux racines du sexisme*, 2024, p.10

¹⁰ *Ibid.*, pp.10-11

¹¹ Céline MORIN, « Le renouvellement de l'antiféminisme dans la manosphère : idéalisation de la tradition et individualisme masculiniste », *Le temps des Médias*, n°36, 2021/1, p.91

Ce message a été posté par un utilisateur du forum « Bla-bla 18-25 » du site internet jeuxvideo.com. Comme l'explique Camille Laviro, doctorante en anthropologie, il s'agit d'un forum français dont les discussions se rapportent très fréquemment à la mouvance anglo-américaine « *Incel* »¹². Les *Incels*, contraction des mots « *involuntary celibate* » ou célibataires involontaires, représentent une des branches les plus actives du masculinisme. Ce mouvement est particulièrement présent en ligne¹³ et a participé à la forte médiatisation du phénomène de la misère sexuelle sur les réseaux sociaux, dénoncée comme étant le « mal du siècle »¹⁴.

Enjeux définitionnels autour de la notion de misère sexuelle

Définir cette notion de misère sexuelle est une tâche complexe pour quiconque souhaite l'utiliser. Certains utilisateurs du forum proposent leur propre définition, souvent très spécifique : « c'est l'incapacité à pouvoir séduire naturellement des femmes qui nous plaisent grâce à sa personnalité ou son physique, sans devoir avoir recours à des prestations tarifées ET à pouvoir coucher régulièrement, au moins une fois par mois (ou deux) avec une femme différente qui nous plait un minimum »¹⁵, ou encore « TOUS les mecs pas attirants SONT par définition en misère sexuelle car ils ne peuvent pas choisir le rythme de leur « baise », ils subissent le destin et l'aléatoire, ça pourrait être dans 3 semaines, ou dans 5 mois, voire dans 2 ans »¹⁶. Du côté de la recherche scientifique, les universitaires en proposent une définition plus large : pour Alain Giami, directeur de recherches à l'Inserm et psychosociologue, la misère sexuelle traduit avant tout une « absence ou faiblesse de vie sexuelle non reproductive »¹⁷. De son côté, Camille Laviro insiste sur le flou qui caractérise cette notion, et appelle à l'appréhender dans ses deux dimensions, à savoir individuelle — du point de vue du ressenti — et collective — développement d'un groupe social qui partage cet état revendiqué de misère sexuelle et qui peut constituer une « mobilisation d'ordre politique et idéologique »¹⁸. Comme on peut le constater, définir la

Commenté [3]: super t'as bien exprimé toutes les tensions de définition par les différents acteurs, très bonne partie je trouve

¹² Camille LAVIRON, « Les nouveaux enjeux de la misère sexuelle », *Chimères*, n°98, 2021, p.204

¹³ Christine BARD, Mélissa BLAIS, Francis DUPUIS-DÉRI, *op. cit.*, p.27

¹⁴ Camille LAVIRON, *op. cit.*, p.205

¹⁵ discussion du 24 juillet 2024 sur le forum jvc

¹⁶ discussion du 30 août 2023 sur le forum jvc

¹⁷ Alain GIAMI, « Les nouveaux enjeux de la misère sexuelle », *Mouvements*, n°20, mars-avril 2002, p.23

¹⁸ Camille LAVIRON, *op. cit.*, p.203

misère sexuelle d'un point de vue objectif ou matériel se heurte bien souvent au vécu subjectif qui dépend largement des expériences et des référentiels propres à chacun. Ainsi, l'on peut avoir une activité sexuelle ponctuelle tout en se considérant en état de misère, car cette activité ne correspond pas aux attentes et aux attendus que l'on a en la matière. À l'inverse, des personnes peuvent avoir objectivement un accès au sexe très restreint, sans pour autant formuler une insatisfaction ou dénoncer une injustice.

La difficulté à définir précisément la notion de misère sexuelle tient en grande partie à son caractère contextuel et évolutif. Elle fonctionne à la manière d'une expression indexicale¹⁹ : son sens ne peut être pleinement compris qu'en tenant compte du point de vue de celui ou celle qui l'emploie, de son environnement social, de ses normes implicites (ici sexuelles) et du contexte historique dans lequel il ou elle s'inscrit. Ce flou sémantique n'est pas anodin : il permet à la notion d'être mobilisée dans des discours variés, parfois contradictoires. C'est précisément ce qui rend pertinent un travail d'analyse historique de cette notion : comprendre comment la misère sexuelle a été pensée, nommée, ressentie ou dénoncée à différentes époques permet de mieux saisir les enjeux contemporains de sa réappropriation, notamment par les mouvances masculinistes et *incel*. Ce travail a ainsi pour objectif de proposer une synthèse historique — bien que non exhaustive — des usages de la notion de misère sexuelle en France, et d'analyser les controverses, les discussions et les critiques qui l'entourent, depuis 1966 jusqu'à nos jours.

Commenté [4]: parfait !

Commenté [5]: parfaitement amené

Bornes chronologiques et géographiques

Pour retracer l'histoire de la notion de misère sexuelle, il est tout d'abord intéressant de se pencher sur l'évolution de l'utilisation du terme dans la littérature. L'outil Ngram Viewers de Google permet d'observer les occurrences d'un terme au cours du temps, sur la base de données de Google Books. Bien que la précision de cet outil présente des limites — rappelons qu'il sert avant tout à « esquisser des tendances dans l'emploi d'un terme et non à donner des chiffres absolus et précis d'utilisation »²⁰ —, il permet un premier aperçu de l'évolution des usages de l'expression au cours du temps :

Commenté [6]: très bonne idée d'utiliser cet outil

¹⁹ une expression indexicale, ou deixis, provient de la philosophie du langage, elle-même inspirée de la phénoménologie. Développée par Karl Bühler, elle désigne les termes qui « supposent une forte dépendance au contexte d'émission et à l'environnement perceptif ».

²⁰ « Ngram Viewer », *Wikipédia*, en ligne, consulté le 23 août 2025 https://fr.wikipedia.org/wiki/Ngram_Viewer

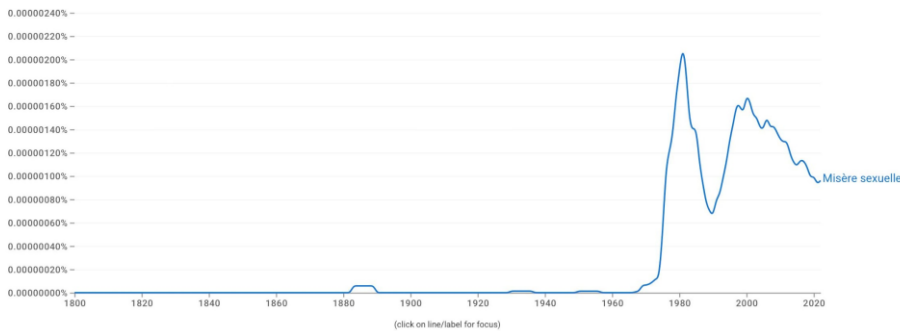
Misère sexuelle

1800 - 2022

French

Case-Insensitive

Smoothing



Occurrence de l'expression « misère sexuelle » entre 1800 et 2022

L'on peut ainsi remarquer de premières occurrences du terme vers 1880-1890, puis un véritable essor au milieu des années 1960, ainsi que deux moments de développement importants, à la fin des années 1970 puis dans les années 2000. Pour la première période 1880-1890, les occurrences du terme de misère sexuelle sont relativement peu nombreuses. Elles se retrouvent principalement dans des ouvrages médicaux et hygiénistes, comme *Journal d'hygiène* (1886) et *Éléments de science sociale, ou: Religion physique, sexuelle et naturelle par un docteur en médecine* (1869) qui traitent de la misère sociale du monde ouvrier et des problèmes causés par les maladies vénériennes au sein des milieux urbains. Ces ouvrages s'inscrivent dans le mouvement hygiéniste qui marque la fin du XIXe siècle, que George Vigarello caractérise de « véritable pastorale de la misère » dans les villes nouvellement industrialisées²¹.

Mais c'est bien à partir de la fin des années 1960 que l'expression de misère sexuelle prend en importance, et c'est donc à partir de ce moment que nous situons ce travail. Plus précisément, c'est avec la publication du pamphlet situationniste *De la misère en milieu étudiant, considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et*

Commenté [7]: "situons" au lieu de "situerons" (car tu es déjà dans "ce travail")

²¹ Georges VIGARELLO, *Le propre et le sale*, Paris, éditions du Seuil, 1985, p.215.

notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier en novembre 1966, et du numéro 32-33 de la revue *Partisans* « Sexualité et répression » en octobre/novembre 1966, que nous marquons le début de la politisation et d'un usage véritablement significatif de la notion de misère sexuelle, en particulier dans les sphères intellectuelles, militantes et étudiantes d'extrême gauche. C'est en effet à cette période que le travail du psychanalyste autrichien Wilhelm Reich est traduit et diffusé en France, travail qui aura une influence majeure au moment de Mai 68 et qui jette les bases théoriques de la misère sexuelle en tant que phénomène social et politique.

Il est par ailleurs important de préciser que si la misère sexuelle n'a pas toujours été nommée comme telle au cours du temps, la thématique a déjà été exploitée par plusieurs penseurs, notamment par les socialistes utopiques : Charles Fourier dénonçait dès les années 1817-1819, dans son ouvrage *Le nouveau monde amoureux*, l'hégémonie du mariage monogame et de la morale qui réprimaient et empêchaient tout épanouissement sexuel chez les hommes et surtout chez les femmes. Plus largement, il cherchait à « réfuter toutes les institutions des siècles passés, [qui] ont fait le malheur des hommes, [et] ont créé un monde de pillages et d'inégalités »²², en premier lieu le mariage et la morale religieuse.

Par ailleurs, cette étude sur la notion de misère sexuelle se limitera au contexte français. En effet, l'expression « misère sexuelle » présente en français une spécificité sémantique et historique notable, qui la distingue de ses équivalents dans d'autres langues, notamment en anglais et en allemand. Popularisée par la traduction française des textes de Wilhelm Reich dans les années 1960, l'expression a connu une certaine postérité en France, notamment dans les discours récents des masculinistes sur l'injustice sexuelle. En revanche, ses équivalents — « *sexual misery* » en anglais ou « *sexuelle Not* » en allemand —, bien que présents dans les textes originaux de Reich, ne se sont pas maintenus dans les débats contemporains. En anglais, par exemple, c'est plutôt l'expression « *male loneliness epidemic* »²³ (épidémie de solitude masculine) qui est mobilisée aujourd'hui pour désigner des situations similaires de privation et d'isolement sexuels et affectifs dénoncées

²² Françoise COUCHARD, « Les utopies révolutionnaires et leur vision de la famille », *Revue française de psychanalyse*, vol.66, 2002/1 p.91

²³ Plusieurs médias anglo-américains ont publié des articles sur le phénomène, comme CNN (« The male loneliness epidemic and how it affects fathers »), The Guardian (« Loneliness is killing men — and without proper support and intervention nothing will change ») ou encore The Conversation (« Men are carrying the brunt of the 'loneliness epidemic' amid potent societal pressures »).

Commenté [8]: "pose les bases" au lieu de "jette les bases" ?

par les *Incels*. En allemand, l'expression anglaise de « *male loneliness epidemic* » est également préférée²⁴. Cette continuité discursive propre au contexte français, entre la réception militante de Reich et les usages actuels du terme, contribue à expliquer la persistance et la polysémie de l'expression « misère sexuelle » en France, là où les équivalents étrangers paraissent aujourd'hui datés ou marginalisés.

Commenté [9]: très bien toute cette partie

La misère sexuelle, un impensé théorique ?

À ce jour, la recherche en sciences sociales traitant du phénomène de la misère sexuelle en tant que concept reste relativement peu développée. Bien souvent, les travaux académiques qui abordent cette thématique adoptent une approche relativement restreinte, et la misère sexuelle y est souvent appréhendée à l'aune d'un groupe social en particulier (les ouvriers, les prisonniers, les personnes en situation de handicap, les *Incels*...) ou comme enjeu collatéral d'un autre objet (prostitution, immigration, morale sexuelle...). Une synthèse historique complète sur la misère sexuelle en tant qu'objet de recherche autonome n'a donc pas encore été produite. Ainsi, il s'agira d'effectuer un bref examen de la littérature scientifique portant sur la misère sexuelle, dans le but d'en identifier les lacunes et les pistes de prolongement.

Le premier ouvrage traitant spécifiquement de la misère sexuelle s'intitule *La réalité sexuelle. Enquête sur la misère sexuelle en France*. Publiée en 1974 par Roger-Pol Droit et Antoine Gallien, cette enquête sociologique se propose de compléter le Rapport du docteur Simon²⁵ — paru deux ans plus tôt — par une approche qualitative et basée sur une vingtaine d'entretiens. Dans une perspective critique de la psychanalyse et de la sexologie, l'objectif des auteurs est d'analyser la vie sexuelle des individus dans leurs rapports au travail, à l'éducation, à la morale dominante et au politique. La « misère sexuelle » est entendue ici comme la rencontre entre un « désir contradictoire de soumission et de révolte »²⁶. Plus précisément, elle est « la situation de toute personne qui ne peut, pour des raisons

²⁴ Plusieurs médias ont publié des articles comportant la notion : Merkur.de (« „Male Loneliness Epidemic“ erklärt: echte Männer-Krise oder nur ein weiteres TikTok-Phänomen? ») ou encore Die Zeit (« Gender loneliness gap : Frauen sind laut Studie häufiger einsam als Männer »)

²⁵ Roger-Pol DROIT, Antoine GALLIEN, *La réalité sexuelle*, Paris, Robert Laffont, 1974, p.11

²⁶ *Ibid.*, p.22

essentiellement sociales et culturelles, exercer sa sexualité selon son désir, et qui consciemment en souffre, plus ou moins intensément »²⁷.

Cette appréhension particulièrement large de la misère sexuelle se reflète ainsi dans la grande variété des témoignages recueillis. Certains mettent en évidence des situations de souffrance extrême : ainsi, un homme homosexuel (entretien 2)²⁸ raconte avoir passé sa vie à réprimer son désir, condamné par la morale bourgeoise et la religion. Marié de force, régulièrement humilié, parfois agressé physiquement, il vit dans l'impossibilité de s'accepter tel qu'il est. D'autres récits illustrent la violence conjugale et la domination masculine, comme celui d'une retraitée (entretien 3)²⁹ qui explique avoir longtemps subi les relations imposées par son mari, au nom de son « devoir » d'épouse, ou encore celui d'une femme vivant sous la contrainte d'un mari violent et alcoolique (entretien 21)³⁰, également en proie à une grande précarité et à la peur d'une nouvelle grossesse. Le tableau est encore enrichi par l'expérience d'un travailleur immigré algérien (entretien 19)³¹, confronté au racisme, condamné aux relations tarifées et exposé aux maladies vénériennes. À côté de ces trajectoires marquées par de grandes difficultés sexuelles — voire des violences —, d'autres témoignages détonnent par leur caractère banal, décrivant des frustrations ponctuelles, des désirs inassouvis ou des mésententes conjugales, que les auteurs rangent pourtant sous la même catégorie de « misère sexuelle ». Ainsi, un homme entrepreneur et aisé se plaint par exemple de ne plus pouvoir se consacrer à la sexualité qu'un jour par semaine (entretien)³², tandis qu'un couple bourgeois (entretien 6)³³, globalement épanoui, voit pourtant sa vie intime marquée par la frustration d'un libertinage inégalement désiré. Ainsi, cette catégorie de misère sexuelle apparaît comme particulièrement large : « Elle ne touche pas quelques individus isolés — cas extrêmes ou cas “sociaux”. Ni même une classe sociale en particulier. Chacun, à des degrés divers, la subit. »³⁴ En ces termes, elle semble se réduire à un simple synonyme de difficulté sexuelle, vécue subjectivement par

²⁷ *Ibid.*, p.18

²⁸ *Ibid.*, p.52

²⁹ *Ibid.*, p.64

³⁰ *Ibid.*, p.307

³¹ *Ibid.*, p.289

³² *Ibid.*, p.90

³³ *Ibid.*, p.105

³⁴ *Ibid.*, p.17

les individus, sans toujours dénoncer les rapports de domination ou les logiques sociales plus profondes qui structurent ces expériences.

L'ouvrage d'Alain Corbin, *Les filles de nocces. Misère sexuelle et prostitution aux 19e et 20e siècle*, présente également un apport conséquent à la question. Paru en 1978, ce livre propose une analyse des rapports entre la misère sexuelle et « les structures, les conduites, les discours et la politique prostitutionnelles »³⁵. Il développe l'idée selon laquelle le recours à une sexualité tarifée est moins le fait d'un besoin sexuel des plus démunis — de la misère sexuelle donc —, que l'envie pour la petite et moyenne bourgeoisie de transgresser les interdits sexuels de son époque. Cette mutation de la demande prostitutionnelle accompagne les transformations sociales et démographiques des villes : à partir des années 1850, les immigrés entassés dans les centres urbains (souvent venus des campagnes) s'installent de manière définitive et intègrent les normes de la famille bourgeoise, les villes se féminisent, le déséquilibre entre les sexes se résorbent et la démographie se stabilise. Comme l'explique Alain Corbin, « l'intégration à la ville, ainsi que l'écrit J. Gaillard, est d'abord une intégration familiale »³⁶. La prostitution incarne ainsi de moins en moins « l'égout séminal des pauvres »³⁷, et devient progressivement la seule manière pour les hommes de la bourgeoisie de vivre leur sexualité. En effet, l'intégration des normes bourgeoises de la famille et du mariage dans l'ensemble des couches sociales participe à diffuser et à généraliser la figure idéalisée de l'épouse, et à distinguer l'amour charnel de l'amour véritablement « pur ». La sexualité est par conséquent progressivement détachée du cadre conjugal. Ainsi, ces hommes petits bourgeois, souvent des petits employés du public ou privé, entassés dans les villes, incarnent ce nouveau visage de la « misère sexuelle » et de la demande prostitutionnelle³⁸ de la fin du XIXe siècle.

Outre son analyse inédite de la prostitution, cet ouvrage représente plus largement un apport central en histoire des sexualités, puisqu'il est un des premiers à aborder la prostitution par le biais de l'intime (et non de la psychanalyse ou de la démographie). Il s'appuie également sur des sources très diverses et originales pour l'époque (statistiques,

³⁵ Alain CORBIN, *Les filles de nocces. Misère sexuelle et prostitution aux 19e et 20e siècles*, Paris, Aubier Montaigne, 1978, p.8

³⁶ *Ibid.*, p.279

³⁷ *Ibid.*, p.84

³⁸ *Ibid.*, p.292

enquêtes et ouvrages médicaux, romans, archives)³⁹. En outre, la thématique de la misère sexuelle, bien que centrale dans l'ouvrage, ne fait pas l'objet d'un travail définitionnel ou de problématisation. Elle est mentionnée tout au long de l'ouvrage mais ce qu'elle désigne n'est donné au lecteur. Elle est donnée de manière implicite, comme une vérité « en soi ». Enfin, elle est utilisée surtout pour caractériser des groupes sociaux masculins (les immigrés des centres urbains, les petits bourgeois...) mais très peu pour parler de la sexualité des femmes des différentes couches sociales.

D'une manière comparable à Alain Corbin, Todd Shepard, spécialiste de l'histoire contemporaine et des études coloniales, analyse le lien entre misère sexuelle, immigration et prostitution. Dans *Mâle Décolonisation. L' « homme arabe » et la France, de l'indépendance algérienne à la révolution iranienne*, publié en 2017, deux chapitres se rapportent spécifiquement à la thématique de la misère sexuelle : les chapitres 6 « La prostitution et l'Arabe, 1962-1979 : prostituées, clients arabes et « traite des Blanches » », et 9 « Le viol comme acte dans les années 1970 ».

L'auteur s'intéresse ici aux récits et aux discours, notamment dans les rapports de police et les interventions d'acteurs politiques de droite, qui traitent de la misère sexuelle des immigrés africains en France, et de la nécessité de maintenir la prostitution afin d'éviter que les femmes blanches soient « agressées » et « violées »⁴⁰. La sexualité de ces ouvriers étrangers, souvent des jeunes hommes célibataires et éloignés de leur famille, était en effet systématiquement considérée comme débridée, violente et soumise à des pulsions. Il valait mieux « qu'ils se "défoulent" avec les "filles de joie" plutôt qu'ils violent "nos filles" »⁴¹, comme l'affirmait une brochure abolitionniste de 1972. La prostitution était donc souvent présentée comme un rempart à la misère sexuelle de cette population étrangère.

Ce qui est par ailleurs intéressant, c'est que cette supposée « perversion » spécifique aux travailleurs immigrés était une thématique également entretenue par la gauche. Dans les années 1970, par nécessité d'antiracisme militant, elle cherche à défendre les immigrés d'accusations considérées comme injustes en matière de délinquance sexuelle, et dénonce l'hégémonie médiatique qui fait du viol des femmes la responsabilité exclusive

³⁹ Anne-Marie SOHN, « Alain Corbin, Les filles de nocces. Misère sexuelle et prostitution aux 19e et 20e siècles [compte-rendu] », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°28/2, 1981, pp. 384-386

⁴⁰ Todd SHEPARD, *Mâle décolonisation*, Paris, Payot, 2017, p.91

⁴¹ *Ibid.*

des travailleurs étrangers⁴². Néanmoins, ils ne réfutent pas les théories et stéréotypes racistes selon lesquelles les « immigrés arabes étaient sexuellement frustrés, donc enclins à la violence sexuelle »⁴³. Cela mène finalement cette gauche à considérer le viol comme « une manœuvre défensive, engendrée par le racisme »⁴⁴, et à critiquer le combat féministe contre le viol, accusé d'être « réactionnaire »⁴⁵ et participant de la stigmatisation des ouvriers étrangers. L'ouvrage de Todd Shepard s'intéresse ainsi à l'instrumentalisation de la thématique de la misère sexuelle des immigrés, à la fois par une droite anti-immigration et par une gauche antiraciste, ainsi qu'à la contrattaque féministe visant à affirmer que « la misère sexuelle n'explique pas à elle seule le viol »⁴⁶.

La sexologie s'est également penchée sur le phénomène de la misère sexuelle, qu'elle aborde généralement sous un angle médical et psychologique. C'est le cas d'André Dupras, qui s'inscrit dans la « sexologie critique » et qui considère donc que la misère sexuelle a des origines sociales⁴⁷. Ses travaux de recherche portent principalement sur la misère sexuelle des personnes en situation de handicap et sur les solutions envisagées pour y remédier (prostitution, bénévolat, éducation sexuelle). Ainsi, il affirme que le fait de vivre sa sexualité tient une place importante dans la construction de l'identité – notamment chez les hommes, et que « la demande de partenaire sexuel peut signifier un besoin de montrer sa normalité, de revendiquer son appartenance à l'humanité »⁴⁸. Être capable de séduire et de vivre sa sexualité, c'est être reconnu socialement et revendiquer son autonomie. À l'inverse, se voir refuser l'expression de ses désirs et être systématiquement considéré.e comme un être non sexué⁴⁹, accentue le phénomène de misère sexuelle chez les personnes en situation de handicap et empêche l'accès à un statut d'adulte autonome.

André Dupras amorce également une réflexion sur les solutions à mettre en place pour permettre « l'émancipation sexuelle » des personnes en situation de handicap. L'assistance

Commenté [10]: , à supprimer

Commenté [11]: virgule

Commenté [12]: au singulier

Commenté [13]: à la

Commenté [14]: singulier

Commenté [15]: ou sexuel.lle

⁴² *Ibid.*, p.125

⁴³ *Ibid.*, p.91

⁴⁴ *Ibid.*, p.127

⁴⁵ *Ibid.*, p.136

⁴⁶ *Ibid.*, p.138

⁴⁷ André DUPRAS, « Handicap et sexualité : quelles solutions à la misère sexuelle ? », *Alter, European Journal of Disability Research*, n°6, 2012, p.15

⁴⁸ André DUPRAS, « La sexualité des hommes en situation de handicap comme quête d'identité et de reconnaissance », *Vie sociale et traitement*, n°123, 2014/3, p.45

⁴⁹ André DUPRAS, « Handicap... », *op. cit.*, p.19

sexuelle tarifée (prostitution) ou non (bénévolat), éducation sexuelle, ateliers de séduction...⁵⁰ Il existe une multitude de pistes qui, bien qu'intéressantes, ne répondent pas selon lui au problème dans son entièreté. Bien souvent, ces solutions sont avant tout d'ordre matériel et font de la sexualité un acte mécanique. Or, on ne peut limiter la sexualité à la simple évacuation de besoins physiologiques : « Les solutions à la misère sexuelle des personnes handicapées ne devraient pas se limiter à soulager un corps sexué et sexualisé, mais également donner à ces personnes des moyens pour faciliter leur relation à l'autre »⁵¹.

Alain Giami, en tant que psychosociologue, se situe au croisement de la sexologie et de la sociologie. Il s'intéresse principalement aux rapports entre genre, santé et sexualité. Son article « Misère, répression et libération sexuelles » (2002) est un apport central pour le sujet, bien qu'il ait été publié dans *Mouvements*, une revue culturelle et politique engagée à gauche. S'il ne s'agit pas d'un article académique au sens strict du terme, il représente malgré tout un travail référencé et argumenté. Par ailleurs, Alain Giami a publié de nombreux autres articles dans des revues à comité de lecture, sur des sujets similaires. Cet article s'intéresse ainsi aux influences intellectuelles qui ont participé à théoriser la révolution sexuelle des années 1960 : Freud, Marx et Engels, Richard von Krafft-Ebing, Alexandra Kollontai, Wilhelm Reich, Herbert Marcuse. Pour une partie de ces intellectuel.le.s, l'histoire des sexualités est envisagée sous l'angle de la répression sexuelle, et s'inscrit « dans la perspective d'une action de transformation sociale et psychologique: l'émancipation sexuelle »⁵². Cette appréhension de la sexualité comme résultant d'un ensemble de répressions sociales s'accompagne bien souvent d'un constat d'une misère sexuelle généralisée. Ici, la misère sexuelle désigne l'ensemble des obstacles rencontrés par les individus de l'époque face à l'expression de leurs désirs sexuels. Plus spécifiquement chez Herbert Marcuse et Wilhelm Reich, ces obstacles matériels et idéologiques représentent un « rouage central de la domination sociale exercée par le système capitaliste »⁵³. L'auteur affirme d'autre part que ce constat de la misère sexuelle s'accompagne systématiquement d'un projet plus large de libération sexuelle, et qu'il est indissociable d'une vision positive de la sexualité visant à révolutionner les normes en la matière⁵⁴. Cette synthèse des influences théoriques de la révolution sexuelle dressée par Alain Giami vise finalement à faire le bilan de cette « révolution » advenue dans les années

Commenté [16]: bien comme enchaînement

Commenté [17]: strict

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p.18

⁵² Alain GIAMI, *op. cit.*, p.24

⁵³ *Ibid.*, p.25

⁵⁴ *Ibid.*, p.28

1970 : si les interdits sexuels se sont en effet assouplis de telle sorte que des « droits sexuels » sont aujourd'hui reconnus (droit à l'avortement, à la contraception, dépénalisation de l'homosexualité...), les normes sociales persistent et les avancées sont sans cesse menacées. À cet effet, il est remarqué que la dimension révolutionnaire qui accompagnait auparavant systématiquement les réflexions sur le bien-être sexuel⁵⁵, a aujourd'hui largement laissé place à une approche en termes de santé publique ou de « droits individuel »⁵⁶. Cette approche, très souvent dépolitisée et dénuée de toute forme de radicalité, semble témoigner d'une transformation profonde de ce qu'on appelle « libération sexuelle ».

À ce jour, seul cet article d'Alain Giami propose une mise en perspective critique de la notion de misère sexuelle, de son contexte d'émergence et du projet politique porté par les acteurs qui utilisent cette notion, au regard notamment de l'émancipation sexuelle. Néanmoins, cet article datant de 2002, il apparaît nécessaire de prolonger et d'actualiser la réflexion sur les problématiques contemporaines de la misère sexuelle.

Camille Laviron, doctorante en anthropologie, propose à cet égard une réflexion actualisée sur « Les nouveaux enjeux de la misère sexuelle » (*Chimères*, 2021). Elle rédige depuis 2021 une thèse sur « La politisation du célibat masculin », dans laquelle elle interroge les représentations et les discours en lien avec cette expérience masculine d'isolation amoureuse et sexuelle, en particulier sur les forums en ligne. Ainsi, son article « Les nouveaux enjeux de la misère sexuelle » se propose d'analyser la misère sexuelle et affective au regard du vécu individuel mais également collectif⁵⁷.

Selon elle, la misère sexuelle et affective trouve bien souvent racine dans une expérience de solitude prolongée et dans une certaine difficulté à avoir des relations sociales. Elle s'accompagne bien souvent d'une grande souffrance psychique, allant de l'état dépressif aux pensées suicidaires, dans les cas les plus extrêmes⁵⁸. Ainsi, ces hommes, qui jugent leurs expériences intimes insatisfaisantes et qui investissent massivement temps et énergie dans des solutions (forums, coaching, chirurgie, contenus masculinistes en ligne)⁵⁹, participent à structurer peu à peu un groupe social cohérent, avec ses codes, représentations et références communes. En proposant une lecture déterministe et nihiliste

⁵⁵ *Ibid.*, p.23

⁵⁶ *Ibid.*, p.29

⁵⁷ Camille LAVIRON, *op. cit.*, p.203

⁵⁸ *Ibid.*, p.205

⁵⁹ *Ibid.*, p.207

Commenté [18]: lier les deux paragraphes, quitte à détacher le premier (qui commence par "à ce jour, seul cet article") de celui du dessus

Commenté [19]: dans cet article

des rapports sociaux (primat de l'apparence, injustice des dynamiques amoureuses post-révolution sexuelle, rejet du féminisme), leur souffrance devient progressivement politique et permet l'émergence d'une vision du monde bien particulière, étayée par une terminologie codifiée (« redpill », « alpha », « beta », « hypergamie féminine »...). En d'autres termes, ces discours mobilisant l'expérience de la misère sexuelle incarnent des « processus par lesquels le célibat cesse d'être simplement perçu comme tel, pour devenir l'objet d'une analyse à l'échelle macrosociologique et le support duquel émerge des communautés et, par là même, des idéologies nouvelles. »⁶⁰. Cet article de Camille Lavirus est particulièrement pertinent puisqu'il interroge le flou sémantique et conceptuel qui entoure cette expression de misère sexuelle, et permet de mettre en lumière la tension entre vécu individuel et revendication politique.

Objectif de la recherche

Ce détour par la littérature scientifique a ainsi permis d'identifier les réflexions amorcées jusqu'à présent sur le sujet de la misère sexuelle. Comme nous avons pu le constater, cette littérature comporte des approches intéressantes mais éclatées, qui s'inscrivent dans les champs historique (Alain Corbin et Todd Shepard), sexologique (André Dupras et Alain Giami) ou encore anthropologique (Camille Lavirus). Ces travaux montrent que la notion de misère sexuelle est souvent utilisée pour décrire la situation de groupes sociaux en particulier (hommes immigrés, personnes en situation de handicap...) ou pour mettre en lumière des rapports de pouvoir liés à la sexualité, en lien avec des enjeux de normes, de morale sexuelle et de hiérarchies entre les corps. Néanmoins, il existe certains angles morts qui méritent d'être approfondis, notamment au regard de la problématique même de misère sexuelle, rarement interrogée ou définie. Elle est souvent mobilisée comme une évidence partagée, sans véritable mise à distance critique de ses implications idéologiques ou de ses usages dans des contextes situés — à part dans une certaine mesure chez Alain Giami et Camille Lavirus. Enfin, la sexualité féminine reste peu interrogée dans ces analyses, la misère sexuelle étant largement pensée au prisme d'une expérience masculine considérée comme la norme, participant ainsi de la reproduction d'un biais de genre important.

⁶⁰ *Ibid.*, p.212

Ce travail se propose donc d'amorcer une réflexion historique sur la misère sexuelle en tant que « concept », entendu ici comme une « représentation mentale abstraite »⁶¹. Par conséquent, l'objectif ne sera pas de chercher à objectiver le concept, c'est-à-dire de s'interroger sur l'existence réelle ou non de phénomènes de misère sexuelle au cours du temps, mais d'en analyser les discours ainsi que leurs conditions de production. Plus précisément, il s'agira d'identifier les acteur.rice.s majeur.e.s qui mobilisent ce concept, de s'interroger sur leurs stratégies discursives, sur leur manière d'appréhender le phénomène et plus largement sur le projet qu'ils et elles défendent en dénonçant la misère sexuelle : un projet progressiste, réformiste, révolutionnaire, réactionnaire ? Par ailleurs, une attention toute particulière sera portée au contexte historique et politique de production de ces discours, afin d'identifier le cadre dans lequel les acteur.rice.s ainsi que leur auditoire s'inscrivent. Cela permettra également de s'interroger sur la réception de ces discours et sur le degré de diffusion de l'expression au sein du débat public, hors des champs intellectuels et engagés.

S'intéresser au contexte et aux intentions des locuteurs et locutrices présentent un angle d'analyse pertinent, car cela en dit davantage sur une « idée » — ici celle de misère sexuelle — que le sens qui est généralement conféré à celle-ci. Dans cette perspective, notre étude mobilisera une approche au croisement de l'histoire des idées et de l'histoire des concepts. L'histoire des concepts, développée entre autres par Quentin Skinner dans les années 1960, se fonde à l'origine sur une critique de l'histoire intellectuelle des idées. Selon lui, la « vieille » histoire des idées⁶² se contente bien trop souvent de poser des « problèmes éternels », neutres et stables dans le temps, autour desquels discuteraient les intellectuel.le.s. Chacun d'entre elles/eux, successivement, apporterait sa variation et son analyse au problème posé, ce qui le ferait évoluer naturellement⁶³. Il s'oppose frontalement à ce postulat des « problèmes éternels » ou des « idées élémentaires » : « There is no history of idea to be written, but only a history necessarily focuses on the various agents who used the idea, and on their varying situations and intentions in using it »⁶⁴.

⁶¹ Guy FRÉCON, *Formuler une problématique*, Paris, Dunod, 2012, p.5

⁶² Arnault SKORNICKI et Jérôme TOURNADRE, « L'école de Cambridge et le "contextualisme" », dans *La nouvelle histoire des idées politiques*, Paris, La Découverte, 2024, p.14

⁶³ *Ibid.*, p.11

⁶⁴ Quentin SKINNER, « Meaning and Understanding in The History of Ideas », *History and Theory*, Vol. 8, n°1, 1969, p.39

Pour Quentin Skinner, afin de comprendre une idée, il est nécessaire d'oublier tout ce qu'on sait d'elle au moment présent et de s'intéresser uniquement à la manière dont elle a été pensée au moment où elle a été produite. On ne peut donc se contenter de lire le texte qui contient cette idée, car cela reviendrait à ignorer le fait qu'une idée est avant tout le produit de son temps⁶⁵. Ainsi, une attention toute particulière doit être apportée au contexte d'élocution. Dans cette perspective, il nous invite à appréhender les concepts comme des « actes de langage », notion empruntée à John Austin : ils ne traduisent pas seulement le sens d'une idée ou une certaine description du monde, mais ils possèdent aussi une « force illocutoire »⁶⁶, c'est-à-dire qu'ils renferment une certaine intention de l'auteur.ice, qui veut agir sur le monde. Les concepts mobilisés par les auteur.ice.s ne peuvent donc véritablement être compris sans tenir compte de cette force illocutoire, de cette intention cachée ; aussi, l'historien des concepts se doit-il de restituer les intentions des auteur.ice.s dans les textes qu'ils et elles produisent. Cela passe nécessairement par un travail archéologique de restitution de l'ensemble des textes politiques, majeurs et mineurs, qui marquent son époque et représentent à ce moment précis son univers des possibles.

À cet égard, la « misère sexuelle » sera ici comprise comme un concept au sens de Skinner, c'est-à-dire comme un acte de langage, qui traduit une intention, une volonté pour l'auteur.ice d'agir sur son environnement. Nous tenterons d'analyser une variété de textes plus ou moins influents, produits à différentes époques, qui mobilisent le concept de misère sexuelle, et de les faire dialoguer avec leur contexte, au sein des différents débats et discussions qui s'y réfèrent. Cette approche en histoire des concepts permettra finalement de réfléchir à la dimension performative⁶⁷ du concept de misère sexuelle, c'est-à-dire des effets qu'il a sur celles et ceux qui l'utilisent, mais aussi sur celles et ceux qui sont désigné.e.s par la notion.

Problématique et hypothèses

Nous tenterons ainsi de répondre au problème suivant : depuis la traduction française de Wilhelm Reich en 1966 jusqu'aux forums *incels* en ligne, en passant par l'œuvre littéraire houellebecquienne et les contestations féministes des années 1970 puis

⁶⁵ « The History of Philosophy, History of Ideas & Intellectual History [vidéo en ligne] », YouTube, 14 novembre 2018, consultée le 24 août 2025, <https://youtu.be/2c7q05U4rbq?si=2BHRucWdEJ2139sk>

⁶⁶ Arnault SKORNICKI et Jérôme TOURNADRE, *op. cit.*, p.23

⁶⁷ *Ibid.*

celles des années 2020, comment les usages de la notion de misère sexuelle participent-ils de stratégies discursives situées ? Que révèlent-ils sur les acteur.rice.s qui les forment, sur les conditions politiques et historiques de leur production, ainsi que sur les transformations des discours autour de la sexualité au cours du temps ?

Tout au long de cette étude, les hypothèses suivantes seront examinées ; premièrement, les usages qui sont faits de la notion de misère sexuelle sont principalement masculins, en ce sens qu'ils revendiquent ou défendent presque exclusivement le bien-être sexuel des hommes. Celui des femmes est soit complètement écarté ou ignoré, soit contesté car accusé de porter atteinte à l'équilibre naturel des sexes. Ensuite, le concept de misère sexuelle, s'il fut d'abord cantonné aux sphères intellectuelles et militantes dans les années 1960, se diffuse progressivement aux sphères littéraires, médiatiques puis sur les réseaux sociaux, pour devenir une expression davantage reconnue dans le débat public. Nous postulons que cet élargissement dans les usages de la notion est marqué par le moment de forte médiatisation de Michel Houellebecq et de ses premiers romans, au début des années 2000. Enfin, malgré des acteurs et actrices divers, des discours multiples, et des projets parfois opposés, le concept de misère sexuelle transporte avec lui une forme de continuité qui se retrouve chez tous les auteurs qui le mobilisent, à savoir une appréhension de la sexualité comme besoin physique et pulsionnel. L'évacuation de cette pulsion conditionne nécessairement son bien-être — sexuel, physique et intellectuel — et celui des autres, car cela réduirait les comportements sexuels violents et coercitifs.

Méthode et sources exploitées

Puisqu'il s'agit d'analyser un concept et ses usages, ce mémoire s'appuiera principalement sur des sources écrites de nature diverse. Il s'agit d'un corpus de textes publiés entre 1966 et 2024 et composé de revues et d'ouvrages intellectuels, d'articles de presse, d'écrits militants (pamphlets, manifestes), d'un essai politique, de romans, de littérature féministe et d'entretiens publiés dans la presse littéraire. Des sources audiovisuelles seront également mobilisées, dont des interventions télévisées, des émissions radiophoniques ainsi que des vidéos issues des réseaux sociaux YouTube et TikTok. Enfin, une partie importante de l'analyse traitera de discussions issues du forum « Bla-bla 18-25 » de jeuxvideo.com (une vingtaine), un site français connu pour regrouper un nombre important d'individus se revendiquant de la mouvance *incel*. Il est important de préciser que de par une politique de modération assez stricte mise en place en 2017 sur le

forum, les discussions trop violentes ou à caractère problématique sont quasi-immédiatement supprimées⁶⁸. Le site d'archivage de ces discussions, JvArchive, permet ainsi de retrouver tous les *topics* ayant été archivés ou supprimés depuis 2020.

Afin de structurer l'analyse de ces textes mobilisant la notion de misère sexuelle, une grille d'analyse a été construite autour de plusieurs critères. Cette grille, volontairement simple et souple, n'a pas vocation à produire une typologie exhaustive, mais vise à faire émerger les éléments essentiels de chaque texte. Elle permet ainsi de repérer rapidement les points saillants et de faciliter la prise de notes et la comparaison entre sources.

Commenté [20]: super

Date et contexte de production	
Qui, quels acteurs ?	
Quelle définition de la misère sexuelle ?	
Pour dénoncer quoi ?	
Quel(s) objectif(s) ?	
Dénoncer une situation personnelle ou des conditions collectives/partagées ?	
Quel sexe ?	
Quel groupe social ?	

Enfin, un entretien écrit a été réalisé avec Alain Giami, directeur de recherche à l'Inserm et vice-président de la World Association for Sexual Health. Nous avons pu l'interroger sur

⁶⁸ Sur le forum, l'avènement de cette politique de modération est appelée la « crise 410 » (410 signifie ici un code d'erreur informatique). Elle a été mise en place par Webedia, propriétaire du site, et consiste en la création de postes de modérateurs à temps plein et d'un algorithme plus efficace. L'objectif était notamment de mettre fin à des raids de harcèlement en ligne contre des militantes féministes, qui s'organisaient régulièrement sur le forum.

son travail et ses sujets de recherche actuels, en lien notamment avec l'idée de « justice sexuelle », mais également sur la publication de son article « Misère, répression et libération sexuelles » en 2002. L'objectif était de recueillir son avis quant à l'usage du concept de « misère sexuelle » dans ses travaux antérieurs, à la lumière notamment des appropriations qui en sont faites aujourd'hui. Cet entretien est disponible en annexe de ce document, à la page 125.

Annonce du plan

Ainsi, la première partie de cette étude portera sur le « moment 68 »⁶⁹ comme premier point d'activation de la notion de misère sexuelle, dans le contexte de la « révolution » des mœurs. Elle traitera donc du processus de politisation de la misère sexuelle par les intellectuels de mai (chapitre 1), puis des différentes nébuleuses contestataires qui émergent dans les années 1970, à savoir les mouvements féministes et plus particulièrement leur lutte contre le viol (chapitre 2), ainsi que la réaction et la remise en cause des fondements de la libération sexuelle par les « nouveaux philosophes » (chapitre 3). La seconde partie se concentrera sur la misère sexuelle au sein de récits masculins réactionnaires, récits qui prennent racine dans les romans de Michel Houellebecq au milieu des années 1990 (chapitre 4) et qui s'amplifient sur les forums et contenus en ligne des *Incels* à partir de 2010 (chapitre 5). Le dernier chapitre s'intéressera à la manière dont les féministes contemporaines répondent et critiquent les discours de ces oubliés du désir (chapitre 6).

⁶⁹ Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *Le Moment 68. Une histoire contestée*, Paris, éditions du Seuil, 2008

Première partie : Mai 68, fabrique de la notion de misère sexuelle. Entre révolution et contestations idéologiques (1966-1977)

La période de Mai 68 a été structurante dans la (re)mobilisation de la notion de « misère sexuelle ». Elle commence par la traduction de l'œuvre de Wilhelm Reich en 1966, puis devient un terme central au sein de la gauche révolutionnaire, qui intègre progressivement des réflexions marxistes autour de la sexualité. Des groupes intellectuels et militants s'organisent dès lors autour d'un projet de dénonciation et politisation de la misère sexuelle subie par certains groupes sociaux⁷⁰. En cela, Mai 68 représente un véritable laboratoire, un terrain d'expérimentation idéologique de la notion, où la sexualité, pour la première fois, devient un enjeu politique d'ampleur et entre dans le débat public. Pour autant, la dimension ambivalente de cette notion et son instrumentalisation est rapidement critiquée par différents pôles de contestation, notamment des groupes militants féministes et des intellectuels conservateurs qui portent le nom de « nouveaux philosophes ». Ce moment 68 se caractérise donc par le développement d'un lieu de confrontation où différentes visions du monde et différents projets politiques s'entrecroisent, incarnant ainsi un premier point de mobilisation du concept de « misère sexuelle ».

⁷⁰ Ludivine BANTIGNY, « Quelle "révolution" sexuelle ? Les politisations du sexe dans les années post-68 », *L'Homme et la Société*, 2013/3 n°189-190, p.19

- **Chapitre 1) Les intellectuels de Mai 68 : réactivation et politisation de la misère sexuelle (1966-1975)**

Mai 68 est souvent présenté comme un moment de rupture, marquant le passage définitif de la société française traditionnelle vers une société moderne. Cette rupture serait advenue à différents niveaux : libération des mœurs, remise en cause de l'autorité et des hiérarchies, critique de la société de consommation, politisation de la vie quotidienne... Comme le souligne l'historienne Michelle Zancarini-Fournel, Mai 68 représente en effet une « galaxie de mouvements sociaux, politiques et culturels très divers », mais « qui se juxtaposent dans le temps et interfèrent avec des mutations profondes ». La chronologie de l'événement est loin d'être linéaire et les différents mouvements sociaux (étudiants, ouvriers) n'ont rien de synchronisé⁷¹. À cet égard, elle préfère l'usage du terme « moment 68 »⁷² plutôt que celui de « Mai 68 », afin de mieux rendre compte des temporalités diverses et des transformations qui adviennent avant et après les mois de mai et juin 1968. À l'instar de Michelle Zancarini-Fournel, nous choisirons donc d'aborder Mai 68 comme un « moment », c'est-à-dire comme un processus étalé dans le temps, en tenant compte des dynamiques antérieures et des prolongements ultérieurs, entre 1966 à 1975.

Par ailleurs, le moment 68 est souvent rendu responsable de la « dissolution des mœurs »⁷³ et des normes sexuelles, et est plus largement présenté comme le point de départ de la révolution sexuelle qui se poursuit dans les années 1970. Là encore, il s'agit d'un constat qui doit être nuancé. Ludivine Bantigny parle en effet d'« évolution » sexuelle plutôt que de « révolution »⁷⁴ : les années 1960 sont certes marquées par un processus de politisation des questions sexuelles, mais pas par un renversement complet des habitudes et des normes en la matière. Ces normes deviennent effectivement visibles, elles sont progressivement dénoncées et négociées dans l'espace public, et perdent par conséquent de leur assurance et de leur hégémonie au sein de la société. Pour autant, les rapports au sexe restent fortement inchangés, comme le montre en 1972 le *Rapport Simon sur les comportements sexuels des Français*. Cette enquête, inspirée de celle du docteur Kinsey aux États-Unis, a permis de montrer que la double morale sexuelle persistait, que la liberté

⁷¹ Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *op. cit.*, p.5

⁷² *Ibid.*

⁷³ *Ibid.*, p.4

⁷⁴ Ludivine BANTIGNY, *op. cit.*, p.17

sexuelle des femmes n'était pas encore admise et que la sexualité demeurait pour les Français.e.s un sujet relié à l'« intime » et non au politique⁷⁵.

Si on ne peut affirmer qu'une « révolution sexuelle » est advenue en Mai 68, on peut toutefois avancer qu'elle a fait l'objet d'une réflexion et d'une théorisation intense, dès le milieu des années 1960. Ce travail d'intellectuels et de militants visait en effet à faire de la sexualité un problème politique et à articuler la libération sexuelle à la révolution sociale⁷⁶. C'est par conséquent dans ce contexte que l'expression de « misère sexuelle » se popularise progressivement, mobilisée notamment au sein de textes emblématiques comme le pamphlet situationniste *De la misère en milieu étudiant* ou encore les numéros spéciaux « Sexualité et répressions » de la revue *Partisans* — textes sur lesquels nous nous pencherons tout particulièrement.

a) La traduction de Wilhelm Reich en France

Wilhelm Reich est une des références phares du moment 68. Redécouvert et traduit en France vers 1966 par plusieurs intellectuels, notamment ceux de la revue *Partisans*, son œuvre a largement influencé les revendications étudiantes en matière de libération sexuelle.

Une théorie de la révolution sexuelle

W. Reich, psychanalyste et médecin, est souvent considéré comme l'héritier direct de Freud. Né en Autriche en 1897, il déménage à Berlin et rejoint le Parti communiste allemand en 1930. Son œuvre est vaste, mais nous nous intéresserons ici principalement à sa théorie de la libido et sa critique virulente de la morale sexuelle, qu'il développe dans deux ouvrages centraux : *Der Sexuelle Kampf der Jugend* (1932) et *Die Sexualität im Kulturkampf* (1936). W. Reich nourrit une vaste ambition de synthèse entre psychanalyse et marxisme, et souhaite plus largement révolutionner l'intime, en partant du postulat que le système capitaliste s'introduit jusque dans la vie privée des individus. Comme l'explique Alain Giami, W. Reich rattache « les causes sociales de la misère sexuelle à l'ensemble de l'organisation de la société, et en [analyse] les significations en termes politiques »⁷⁷ : la « misère sexuelle » est ainsi une condition nécessaire au maintien du système capitaliste⁷⁸.

⁷⁵ *Ibid.*, p.33-34

⁷⁶ *Ibid.*, p.16

⁷⁷ Alain GIAMI, *op. cit.*, p.27

⁷⁸ « Histoire du mouvement Sexpol en Allemagne », *Partisans : Sexualité et répression (II)*, n°66-67, juillet-octobre 1972, p.30

Dans cette perspective, la répression sexuelle est selon lui un moyen pour la bourgeoisie d'abrutir intellectuellement les masses, de les soumettre à son autorité. Cela passe par différents canaux, comme la religion qui condamne la masturbation et la sexualité hors mariage, le couple et l'ordre familial qui endiguent la sexualité, le refus de reconnaître l'existence de la sexualité enfantine et adolescente. Tout cela agit sur la psyché des individus, réprime leurs pulsions et contient leur « énergie libidinale ». En empêchant cette énergie de se libérer, toute réflexion critique et soulèvement révolutionnaire sont temporairement paralysés. Mettre fin à la misère sexuelle des masses, à la répression et à la morale bourgeoise doit par conséquent être une dimension non négligeable du projet révolutionnaire socialiste. Mais W. Reich ne se contente pas d'une théorisation abstraite du freudo-marxisme ; il a pour ambition de mettre ses réflexions en pratique, et de politiser le réformisme sexuel allemand, aux mains des sociaux-démocrates et qu'il juge incapables de mettre fin à la misère sexuelle des masses. Dans cette perspective, il crée en 1931 la plateforme Sex-Pol, un « centre public de recherches et de discussion sur les conditions de vie contemporaine et les conditions d'épanouissement de la satisfaction sexuelle dans les milieux populaires »⁷⁹. Cette plateforme de politique sexuelle, qu'il développe sous l'égide du Parti Communiste Allemand, regroupe plusieurs associations et près de 20 000 adhérents. C'est un véritable succès⁸⁰, mais elle disparaîtra avec l'arrivée du nazisme au pouvoir. Finalement, Wilhelm Reich est exclu du KPD en 1933 à cause de positions controversées sur la montée du fascisme, qu'il analyse sous ses fondements sexuels et psychologiques⁸¹. Il se montre par ailleurs très critique vis-à-vis du prolétariat allemand qui a succombé aux influences réactionnaires, ce qui le mène à rompre définitivement avec l'orthodoxie stalinienne du KPD.

Profil et trajectoire des auteurs

La réception des théories reichiennes ne se fait pas directement en France. En réalité, elles sont redécouvertes trente ans plus tard, dans les années 1960, peu de temps avant les événements de Mai. Et ce n'est pas un hasard : les intellectuels d'extrême gauche qui les traduisent et les diffusent à cette période cherchent à renouveler la pensée marxiste qu'ils considèrent dépassée. Bien que représentant un groupe hétérogène⁸², ils se montrent

⁷⁹ « Wilhelm Reich », *Wikipédia*, en ligne, consulté le 23 août 2025, https://fr.wikipedia.org/wiki/Wilhelm_Reich#Sexologie

⁸⁰ « Reich Wilhelm », *Le Maitron* (Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international), en ligne, consulté le 23 août 2025, <https://maitron.fr/reich-wilhelm-dictionnaire-allemand/>

⁸¹ Cat MOIR, « Wilhelm Reich et la politique de l'homosexualité dans le mouvement Sex-Pol », *Cahiers d'histoire*, n°150, 2021, p.97-118

⁸² Blanche PLAQUEVENT, « Penser la révolution sexuelle dans les années 1960 : intellectuel-le-s et étudiant-e-s en quête de subversion », *Ethnologie française*, 2019/2 Vol. 49, p.279

presque tous très critiques du stalinisme et de la vieille gauche institutionnalisée, et cherchent donc à s'en éloigner. Dans ce contexte, un large mouvement de politisation des questions sexuelles — et plus largement de la vie quotidienne — s'enclenche dans les cercles d'extrême gauche : c'est ainsi que les bases de la « révolution sexuelle » sont jetées. Pour autant, cette politisation de la sexualité ne va pas de soi dans les sphères révolutionnaires⁸³. À gauche, les considérations sexuelles sont traditionnellement rattachées à « l'enfer de l'érotique petite-bourgeoise »⁸⁴, c'est-à-dire renvoyées à un vice des dominants, et sont donc peu abordées. Les rares fois où la sexualité est mentionnée par des partis comme le PCF, le PCI ou la SFIO⁸⁵, il s'agit de questionnements démographiques. Ils se montrent par ailleurs souvent critiques de la contraception, de l'avortement, du divorce... et défendent une vision traditionnelle voire conservatrice du modèle familial⁸⁶.

Dans ce contexte, l'œuvre de W. Reich présente un véritable intérêt en ce qu'elle cherchait déjà, trente ans plus tôt, à révolutionner l'intime. C'est donc assez naturellement qu'elle est réactivée par des intellectuels d'univers variés, allant des trotskystes et des marxistes libertaires aux situationnistes. On peut notamment citer Daniel Guérin, André Frankin, Guy Debord, Mustapha Khayati, Raoul Vaneigem, Boris Fraenkel ou encore Jean-Marie Brohm⁸⁷. Bien que difficilement classables, Blanche Plaquevent explique qu'ils ont tous en commun l'ambition de réinterpréter le marxisme au regard de la psychanalyse, et de redéfinir et redélimiter la politique en y intégrant la vie quotidienne⁸⁸. Par ailleurs, cette volonté de politiser la sexualité ne dépend pas uniquement de leur conviction politique : Blanche Plaquevent explique en effet que leur trajectoire individuelle y joue également un rôle important⁸⁹. Premièrement, leur mise à l'écart des organisations communistes et marxistes traditionnelles, qui n'approuvent pas leur attrait pour les questions sexuelles, est un facteur d'explication centrale. Daniel Guérin est notamment écarté de la SFIO puis de Parti socialiste ouvrier, et Jean-Marie Brohm connaît le même sort au PCI⁹⁰. Par ailleurs, leurs expériences homosexuelles contribuent largement à éveiller leur engagement pour les questions de sexualité, comme c'est le cas pour Boris Fraenkel qui subit de plein fouet

⁸³ Ludvine BANTIGNY, *op. cit.*, p.16

⁸⁴ Christophe PROCHASSON, cité par Blanche Plaquevent, *op. cit.*, p.279

⁸⁵ Blanche PLAQUEVENT, *op. cit.*, p.279

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ *Ibid.*, p.279-280

⁸⁸ *Ibid.*, p.280

⁸⁹ *Ibid.*, p.282

⁹⁰ *Ibid.*, p.279

l'homophobie du PCI⁹¹. Il est ainsi conduit à se forger une nouvelle identité militante lui permettant d'allier son engagement marxiste et ses expériences sexuelles personnelles. Plus largement, « l'expérience de sexualités minorisées a nourri une volonté de remettre en cause l'orthodoxie militante marxiste »⁹². C'est donc en politisant la sexualité que ces intellectuels ont non seulement bousculé les cadres rigides du marxisme classique, mais ont aussi affirmé la légitimité de l'expérience individuelle comme levier d'émancipation collective.

Leur engagement pour une politisation de la sexualité ne relève finalement pas uniquement d'une posture politique ou théorique, mais aussi d'un désir plus intime de réconcilier leur vécu personnel avec leur combat politique.

La revue Partisans : penser la politisation de la misère sexuelle

Ce regain d'intérêt pour l'œuvre de Wilhelm Reich traduit donc des intentions diverses de la part des auteurs. Nous nous pencherons ici plus précisément sur Boris Fraenkel et Jean-Marie Brohm, tous deux à l'origine des premières traductions de W. Reich, notamment de *La lutte sexuelle des jeunes*⁹³. Ils sont aussi d'importants contributeurs de la revue *Partisans*, une revue politique et culturelle engagée à gauche et considérée comme un des laboratoires des théories marxistes hétérodoxes⁹⁴. Fondée en 1961 par François Maspero, figure importante de la guerre d'Algérie, *Partisans* agit comme un « témoin de la transformation des idéaux de la gauche »⁹⁵ au cours des décennies 1960/1970. Elle est ainsi très représentative des débats intellectuels qui traversent la période.

Cette revue comporte deux numéros spéciaux intitulés « Sexualité et répressions », parus en octobre-novembre 1966 puis en juillet-octobre 1972, qui visent à traduire et à diffuser les écrits de Wilhelm Reich « encore inconnu en France sauf de quelques uns »⁹⁶. Dans ces deux textes, la notion de misère sexuelle y est centrale, et est mobilisée dans une perspective révolutionnaire et socialiste. Le numéro de 1966 s'interroge ainsi très ouvertement sur l'utilisation de la misère sexuelle comme outil de politisation des masses prolétaires : « peut-on utiliser la misère sexuelle des gens comme on utilise la misère économique ? »⁹⁷ se demande Boris Fraenkel — sous le pseudonyme de Thomas Münzer

⁹¹ *Ibid.*, p.282

⁹² *Ibid.*

⁹³ Ludivine Bantigny, *op. cit.*, p.30

⁹⁴ Blanche PLAQUEVENT, *op. cit.*, p.280

⁹⁵ François GABAUT, *Partisans, une revue militante de la guerre d'Algérie aux années 1968*, Thèse de doctorat, Université Paris 7, 2001

⁹⁶ Boris FRAENKEL, « Présentation », *Partisans : Sexualité et répression (II)*, n°66-67, juillet-octobre 1972, p.3

⁹⁷ Thomas MÜNZER, « Sexualité et travail », *Partisans : Sexualité et répressions*, n°32-33, octobre-novembre 1966, p.36

— dans l'article « Sexualité et travail ». Comme pour W. Reich, cette politisation doit passer par la prise de conscience par les individus des « racines sociales de la répression qu'ils subissent »⁹⁸ dans leur vie sexuelle. Il ne s'agit pas ici de traiter médicalement des problèmes et pathologies sexuels de chacun, mais de leur faire comprendre collectivement que la morale sexuelle bourgeoise produit en eux un conflit intérieur. Transformer ce conflit intérieur en un « conflit entre l'individu et la société »⁹⁹ constituerait ainsi la première étape d'un projet de libération sexuelle. Jean-Marie Brohm prolonge cette analyse en réaffirmant l'importance de la « lutte effective contre la misère et le terrorisme sexuels »¹⁰⁰, qui sont le fait à la fois des forces réactionnaires mais aussi de certains marxistes pénétrés par la pensée bourgeoise réifiée. Dans l'article « La lutte contre la répression sexuelle », J.M. Brohm aborde également la question de la sexualité féminine : « La femme (...) est presque toujours celle qui fait les frais de l'opération sexuelle : avilie, méprisée, dégradée, abandonnée, c'est elle qui supporte toutes les misères des relations sexuelles, même dans les milieux prétendument prolétariens »¹⁰¹. Il est ici question des problématiques de prostitution, de grossesses adolescentes et d'avortement clandestins qui représentent un véritable fléau au sein des classes ouvrières, et sont là aussi le fait d'une misère sexuelle généralisée. Enfin, à l'image de Wilhelm Reich qui animait déjà, au sein des jeunesses communistes dans les années 1930, des groupes de parole et des conférences sur ces questions, les auteurs de *Partisans* réaffirment leur ambition de prolonger son œuvre en laissant la parole aux jeunes : « Le grand mérite de Reich est de s'être intéressé aux conditions de la vie sexuelle des jeunes, à leur misère, d'avoir fait appel à leur témoignage, à leurs désirs, à leurs besoins »¹⁰². À cet effet, le numéro consacre quelques pages au compte rendu d'une table ronde intitulée « Des jeunes parlent »¹⁰³, dans laquelle ils partagent leurs interrogations et leurs expériences sexuelles et amoureuses. Ce premier numéro « Sexualité et répression » présente donc un objectif clair : réfléchir aux différentes façons de politiser la misère sexuelle afin de mobiliser les masses autour de nouvelles revendications. Pour Jean-Marie Brohm et Boris Fraenkel, les classes ouvrières et les jeunes constituent le cœur de cette nouvelle mobilisation, et leur prise de conscience doit être une nouvelle priorité. L'édition spéciale s'achève sur une citation de W. Reich qui

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ Jean-Marie BROHM, « La lutte contre la répression sexuelle », *Partisans : Sexualité et répressions*, n°32-33, octobre-novembre 1966, p.39

¹⁰¹ *Ibid.*, p.40

¹⁰² « Il faut donner la parole aux jeunes : place à la jeunesse ! », *Partisans : Sexualité et répressions*, n°32-33, octobre-novembre 1966, p.46

¹⁰³ « Des jeunes parlent », *Partisans : Sexualité et répressions*, n°32-33, octobre-novembre 1966, p.55-64

résume bien l'ambition de la publication : « la question de la misère sexuelle des masses ne peut être résolue que par le mouvement de masse prolétarien lui-même, et ceci dans le cadre de la lutte révolutionnaire contre l'exploitation économique »¹⁰⁴.

Le second numéro qui paraît en 1972 prolonge les réflexions entamées en 1966. Il vise principalement à débloquent une discussion internationale sur les thèmes du freudo-marxisme, en partant des écrits de Wilhelm Reich et Herbert Marcuse, comme l'explique Boris Fraenkel dans la présentation du numéro. Il cherche également à faire le bilan du premier numéro, et de son impact notamment au moment de Mai 68. Boris Fraenkel estime ainsi que ce numéro de 1966 a joué un rôle important dans le regain d'intérêt que Wilhelm Reich a connu en France et dans la diffusion de ses idées chez les jeunes pendant Mai 68¹⁰⁵. Cette remarque est à prendre avec précaution, car il n'y a aucun moyen de confirmer l'impact réel de la revue sur le mouvement. Bien que cette publication ait indéniablement contribué à éveiller l'intérêt de certains cercles militants et intellectuels, son impact immédiat est resté limité, freiné notamment par les menaces juridiques du Fonds Reich, qui a failli interdire la diffusion du numéro¹⁰⁶. De plus, le regain d'intérêt pour W. Reich dans les années suivantes ne peut être attribué uniquement à *Partisans* : il s'inscrit dans un contexte plus large de remise en question de la gauche traditionnelle, d'émergence des luttes sexuelles et de l'effervescence politique précédant Mai 68. En ce sens, le rôle du numéro de 1966 apparaît moins comme une cause unique que comme un élément déclencheur parmi d'autres dans un processus plus vaste de politisation de l'intime.

b) Mai 68, un moment de circulation des idées entre intellectuels et étudiants

Partisans est une revue intellectuelle, rédigée et lue par des écrivains, philosophes et autres penseurs. Si le numéro spécial « Sexualité et répressions » de 1966 est le premier à se consacrer en grande partie à Wilhelm Reich et à la politisation de la misère sexuelle, il reste peu abordable et relativement exigeant, notamment pour des étudiants.e.s. Les auteurs de cette revue, et en particulier Boris Fraenkel, cherchent donc à diffuser les théories de la révolution sexuelle en dehors des sphères proprement intellectuelles. C'est ainsi qu'il organise et anime en 1967 une conférence à Nanterre intitulée « Jeunesse et révolution

¹⁰⁴ Wilhelm REICH, « Irruption de la morale sexuelle », traduit par Boris Fraenkel, *Partisans : Sexualité et répressions*, n°32-33, octobre-novembre 1966, p.111

¹⁰⁵ Boris FRAENKEL, « Présentation », *Partisans : Sexualité et répression (II)*, n°66-67, juillet-octobre 1972, p.3

¹⁰⁶ *Ibid.*

»¹⁰⁷, à destination des étudiants.e.s. À cette occasion, des tracts attribués à Wilhelm Reich sont distribués au sein de l'université, comme « Ce qu'est le chaos sexuel, ce n'est pas le chaos sexuel »¹⁰⁸. Peu à peu, des discussions et des échanges s'enclenchent dans les milieux étudiants, ils et elles diffusent des bibliographies comprenant de nombreux textes théoriques¹⁰⁹ comme les ouvrages de Wilhelm Reich, d'Engels (*L'origine de la Famille*), de Marcuse (*Eros et Civilisation*). Ces intellectuels parviennent ainsi à diffuser leurs réflexions auprès de la jeunesse et donc à réaliser leur ambition de mobiliser les jeunes autour des problématiques de sexualité, afin de leur faire prendre conscience des répressions qu'ils et elles subissent.

De la misère en milieu étudiant, bréviaire de Mai 68 ?

De manière analogue, deux auteurs de l'Internationale situationniste (IS), Mustapha Khayati et Guy Debord¹¹⁰, sont à l'origine d'un texte visant à « [donner] de la visibilité à leur théorie critique »¹¹¹, en particulier auprès des étudiant.e.s : il s'agit de la brochure *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*. Publié en novembre 1966, ce court texte d'une vingtaine de pages, au ton ironique et provocant, propose une critique radicale de la condition étudiante dans la société capitaliste moderne. Est ainsi dénoncée l'aliénation de l'étudiant, présenté comme un futur cadre soumis, mais aussi l'« Université »¹¹², institution décrite comme une machine à reproduire l'ordre social bourgeois. L'étudiant y est décrit comme méprisé et méprisable¹¹³ : persuadé d'être fondamentalement rebelle, il est en réalité un pur produit docile, abruti par la consommation irréfléchie et ostentatoire de biens culturels. Par ailleurs, le titre du pamphlet mentionne la misère sexuelle étudiante, mais celle-ci n'est que peu abordée dans le corps du texte. Seul un court paragraphe y fait allusion, se référant à Wilhelm Reich et *La lutte sexuelle des jeunes* :

¹⁰⁷ Sylvie CHAPERON et al. (dirs.), *Histoire des sexualités en France : XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2024, p.328

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ Blanche PLAQUEVENT, *op. cit.*, p.283

¹¹⁰ En réalité, l'attribution de la rédaction du pamphlet reste difficile à déterminer. Certains considèrent que Guy Debord en a établi les grandes lignes, et que Mustapha Khayati l'a rédigé, mais rien ne permet de l'affirmer. En tant qu'édition sauvage, il pouvait être librement reproduit et imprimé, ce qui rend d'autant plus difficile l'identification de ses origines.

¹¹¹ Anna TRESPEUCH-BERTHELOT, « L'interface situationniste et ses paradoxes », *Mondes*, n°11, 2017, p.162

¹¹² Internationale situationniste, *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*, Strasbourg : Association fédérative générale des étudiants de Strasbourg, 1966, p.5

¹¹³ *Ibid.*, p.3

Ces « originaux » continuent, trente ans après W. Reich, cet excellent éducateur de la jeunesse, à avoir les comportements érotiques-amoureux les plus traditionnels, reproduisant les rapports généraux de la société de classe dans leurs rapports inter-sexuels.

Source : *De la misère en milieu étudiant*, p.8

La question sexuelle est ainsi peu détaillée et très nettement secondaire dans la brochure. L'idée de misère sexuelle n'y est même pas vraiment définie, et sous-entend de manière plus ou moins évasive que les pratiques sexuelles des jeunes sont ennuyeuses voire conservatrices. Les conditions matérielles d'existence des étudiant.e.s, leurs difficultés à avoir des relations sexuelles de manière protégée et leur manque cruel d'éducation et d'information en la matière ne sont pas analysées ou développées par les situationnistes dans ce texte. Pour autant, il est légitime de s'interroger sur l'impact de cette mention de « misère sexuelle » dans le titre, même marginal sur le fond, au regard du succès qu'a connu *De la misère en milieu étudiant*. En effet, la réception de la brochure a été très enthousiaste : imprimée et distribuée par un petit groupe d'étudiants proches de l'IS à plus de 10 000 exemplaires dès 1966 à l'université de Strasbourg, puis réimprimée en 300 000 autres exemplaires selon Patrick Marcolini dans les mois qui ont suivi, traduite en six langues, elle est finalement rééditée au moment de Mai 68 à Nanterre par le Mouvement du 22 mars au sein duquel deux étudiants de l'IS sont engagés¹¹⁴. Par ailleurs, la phrase qui conclut le pamphlet, à savoir « vivre sans temps mort et jouir sans entrave »¹¹⁵, est reprise à maintes reprises dans les slogans soixante-huitards et érigée comme symbole des contestations sexuelles de la période. On considère d'ailleurs ce pamphlet comme le « bréviaire »¹¹⁶ de Mai 68 et l'un des textes les plus emblématiques de l'International Situationniste. Dans ce contexte, on peut émettre l'hypothèse que l'inclusion de la « misère sexuelle » dans le titre a pu jouer un rôle — fut-il indirect — dans la popularisation de cette expression et dans sa circulation au sein des milieux militants et étudiants.

Mobilisations étudiantes contre la « misère sexuelle de la jeunesse »

Tous ces moments de circulation — conférences, diffusion de textes intellectuels, pamphlets — permettent donc aux étudiant.e.s d'éveiller leur conscience sur les questions sexuelles. Ces rencontres et ces échanges avec des intellectuels leur permettent de s'appropriier les théories et de les articuler à leur réalité et leurs expériences propres, dans

¹¹⁴ Patrick MARCOLINI, *Le mouvement situationniste. Une histoire intellectuelle*, Montreuil, L'Echappée, 2012, p.25

¹¹⁵ Internationale situationniste, *op. cit.*, p.28

¹¹⁶ Chloé LEPRINCE, « Connaissez-vous l'histoire de "De la misère en milieu étudiant", le véritable bréviaire de Mai 68 ? », *France Culture*, 12 mars 2018 [mis à jour le 13 mars 2018], en ligne, consulté le 21 août 2025.

une sorte de « braconnage »¹¹⁷ d'idées théoriques. Les réflexions sont ensuite mises en pratique dans des formes diverses : occupation de lieux, assemblées générales, refus de se rendre aux examens¹¹⁸. C'est dans ce contexte que s'organise l'occupation du dortoir des filles par les garçons en mars 1967 à la cité universitaire de Nanterre, peu de temps après la conférence de Boris Fraenkel sur W. Reich¹¹⁹. Les étudiant.e.s, garçons et filles¹²⁰, contestent ainsi le règlement intérieur de la cité universitaire qui interdit les visites dans la résidence des filles après 22 heures. Mais leurs revendications sont plus vastes, ils et elles déplorent la « frustration » et la « ségrégation sexuelle »¹²¹ qu'ils vivent à l'université. Dans son roman *Derrière la vitre* publié en 1970, Robert Merle partage sa perception des événements de Mai 68 à Nanterre. Il y était en effet professeur d'anglais, et son roman — au croisement de l'histoire et de la fiction — représente donc un témoignage intéressant. Il y expose ainsi les « nombreux signes de la misère sexuelle en milieu étudiant »¹²² :

Si étroits, les lits de la Résidence, si petites, les carrées. On avait conçu pour les étudiants un univers cellulaire et célibataire, les filles d'un côté, les garçons de l'autre, comme dans les prisons. Et chacun recevait un espace vital minimum, un cubage d'air rationné, quatre-vingts centimètres pour dormir, et la frustration sexuelle pour compagne.

Source : *Derrière la vitre*, 1974, p.24

L'expérience étudiante des années 1960, marquée par des conditions de sociabilité mixte particulièrement austères, entre donc en résonance avec les discours théoriques de la libération sexuelle. Les années 1966-1967 sont ainsi marquées par une véritable effervescence étudiante, qui revendique explicitement un droit à la liberté sexuelle et plus largement à l'autonomie. Cette agitation militante, qui ne se limite pas au contexte nanterrois, se diffuse également à Paris, Nantes, Lyon ou encore Strasbourg¹²³, et semble annoncer les événements de Mai. Toutefois, au cours des mois de mai et juin 1968, les revendications sexuelles sont peu à peu délaissées par les étudiant.e.s, au profit de thématiques plus urgentes¹²⁴. Cela a malgré tout participé de la forte médiatisation dans le débat public des difficultés sexuelles des jeunes, et a jeté la lumière sur leur situation de

¹¹⁷ Boris GOBILLE, cité par Blanche Plaquevent, *op. cit.*, p.283

¹¹⁸ Monique SUZZONI, « Chronologie générale », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°11-13, 1988, p.284

¹¹⁹ Sylvie CHAPERON et al. (dirs.), *Histoire des sexualités en France : XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2024, p.328

¹²⁰ Contrairement à ce qui a souvent été pensé, les étudiantes sont tout aussi présentes que leurs homologues masculins au sein des occupations et des assemblées générales pendant Mai 68. Elles aussi prennent part aux mobilisations, et défendent l'idée qu'une résidente n'est pas moins responsable qu'un résident.

¹²¹ Robert MERLE, *Derrière la vitre*, Paris, Gallimard, 1970, p.24

¹²² Jacques CANTIER, « 22 mars 1968 : une journée particulière à Nanterre. Retour sur le roman *Derrière la vitre* de Robert Merle », *Les cahiers de Framespa*, n°32, 2019.

¹²³ Anna TRESPÉUCH-BERTHELOT, *op. cit.*

¹²⁴ Sylvie CHAPERON et al. (dirs.), *op. cit.*, p.329

misère sexuelle et de non mixité forcée au sein des complexes universitaires. Comme l'affirme Blanche Plaquevent, « Les grèves et les échanges ont ainsi contribué à l'intégration de la révolution sexuelle parmi les revendications des jeunes et dans l'espace public plus généralement »¹²⁵.

Si la circulation des théories sur la sexualité entre intellectuels et étudiant.e.s s'intensifie lors du moment 68, c'est précisément parce que le contexte s'y prête tout particulièrement. Le milieu universitaire, témoin d'une massification étudiante sans précédent, voit ses effectifs passer de 129 000 étudiant.e.s en 1950 à 500 000 à la fin des années 1960¹²⁶. Nanterre est d'ailleurs l'un des théâtres principaux de ces transformations, souvent mal anticipées par l'État. Les jeunes de Nanterre vivent en effet sur un campus surpeuplé, encore en construction et éloigné des activités sociales et culturelles de la capitale¹²⁷ ; bien qu'adultes, on leur refuse pourtant toute autonomie affective et sexuelle en les confinant dans des bâtiments non mixtes. Dans ce contexte, les tensions et les revendications y étaient d'autant plus fortes. L'université est donc un terrain fertile de rencontre entre des intellectuels qui cherchent à politiser la jeunesse autour des questions sexuelles, et des étudiant.e.s qui ne se reconnaissent plus dans ce milieu répressif et autoritaire, trop éloigné de leur réalité sociale. Blanche Plaquevent explique que ce processus de « décloisonnement »¹²⁸ est à l'origine de la rencontre entre deux types de « savoirs »¹²⁹ : un « savoir minoritaire intellectuel et un savoir construit au ras du sol, dans l'expérience quotidienne »¹³⁰ des étudiant.e.s ; tous deux « se rencontrent et produisent une critique sociale particulièrement efficace »¹³¹. Ce contexte singulier des événements de 68 offre un terreau propice à la politisation des questions sexuelles, ce qui permet de comprendre l'ampleur qu'a pu revêtir le mouvement.

c) La misère sexuelle : qui la subit, qui la dénonce ?

Une posture intellectuelle surplombante

¹²⁵ Blanche PLAQUEVENT, *op. cit.*, p.284

¹²⁶ Jacques CANTIER, *op. cit.*

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ Blanche PLAQUEVENT, *op. cit.*, p.284

¹²⁹ Blanche Plaquevent utilise la notion de « savoir assujéti », définie par Michel Foucault comme un savoir « disqualifié, discrédité par la hiérarchie des connaissances ».

¹³⁰ Blanche PLAQUEVENT, *op. cit.*, p.284

¹³¹ *Ibid.*

Tout au long du moment 68 — période marquée par un foisonnement de réflexions autour de la sexualité — , la notion de misère sexuelle représente un véritable outil de politisation. Un certain nombre d'intellectuels de gauche s'en saisissent afin de mobiliser les masses autour de nouveaux enjeux. Comme nous l'avons vu, Boris Fraenkel se demande dès 1966 si l'on peut « utiliser la misère sexuelle des gens comme on utilise la misère économique », c'est-à-dire s'il est possible d'éveiller leur conscience de classe sur les répressions sexuelles qu'ils subissent. La « misère sexuelle » étant considérée ici comme le pendant de la « misère économique », à savoir une situation de manque et de carence dans sa vie sexuelle. De manière analogue, Jean-Marie Brohm, dans *Jeunesse et révolution* (1975), s'interroge sur les manières de restructurer les mouvements révolutionnaires de la jeunesse : « aujourd'hui, la tâche d'une organisation révolutionnaire de la jeunesse est de dénoncer impitoyablement la répression et la misère sexuelle de la jeunesse, et de politiser les revendications sexuelles »¹³². La misère sexuelle est ici mobilisée dans une perspective marxiste et révolutionnaire : comme pour la misère économique, la misère sexuelle trouve sa source dans l'organisation capitaliste de la société. L'utilisation de la notion a ainsi un objectif double, à savoir celui d'identifier les causes de la misère sexuelle — mal-logement, interdiction de l'avortement, prostitution prolétarienne, maladies vénériennes et pathologies sexuelles...¹³³ —, mais également celui de réfléchir aux moyens pour y mettre fin, à savoir la libération totale de la sexualité par le refus de la morale bourgeoise et du travail aliéné. C'est en ce sens qu'Alain Giami explique qu'à cette période, « Le constat de la misère sexuelle est (...) indissociable d'un projet de libération sexuelle ».

Par ailleurs, puisque l'emploi du terme de misère sexuelle par ces intellectuels s'inscrit dans un objectif de politisation, le terme est « apposé », par le haut, sur certaines catégories sociales, principalement les classes prolétaires, les jeunes et — dans une moindre mesure — les femmes. Les intellectuels que nous avons étudiés ne décrivent pas une situation qu'ils vivent personnellement mais bien celle que d'autres vivent sans en avoir conscience. Leur rôle est justement de « leur faire prendre conscience des racines sociales de la répression qu'ils subissent »¹³⁴. Il s'agit d'une posture surplombante, par laquelle des penseurs dénoncent une aliénation vécue par d'autres. Cela nous invite d'ailleurs à nous demander si cette ambition des intellectuels de politisation de la misère sexuelle a porté ses fruits. Comme cela a été exposé plus haut, les revendications étudiantes des événements de 68 ont en effet su intégrer des réflexions sur les conditions de vie sexuelle des jeunes, et

¹³² Michel FIELD et Jean-Marie BROHM, *Jeunesse et révolution*, Paris éditions Maspéro, 1975, p.103

¹³³ « Histoire du mouvement Sexpol en Allemagne », *Partisans : Sexualité et répression (II)*, n°66-67, juillet-octobre 1972, p.31-33

¹³⁴ Thomas MÜNZER, *op. cit.*, p.36

dénoncer la misère sexuelle en milieu universitaire. Cela a été permis notamment par d'intenses processus de circulation et d'hybridation des idées entre intellectuels et étudiant.e.s. Néanmoins, pour ce qui est de la politisation des classes ouvrières autour de leur vie sexuelle, le constat est plus nuancé. Selon Ludivine Bantigny, en s'appuyant sur les résultats du *Rapport sur le comportement sexuel des Français* (1972), « une majorité d'ouvriers accorde toujours le plus grand prix à la virginité »¹³⁵, et de manière générale, cette catégorie éprouve des difficultés à considérer le sexe dans sa dimension politique, la morale conservatrice dominant encore largement ses comportements. À cet égard, Alain Giami remarque finalement :

la misère sexuelle – c'est-à-dire le sentiment subjectif de l'insatisfaction sexuelle, était considéré en 1968 comme un levier visant à arriver à une conscience malheureuse ouvrant au développement de la « conscience de classe » (...). D'autres ont pu considérer que l'expérience de la liberté et du plaisir sexuel allaient rendre l'oppression et la misère sexuelle insupportables. On a malheureusement compris que la sexualité malheureuse ou heureuse ne saurait être ce levier d'éveil à la conscience de classe. Source : entretien écrit avec A. Giami, réalisé le 23 juillet 2025

En somme, la notion de misère sexuelle a bien servi d'outil de politisation dans le contexte du moment 68, mais son efficacité s'est révélée inégale : portée par une posture intellectuelle souvent extérieure aux groupes concernés, elle s'est heurtée à des résistances culturelles et morales, en particulier dans les milieux populaires, où la sexualité peinait encore à s'imposer comme terrain légitime de lutte politique.

Des catégories oubliées ?

Dans les écrits analysés ici — *Partisans, De la misère en milieu étudiant, Jeunesse et révolution* —, les spécificités de la misère sexuelle des femmes ne sont abordées que très partiellement. J.M. Brohm reconnaît par exemple que c'est la femme « qui supporte toutes les misères des relations sexuelles »¹³⁶, notamment les grossesses non désirées et la stigmatisation attachée au fait d'élever un enfant seule. Boris Fraenkel déplore de son côté le chômage de masse qui pousse les femmes prolétariennes à se prostituer. Mais il s'agit des seuls moments où la réalité spécifique vécue par les femmes fait l'objet d'une réflexion. Dans *De la misère en milieu étudiant*, la condition féminine n'est abordée à aucun moment ; dans *Jeunesse et révolution*, J.M. Brohm parle des jeunes comme d'une masse homogène et indistincte entre filles et garçons. Les catégories mises en avant — les jeunes et les ouvriers principalement — semblent généralement envisagées de manière neutre,

¹³⁵ Ludivine BANTIGNY, *op. cit.*, p.34

¹³⁶ Jean-Marie BROHM, *op. cit.*, p.40

sans distinction de sexe, comme si l'expérience de la sexualité était uniforme au sein de ces groupes. Or, au regard des inégalités structurelles et des normes de genre de l'époque, il paraît légitime de penser que la condition des femmes dans ce domaine aurait mérité une attention particulière. Cette omission peut s'expliquer, du moins en partie, par le fait que les catégories de sexe, de genre et d'orientation sexuelle n'avaient pas encore été véritablement élaborées comme outils critiques d'analyse. Il faudra attendre la décennie suivante pour que la critique féministe en France commence à infuser le débat public. La question sexuelle était alors pensée sur un mode essentiellement universaliste et androcentré, occultant les rapports de domination spécifiques qui pouvaient la traverser.

Du côté des homosexuel.le.s, le constat est semblable. Les mouvements gays comme le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), qui se développent dans le sillage de Mai 68, ne se saisissent pas vraiment de la thématique de la misère sexuelle. Dans *Rapport contre la normalité* (1971), texte fondateur du mouvement, ils dénoncent les difficultés liées à leur vie sexuelle mais sans pour autant parler de « misère ». Cela peut s'expliquer, en partie, par le refus des militants homosexuels d'intégrer les théories de W. Reich à leurs réflexions¹³⁷. En effet, Reich, en tant qu'auteur de la « théorie de la misère sexuelle du prolétariat »¹³⁸, a une vision assez critique de l'homosexualité, qu'il considère anormale. Il appréhende en effet « l'homosexualité comme l'effet d'une inhibition très ancienne de l'amour hétérosexuel »¹³⁹, qu'il faut donc guérir. Cela le rend ainsi largement incompatible avec une approche affirmant pleinement la légitimité des sexualités minoritaires. Par conséquent, les militants du FHAR cherchent à mettre à distance W. Reich afin de construire « [leur] propre politique, sur [leur] vie et [leur] lutte »¹⁴⁰, bien qu'ils reconnaissent son importance. Leur critique porte autant sur le contenu que sur les implicites hétéronormés des concepts reichiens, auxquels ils préféreraient substituer d'autres grilles d'analyse plus en phase avec leur expérience et leur projet politique. On peut donc penser que dans la perspective de s'éloigner des théories reichiennes, les militants du FHAR se sont aussi refusés à intégrer ses concepts les plus importants, comme celui de misère sexuelle. De son côté, Marc Roy, militant et important contributeur des revues *Sexpol* et *Gai pied*, exprime très clairement l'inadéquation du terme « misère homosexuelle », c'est-à-dire d'une misère sexuelle spécifique aux personnes homosexuelles. Dans le numéro 12 de *Sexpol* intitulé « Homosexualités » paru en 1977, il écrit : « Il n'y a pas de misère homosexuelle

¹³⁷ Ludivine BANTIGNY, *op. cit.*, p.27

¹³⁸ Pierre SIMON, *Rapport sur le comportement sexuel des français*, Paris, Julliard, 1972, p.20

¹³⁹ Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR), *Rapport contre la normalité*, Paris, éditions Champ libre, 1971, p.6

¹⁴⁰ *Ibid.*

mais une misère sexuelle, sœur de la misère sociale ». Il affirme plus loin : « Nous sommes tous des minorités opprimées »¹⁴¹. Pour lui, la misère sexuelle est un phénomène universel et englobant, auquel personne n'échappe — pas même les hétérosexuels. La notion telle qu'elle est mobilisée par Marc Roy s'inscrit par conséquent davantage dans le registre de la révolution sexuelle que dans celui de la lutte homosexuelle à proprement parler. Elle renvoie à une souffrance collective, indifférenciée, provoquée par l'ensemble des normes répressives pesant sur la sexualité. À cette époque, la tradition de la libération sexuelle s'appuie encore sur une vision universaliste : chacun, quelle que soit son orientation, serait aliéné dans son rapport au désir, et donc également concerné par la misère sexuelle, ce qui contribue à occulter les spécificités des oppressions vécues par les personnes homosexuelles.

Si la notion de misère sexuelle a pu, dans le sillage du moment 68, être envisagée comme un outil de politisation des masses par certains intellectuels de gauche dans une perspective révolutionnaire, cette stratégie s'est révélée inégalement efficace. En effet, les discours révolutionnaires sur la sexualité ont tendu à invisibiliser la condition des femmes, en ramenant les enjeux sexuels à une question universelle de frustration ou de refoulement individuel, sans véritable prise en compte des rapports de genre. Cette approche, largement centrée sur le vécu masculin, s'est heurtée à l'émergence, dans les années 1970, d'un mouvement féministe autonome et critique, pour lequel la sexualité constitue moins un espace de libération qu'un champ structuré par des rapports de domination. Dès lors, la notion de misère sexuelle, telle qu'elle avait été formulée au sein de la gauche révolutionnaire, se trouve frontalement remise en question dans les luttes féministes, et notamment dans le cadre de la lutte contre le viol. C'est ce renversement analytique, politique et stratégique que nous explorerons dans ce deuxième chapitre.

¹⁴¹ Marc ROY, « Homosexualités », *Sexpol*, n°12, 1977, p.11

- **Chapitre 2) La critique féministe de la misère sexuelle dans la lutte antiviols (années 1970)**

Le moment 68 est structurant dans l'émergence des mouvements féministes en France. Néanmoins, les mobilisations étudiantes et ouvrières ont laissé peu de place aux femmes et à leurs revendications. Elles y sont présentes en masse, mais occupent des places secondaires ou proprement organisationnelles — impression des tracts, préparation des plats etc¹⁴². Contrairement à ce que l'on aurait pu penser, les rapports inégalitaires de sexe se retrouvaient même renforcés dans l'urgence de la crise¹⁴³. Cela s'explique principalement par le fait que les organisations politiques (syndicats, partis politiques, groupes révolutionnaires ou gauchistes) sont majoritairement investis par des hommes, et la violence des mobilisations dans la rue renforcent ce phénomène de mise à l'écart des femmes. Pour autant, « du côté des associations féministes qui préexistent, 68 s'impose comme une "onde de choc" qui bouscule la routine organisationnelle »¹⁴⁴. Par exemple, le Mouvement démocratique féminin (MDF), créé en 1962, invite ses militantes les plus jeunes à prendre des positions décisionnaires sur cette période. Dans une perspective plus radicale, le groupe Masculin, Féminin, Avenir (FMA) se renomme « Féminisme, Marxisme, Action » et met en place une structure en non mixité. De ce fait, le moment 68 incarne chez beaucoup de féministes un moment de rupture dans leur carrière militante, en particulier pour la plus jeune génération. Mai est en effet leur première expérience militante et conditionne leur engagement futur, notamment au sein d'organisations féministes comme le Mouvement de libération des femmes (MLF). Le renouveau du féminisme des années 1970 prend donc largement sa source dans les événements de Mai¹⁴⁵, et doit ainsi être replacé dans la continuité de celui-ci. À cet égard, les historiennes Bibia Pavard, Michelle Zancarini-Fournel et Florence Rochefort, dans *Ne nous libérez pas, on s'en charge* (2020) affirment que les événements 68 agissent comme un « débordement de mouvement social »¹⁴⁶, c'est-à-dire comme un moment de transmission idéologique et militante entre différents groupes d'acteur.ice.s.

Le MLF voit le jour dans ce contexte, en 1970. Le mouvement possède une structure très particulière et revendique son hétérogénéité. Il se veut en effet non hiérarchique et

¹⁴² Bibia PAVARD, Florence ROCHEFORT, Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2020, p.267.

¹⁴³ *Ibid.*, p.269

¹⁴⁴ *Ibid.*, p.270

¹⁴⁵ *Ibid.*, p.258

¹⁴⁶ Nancy WHITTIER et David S. MEYER, cités par Bibia Pavard, Florence Rochefort et Michelle Zancarini-Fournel, *op. cit.*, p.272

informel, sans leader et sans ligne principale¹⁴⁷ : tout groupe de femmes peut, potentiellement, se revendiquer du MLF. Par conséquent, l'acte de naissance du Mouvement de libération des femmes est difficilement identifiable. Mais plusieurs historiennes et militantes s'accordent sur la publication d'un numéro spécial de la revue *Partisans* intitulé « Libération des femmes : année zéro ! », qui marque la naissance du groupe révolutionnaire et féministe¹⁴⁸, et sert de tribune aux femmes qui s'y engagent. Ce numéro aborde ainsi deux thématiques centrales, à savoir « la situation économique de la femme, (...) qui relèvent de la méthode marxiste », et « "l'oppression sexuelle" que subit la femme du fait du "chauvinisme mâle" »¹⁴⁹. Il s'agit des deux thèmes principaux dans lesquels bon nombre de luttes féministes s'inscriront : lutte pour l'avortement, pour l'égalité de salaire, pour la mise en place de crèches, mais aussi la lutte contre le viol, sur laquelle nous nous pencherons plus particulièrement dans ce chapitre. Celle-ci incarne en effet un premier point critique de la notion de « misère sexuelle ».

a) Naissance de la lutte antiviol en France

Les questions d'avortement et de contraception représentent l'essentiel de la lutte du MLF à partir de 1970, et parviennent même à rassembler au-delà des sphères militantes. La loi Veil de 1975 incarne ainsi l'aboutissement de ce combat de longue haleine. S'opère alors un tournant au sein des mouvements féministes, qui doivent se réinventer et fixer leur attention sur d'autres problématiques. Dans cette perspective, la lutte antiviol permet de donner un nouvel élan au combat féministe à partir de 1975.

Un cadre théorique nouveau

Les militantes abordent ainsi le viol sous un angle nouveau, celui de « l'expression de la domination masculine »¹⁵⁰. Elles élaborent un nouveau cadre théorique, dans lequel le viol est dénaturalisé, vidé de « ce mythe imbécile d'une sexualité masculine irrépressible, incontrôlable, irrésistible, urgentissime, en un mot virile »¹⁵¹. Plus largement, le viol participe d'un ensemble, celui des violences faites aux femmes, violences dont le degré peut différer

¹⁴⁷ Bibia PAVARD, Florence ROCHEFORT, Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *op. cit.*, p.277

¹⁴⁸ *Ibid.*, p.271

¹⁴⁹ « *Partisans*. - Libération des femmes, 1970 », *L'Homme et la société*, n°19, 1971, p.219.

¹⁵⁰ Bibia PAVARD, Florence ROCHEFORT, Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *op. cit.*, p.312

¹⁵¹ MLF, « Manifeste contre le viol », *Libération*, 1976, cité par Bibia Pavard, Florence Rochefort et Michelle Zancarini-Fournel, *op. cit.*, p. 308-309

mais qui résultent du même système patriarcal. Au sein de ce combat, la traduction de l'ouvrage de l'Américaine Susan Brownmiller, *Against Our Will : Men, Women and Rape*, fait date. L'autrice y dénonce une véritable « conspiration du silence »¹⁵² autour du viol, qu'elle se doit de briser. Elle développe ainsi l'idée que le viol n'est pas un acte sexuel motivé par le désir, mais un acte de pouvoir et de domination, historiquement utilisé comme un outil politique et social pour maintenir les femmes dans une position d'infériorité¹⁵³. En outre, les militantes du MLF organisent en juin 1976 une journée d'information sur le viol à la Mutualité, intitulée les Dix heures contre le viol. Des débats, des sketches et des groupes de parole y sont organisés. L'évènement est très médiatisé et près de 3000 femmes s'y rendent¹⁵⁴. À l'issue de la journée, un manifeste est rédigé par les militantes du MLF intitulé « Manifeste contre le viol ». Il incarne le cadre théorique de la lutte féministe contre le viol, dont la visée principale est de faire reconnaître le viol comme un crime contre les femmes, et non un « crime contre le propriétaire de la femme »¹⁵⁵.

En parallèle, la lutte antiviol se structure autour d'une stratégie en « procès politiques », menée notamment par Gisèle Halimi, une des fondatrices de l'association Choisir la cause des femmes. Après le succès du procès de Bobigny en 1972, au cours duquel l'avocate parvient à « alerter l'opinion sur l'importance de la légalisation de l'avortement »¹⁵⁶, elle souhaite reproduire ce même effet de sensibilisation autour de la question du viol, au moment du procès d'Aix-en-Provence. L'objectif de ces procès politiques n'est pas de punir mais d'attirer l'attention sur les failles de la loi, afin de « faire évoluer la société qui produisait ces actes »¹⁵⁷. Néanmoins, cet instrument du « procès politique » est vivement critiqué par certaines féministes et des militants de gauche, qui l'accusent d'alimenter les rhétoriques de la droite sur l'insécurité et la criminalité. Au sein de la lutte antiviol des années 1970, les contradictions et les débats sont vifs : ils s'inscrivent dans un contexte particulier de confrontation entre deux visions du monde différentes, à savoir un féminisme émergent et un marxisme en plein renouvellement. Ces deux grilles de lecture appréhendent ainsi le viol par le biais de deux systèmes distincts, le capitalisme et le patriarcat.

Des affaires de viol qui polarisent le débat

¹⁵² Susan BROWN MILLER, *Le Viol*, Montréal, éditions l'Étincelle, 1976 p.8

¹⁵³ *Ibid.*, p.474

¹⁵⁴ Todd Shepard, *op. cit.*, p.134

¹⁵⁵ MLF, « Manifeste contre le viol », *Libération*, 1976, cité par Bibia PAVARD, Florence ROCHEFORT, Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *op. cit.*, p. 308-309

¹⁵⁶ Todd Shepard, *op. cit.*, p.134

¹⁵⁷ *Ibid.*, p.135

Le cas du viol de deux touristes belges en 1974 à Marseille permet de faire sortir le viol de la catégorie « fait divers »¹⁵⁸. En effet, par le travail de militantes du MLF, qui organisent des rencontres, des groupes de parole et qui publient dans de nombreuses revues sur ce sujet, le viol est peu à peu envisagé comme un problème public. Le procès du viol de ces deux touristes belges, aussi appelé le procès d'Aix-en-Provence, agit comme exemple générique du traitement du viol par la justice française : les faits sont recatégorisés en « coups et blessures », et le procès est plus largement le théâtre de l'humiliation publique de deux femmes dont les mœurs sont jugées trop légères. Cela permet de mettre en lumière les lacunes de la loi française en la matière, et le tribunal correctionnel se déclare finalement incompétent : l'affaire est renvoyée en cour d'assises¹⁵⁹. Une autre affaire de viol polarise le débat, plus particulièrement entre féministes et militants d'extrême gauche. Il s'agit du viol de Maï, militante d'origine vietnamienne, agressée par un autre militant racisé¹⁶⁰, lors de l'occupation d'un foyer de travailleurs immigrés à Paris. Dans un numéro de la revue *Les Temps Modernes* intitulé « Les femmes s'entêtent », qui paraît en 1974, Maï publie un texte qui revient sur cet événement. Elle y « établi[t] le parallèle entre l'oppression subie par les femmes et celle subie par les peuples colonisés. »¹⁶¹, et déplore par la même occasion la relégation constante de la lutte féministe au second plan, au profit de la lutte des classes et de la lutte antiraciste. Comme de nombreuses féministes, elle exprime un certain ras-le-bol face à la justification constante du viol par les militants révolutionnaires d'extrême gauche, qui l'envisagent essentiellement comme le résultat de la misère sexuelle des hommes de classe populaire et immigrés¹⁶². En 1976, le procès du « viol de Brigitte », jeune militante féministe, marque également les esprits. En dénonçant auprès de la justice le viol qu'elle a subi par un étudiant égyptien, elle se heurte à de multiples critiques dans les milieux de gauche, notamment dans plusieurs tribunes de *Libération* : l'avocat de l'accusé, Me Koskas, s'interroge ainsi dans un article de mars 1977 : « On parle de misère économique, des sous-prolétaires conduits à la délinquance. Pourquoi, dès lors que cela concerne le sexe, ne dit-on pas qu'il y a misère sexuelle ? »¹⁶³. Guy Hocquenghem, militant du FHAR, accuse de son côté les féministes qui soutiennent Brigitte d'incarner un « chœur hystérique de dénonciatrices » qui cherchent à « [faire] saisir l'arabe »¹⁶⁴. Enfin, l'affaire des viols de

¹⁵⁸ Bibia PAVARD, Florence ROCHEFORT, Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *op. cit.*, p.307

¹⁵⁹ *Ibid.*, p.307

¹⁶⁰ *Ibid.*, p.310

¹⁶¹ Todd SHEPARD, *op. cit.*, p.132

¹⁶² Bibia PAVARD, Florence ROCHEFORT, Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *op. cit.*, p.310

¹⁶³ Martine STORTI, citée par Todd Shepard, *op. cit.*, p.136

¹⁶⁴ Guy HOCQUENGHEM, cité par Todd Shepard, *op. cit.*, p.137

Beauvais marque elle aussi les esprits, de par la sévérité de la peine prononcée en 1978 à l'encontre du violeur : vingt ans de prison ferme. La quête féministe visant à faire reconnaître le viol se conforte parfois dans un punitivisme abstrait, tandis que la gauche marxiste et antiraciste refuse d'envisager le viol comme un acte violent et ancré dans un système de domination masculine : dans ce contexte, la lutte contre le viol semble être une impasse.

b) Controverses entre féministes et gauchistes : « La misère sexuelle n'explique pas à elle-seule le viol »

Les débats entre féministes et gauchistes qui s'opèrent dans la lutte contre le viol s'inscrivent dans une opposition plus large entre deux manières d'appréhender le sexe. D'un côté, à gauche, les effets de Mai 68 continuent de se faire sentir et la « révolution sexuelle » a su s'imposer comme thématique légitime. Bon nombre de militants gauchistes sont désormais convaincus que « pour être un bon révolutionnaire, il faut beaucoup faire l'amour »¹⁶⁵, comme l'avait prescrit Reich. Une vision positive, idéale de la sexualité s'impose dans ces sphères, où il est désormais admis qu'une bonne sexualité est avant tout une sexualité qui n'est pas entravée. Le sexe y est ainsi appréhendé à l'aune de la pulsion, du désir ou du besoin irrépessible. Héritée de Reich, il s'agit pour Alain Giami d'une « conception naturaliste qui considère l'expression naturelle de la sexualité entravée par la culture »¹⁶⁶. Ainsi, des individus libérés sexuellement seront socialement et psychologiquement épanouis ; à l'inverse, des individus dont la sexualité est empêchée seront sujets à des pulsions agressives. Les causes du viol sont dans cette perspective rattachées à la répression du désir sexuel, à l'impossibilité d'exercer celui-ci, en bref, à la « misère sexuelle ». Dans un manifeste intitulé « La position culturelle et politique de la Sex-pol », rédigé par W. Reich en 1936 et traduit en français dans la revue *Partisans* en 1966, il affirmait l'idée suivante :

La répression morale et autoritaire de la vie a en effet pourvu les hommes d'instincts asociaux dangereux. La faim a engendré le vol, l'ascèse moderne a engendré la violence sexuelle.
Source : *Partisans* « Sexualité et répressions », 1966, p.47

Comme nous l'avons vu plus haut, cet argument a souvent été repris à gauche pour justifier, ou du moins expliquer le viol ; l'avocat de Youri Eshak, au moment du procès du viol de

¹⁶⁵ Ludvine BANTIGNY, *op. cit.*, p.26

¹⁶⁶ Alain GIAMI, *op. cit.*, p. 28

« Brigitte », avait en effet mobilisé des « analyses explicitement de gauche, dont certaines issues de la révolution sexuelle »¹⁶⁷, pour se demander pourquoi, s'il était admis que le viol était causé par la « misère économique », le viol ne pouvait pas être causé par la « misère sexuelle »¹⁶⁸. En envisageant le viol comme étant le produit du manque sexuel, l'analyse féministe est rapidement évacuée, et il devient difficilement compréhensible pour les militants gauchistes d'y voir l'expression d'une violence exercée par tous les hommes, et pas seulement par ceux dont la vie sexuelle est insatisfaisante. Au lieu de voir dans la lutte féministe une remise en cause du pouvoir mâle sur les femmes, ils y voient une forme de dénégation du sexe, de puritanisme féminin qui s'oppose aux avancées sexuelles : « À la libération des mœurs, à la pornographie, au déferlement homosexuel, répond le nouveau puritanisme des ligues de femmes contre le viol »¹⁶⁹, affirme Guy Hocquenghem, militant du FHAR. À cela s'ajoute le recours des féministes à la « justice bourgeoise » afin de punir les auteurs de viol, qui achève d'y voir un combat « réactionnaire »¹⁷⁰.

Néanmoins, les féministes de la lutte antiviol ne s'annoncent pas vaincues. Le procès en racisme bourgeois et antiarabe qui leur est fait par la gauche va rapidement se heurter à des arguments bien étayés. Premièrement, elles s'opposent frontalement à la récupération opérée à droite de leur lutte, qui « ne dénonce pas le viol en tant que tel, mais seulement le viol commis par les exclus de cette société. »¹⁷¹ Parallèlement, elles mettent en lumière les contradictions des militants de gauche antiracistes : Leïla Sebbar, autrice féministe d'origine algérienne, rédige un article dans la revue *Histoire d'elles* intitulé « Encore le viol ». Elle y moque les « larmes » des gauchistes, la « charge émotionnelle » qu'ils ressentent à l'égard du « pauvre violeur », mais jamais pour les femmes victimes. Plus largement, son oeuvre vise à démontrer que « la violence contre les femmes est plus qu'une simple affaire morale de bien ou de mal, d'intention ou de conscience : il s'agit de pouvoir et de domination »¹⁷². Par ailleurs, la stratégie juridique des féministes est repensée : elles demandent désormais à ce que le violeur ne soit pas condamné à de la prison, mais à une peine symbolique ou à une amende, comme Josyane Moutet et Monique Antoine¹⁷³, dans le but de se distancer du punitivisme bourgeois. Enfin, elles refusent plus largement la justification du viol par la

¹⁶⁷ Todd SHEPARD, *op. cit.*, p.136

¹⁶⁸ *Ibid.*

¹⁶⁹ Guy HOCQUENGHEM, cité par Todd Shepard, *op. cit.*, p.137,

¹⁷⁰ *Ibid.*, p.136

¹⁷¹ *Ibid.*, p.139,

¹⁷² *Ibid.*, p.142

¹⁷³ Bibia PAVARD, Florence ROCHEFORT, Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *op. cit.*, p.311

misère sexuelle ; dans le « Manifeste contre le viol » rédigé en 1976 par des membres du MLF, le paragraphe 6 revient sur le consensus qui existe autour du viol :

À droite comme à gauche, ils s'accordent pour justifier les viols. À droite, ils nous disent que le viol est un fait de psychopathes, d'immigrés, d'alcooliques, d'anormaux, d'obsédés sexuels. À gauche, ils nous disent que le viol est le résultat de la misère sexuelle et qu'il faut nous laisser violer au nom de la lutte contre le capital.

Nous ne nous laissons plus culpabiliser, nous n'avons plus honte de dénoncer le viol et de lutter contre les violeurs.

Source : *Manifeste contre le viol, 1976, publié dans Libération*

Il est ainsi important pour les féministes de faire remarquer que le viol n'est pas commis uniquement par des travailleurs immigrés ou des hommes de classe populaire, comme le laissent entendre très souvent les militants révolutionnaires, mais par tout type d'hommes. Par conséquent, le viol n'est pas une question de sexualité réprimée ou empêchée, d'un « manque cruel de femmes », mais de « délire malsain de pouvoir et de violence des hommes »¹⁷⁴, comme le souligne Maï dans son témoignage publié dans *Les Temps Modernes*. De manière analogue, des militantes anonymes, dans un article d'*Histoire d'elles* publié en 1978, reviennent sur un cas de viol commis par « deux individus "libérés" faisant partie du milieu marginalo-gauchiste de Toulouse »¹⁷⁵. Ces deux individus étaient bien loin de la figure « du travailleur immigré, celui que l'on met toujours en avant pour étayer l'argument de la misère sexuelle ». Pourtant, les réactions dans le milieu gauchiste local fût les mêmes :

Cette action a permis de démasquer les antiféministes primaires qui ont hurlé à la délation et au facisme, occultant les violences dénoncées pour ne réagir que sur la méthode que nous avons choisie. Le facisme, argument suprême pour culpabiliser les femmes qui osent ne plus se taire (...). Mais qui sont ces gens qui nous accusent ? une frange très restreinte de l'extrême gauche (ou plutôt de l'ultra gauche). Quelques fossiles soixante-huitards, nostalgiques de la révolution sexuelle, qui ne représentent plus grand chose politiquement. Les autres, ceux qui se sont tus, pour lesquels « le viol est un problème réel, certes », ont tout de même toléré la présence d'un des violeurs à un meeting d'extrême gauche, une semaine après la manif. Aurait-ils toléré la présence d'un « ratonneur » dénoncé ?

Source : « Une riposte originale », *Histoire d'elles*, n°4, 1978. p.4

Peu à peu, les arguments féministes se pérennisent dans les débats à gauche. Les militants révolutionnaires se rendent progressivement compte des limites de leur analyse. Considérer

¹⁷⁴ Maï, « Un viol si ordinaire, un impérialisme si quotidien », *Les Temps Modernes. Les femmes s'entêtent*, n°333-334, avril-mai 1974, p.1889

¹⁷⁵ « Une riposte originale », *Histoire d'elles*, n°4, 1978. p.4

les seuls immigrés et ouvriers comme auteurs d'agressions sexuelles est d'ailleurs en soi un argument essentialisant et racialisant¹⁷⁶. Finalement, ils ne faisaient que plaquer des stéréotypes antiarabes sur le discours des féministes contre le viol, alors que celles-ci insistaient justement sur la généralité du phénomène : tous les hommes, de toute classe et race, sont concernés. L'hebdomadaire *Rouge*, d'influence trotskiste, publie à cet effet en 1977 un article visant à « faire évoluer les attitudes sociales envers la violence sexuelle contre les femmes »¹⁷⁷. Une photographie, prise au moment du procès d'Aix-en-Provence, y est également publiée ; on peut y lire l'inscription suivante : « La misère sexuelle n'explique pas à elle seule le viol, en aucun cas ne l'excuse. Le viol, c'est une prise de pouvoir d'un être sur un autre ».



Photographie prise en 1977 devant le tribunal d'Aix-en-Provence, à l'occasion du procès du viol des deux touristes belges. Publiée dans *Rouge*, l'hebdomadaire de la Ligue communiste révolutionnaire, l'on peut y lire l'inscription suivante : « La misère sexuelle n'explique pas à elle seule le viol, en aucun cas ne l'excuse. Le viol c'est une prise de pouvoir d'un être sur un autre ».

Ces affrontements théoriques et politiques révèlent, en creux, l'incapacité d'une partie de la gauche radicale à intégrer pleinement l'analyse féministe du viol comme instrument de domination. En contestant la réduction du viol à une simple conséquence de la misère

¹⁷⁶ Todd SHEPARD, *op. cit.*, p.125

¹⁷⁷ Todd SHEPARD, *op. cit.*, p.138

sexuelle, les militantes féministes parviennent à imposer une lecture structurelle du phénomène, qui dépasse les assignations sociales, raciales ou culturelles des agresseurs.

c) La misère sexuelle, un non-sujet chez les féministes ?

Un refus de s'emparer de la catégorie de « misère sexuelle »

Finalement, le combat des féministes contre le viol ne se résume pas à faire reconnaître cette violence comme crime, il vise aussi à légitimer les débats autour du viol et du rôle que joue la catégorie sociale des hommes dans le phénomène. Pour ce faire, les féministes doivent parvenir à imposer leur grille de lecture, qui s'oppose directement à celle de la gauche révolutionnaire post-soixante-huitarde. Elles doivent en effet mettre la lumière sur le poids des rapports de sexe dans le domaine de l'intime, qui n'est plus simplement une affaire de pulsions irrépressibles à libérer, mais aussi un lieu de violences et de dominations. Dans cette perspective, les militantes féministes refusent l'idée de misère sexuelle, qui permet à gauche de justifier l'existence du viol par le manque de relation sexuelle. Cela peut expliquer en partie pourquoi les féministes des années 1970, bien qu'influencées par la révolution sexuelle et le moment 68, ne s'emparent pas de la notion de « misère sexuelle » pour dénoncer leurs propres difficultés et frustrations. Pourtant, la réalité sexuelle des femmes correspond bien à ce que la définition de misère sexuelle couvre, à savoir une absence de vie sexuelle non reproductive satisfaisante : la majorité d'entre elles se trouvait en effet à cette période dans une situation objective d'insatisfaction sexuelle. Il est donc légitime de se demander pourquoi la « misère sexuelle » n'est pas devenue une problématique féministe.

Dans les faits, les féministes abordent leurs difficultés sexuelles d'un point de vue matériel et objectif : contraception, avortement, contrôle de la maternité, information sexuelle (apprentissage du rôle des organes sexuels, du cycle menstruel, des zones érogènes), violences, excision¹⁷⁸.... Ces considérations matérielles sont issues du « féminisme matérialiste » (ou féminisme radical), un des courants majoritaires au sein du MLF et plus largement du féminisme de la 2ème vague. Incarné entre autres par Christine Delphy, ce courant a été forgé « dans un contexte de pensée marxiste »¹⁷⁹, celui des années 1960-

¹⁷⁸ Maryse JASPARD, « III. Révolution sexuelle ou révolution des rapports entre les sexes ? », *Sociologie des rapports de sexe*, Paris, La Découverte, 2005, p.47-68

¹⁷⁹ Anne CLERVAL et Christine DELPHY, « Le féminisme matérialiste, une analyse du patriarcat comme système de domination autonome », *Géographie sociale*, Rennes, PUR, 2015, p.219

1970. Le patriarcat y est considéré comme « un système de production et d'exploitation autonome »¹⁸⁰, dans lequel les femmes fournissent un travail gratuit — travail domestique et de reproduction —, et c'est par cette exploitation que la classe sociale des femmes se définit et se structure. Au sein du féminisme matérialiste, le patriarcat est « l'ennemi principal des femmes (...), avant le capitalisme »¹⁸¹. Les problématiques féminines y sont appréhendées sous l'angle des conditions de vie matérielle et objective, mettant ainsi à distance l'expérience et le vécu subjectif du plaisir sexuel, davantage rattachées aux réflexions issues du « féminisme différentialiste » — approche défendue par Antoinette Fouque et issue de la psychanalyse. Les réflexions centrées sur le plaisir ou la jouissance des femmes ne sont par conséquent que rarement engagées. En cela, les féministes se distinguent largement des réflexions des révolutionnaires de gauche autour de la répression du désir sexuel, du refoulement et des conséquences sur la psyché des individus. Le mot d'ordre « jouir sans entrave » en est une illustration : il s'agit de libérer le désir et de rompre avec les interdits culturels et moraux bourgeois, qui freinent l'épanouissement personnel et l'expérience subjective de la sexualité. Cette différence de focale entre féministes et gauchistes s'explique probablement par le fait que les femmes, dans leur majorité, ne disposent pas encore des mêmes conditions d'accès aux relations sexuelles que les hommes. Pour qu'une femme puisse réfléchir sereinement à son désir, encore faut-il qu'elle ait la possibilité concrète de vivre sa sexualité sans peur ni contrainte, car explorer son plaisir sexuel nécessite d'abord une certaine sécurité et une autonomie matérielle. Afin que la sexualité devienne un lieu de plaisir, il faut d'abord qu'elle ne soit plus une source d'angoisses.

Ainsi, les revues féministes des années 1970-1980 ne consacrent en vérité que très peu d'articles à la sexualité féminine et aux problématiques qui y sont attachées. Sur ses 22 numéros, *Histoire d'elles* ne consacre par exemple aucun dossier à la sexualité féminine ; *Sorcières* publie en 1979 un dossier intitulé « Désirs », mais qui aborde la sexualité de manière plutôt abstraite et métaphorique (poèmes, illustrations..) ; pour le *Torchon Brûle*, sur 9 numéros parus entre 1970 et 1973 et comportant chacun plusieurs dizaines d'articles, seul un article du numéro « Supplément au Torchon brûle n°3 » paru en 1972 entame une réflexion sur la sexualité et le plaisir sexuel féminin : masturbation¹⁸², pratiques

¹⁸⁰ *Ibid.*, p.226

¹⁸¹ *Ibid.*, p.228

¹⁸² MLF, « Sexualité », *Le Torchon brûle*, Supplément au n°3, 1972, p.17

homosexuelles¹⁸³, stimulation clitoridienne¹⁸⁴... Cet article vise à mettre au jour l'infinie possibilité orgasmique des femmes et de l'importance de les explorer :

On ne peut pas en vouloir aux mecs de n'avoir pas su nous faire jouir puisque nous ne savions pas non plus. Mais on ne peut pas continuer, si on fait l'amour avec un mec à rester frustrée, insatisfaite. Vouloir avoir du plaisir, c'est normal. On jouit et on jouit de voir jouir. Il n'y a pas un orgasme, celui auquel on arrive par des recettes techniques. Il y a celui que je me donne parce que je connais mon corps, il y a celui que tu me donnes, toi une femme ou toi un homme, si tu caresses là où c'est bon, et tous les autres, car on ne fait pas l'amour seulement avec son sexe, mais avec tout son corps, toute sa personne. Refuser la répression sexuelle, ça n'est pas faire la course à l'orgasme, c'est nous retrouver entières.

Source : *Le Torchon brûle*, « Supplément au Torchon brûle n°3 », 1972, p.21

Malgré tout, des analyses approfondies sur la sexualité par les mouvements féministes restent relativement à la marge. Comme nous avons pu le voir, les sujets plus « urgents », comme le droit à l'avortement, la reconnaissance du travail domestique et la lutte contre le viol sont investis en priorité. En ce sens, investir la problématique de la « misère sexuelle féminine » semble être une ambition secondaire.

Une critique plus large de la révolution des mœurs

L'extrait du *Torchon brûle* cité au-dessus revient également sur l'importance de ne pas placer l'orgasme au centre des relations intimes. L'injonction à la jouissance tend en effet à avoir un effet négatif pour les féministes, qui y voient la confusion de certains gauchistes entre « disposer librement de son corps » et « être à la disposition de tous »¹⁸⁵. Cette dissymétrie dans les approches révèle finalement une critique féministe plus large de la révolution sexuelle des années 1968. Plusieurs militantes du MLF, comme Christine Delphy et Françoise Picq, ont souligné que cette « libération sexuelle » restait centrée sur les besoins et les désirs masculins, et ne remettait pas en cause la domination structurelle des hommes dans les rapports intimes. Selon elles, la révolution sexuelle aurait consisté moins en une remise en cause des rôles genrés qu'en une injonction faite aux femmes à être sexuellement disponibles, sous couvert d'émancipation. Christine Delphy parle de ruse de la domination masculine, qui pouvait prendre la forme de ce type d'interaction : « Tu es pour la révolution sexuelle ? Oui ? Bon, bah, alors on couche ensemble »¹⁸⁶. Ainsi, la revendication, voir l'injonction à la jouissance et à la liberté sexuelle a pu se traduire, dans

¹⁸³ *Ibid.*, p.20

¹⁸⁴ *Ibid.*, p.19

¹⁸⁵ Maryse JASPARD, *op. cit.*, p.56

¹⁸⁶ Christine DELPHY, citée par Sylvie Steinberg et al., *op. cit.*, p.455

les faits, par une nouvelle forme d'exploitation sexuelle, où les femmes « devaient » jouir — ou du moins faire semblant — pour ne pas paraître réactionnaires ou bourgeoises. Françoise Picq, dans *Libération des femmes. Les années mouvement* (1993), exprime bien ce malaise que les femmes ressentent : « elles se sentent opprimées par l'image nouvelle que les hommes veulent avoir d'elles : femmes libérées, guérillères superbes et désirables »¹⁸⁷. À cet égard, les productions culturelles mettant en scène du sexe de manière décomplexée déferlent dans les années 1970 : *Le dernier tango à Paris* (1972), *Les Valseuses* (1974), *Histoire d'O* (1975)... Toutes font scandale, notamment auprès des féministes : sous couvert de libération des mœurs, ces productions se contentent de réifier le corps des femmes en objet et en marchandise sexuelle à la disposition des hommes. Pour les féministes et en particulier celles du MLF, « il est clair qu'une véritable libération sexuelle ne peut exister que si la femme est véritablement l'égal de l'homme, pour que l'échange sexuel ait lieu entre deux "sujets" et non pas entre un "sujet" et un "objet" »¹⁸⁸.

Finalement, si la notion de « misère sexuelle » est refusée par les féministes dès les années 1970, c'est avant tout car elle est rapidement identifiée comme un instrument discursif permettant de légitimer le viol et l'existence d'une sexualité masculine naturellement violente. Mais ce refus s'explique également par la volonté plus large des féministes de se distinguer des révolutionnaires de Mai 68. En effet, ce concept reichien, trop associé à la « révolution sexuelle », ne s'aligne pas avec la manière dont les féministes traitaient de la sexualité. Celle-ci était davantage envisagée du point de vue des conditions matérielles d'existence que de celui du bien-être et du plaisir individuel. Les réflexions sur le bien-être sexuel des femmes entamées par les mouvements féministes dans les années 1970 existent mais sont relativement pauvres et à la marge, au profit de sujets plus urgents (avortement, viol, reconnaissance du travail domestique). Par conséquent, la notion de misère sexuelle a davantage fait l'objet d'une critique virulente de la part des féministes qu'elle n'a été reprise ou intégrée à leur cadre d'analyse.

Si les années post-68 ont vu émerger de nouveaux mouvements radicaux et révolutionnaires comme le Mouvement de libération des femmes, une autre tendance s'est également développée en parallèle : celle d'une remise en question profonde des idéaux mêmes de Mai 68, issue cette fois-ci des rangs d'anciens soixante-huitards désenchantés.

¹⁸⁷ Maryse JASPARD, *op. cit.*, p.56

¹⁸⁸ Jacqueline FELDMAN et Anne ZELENSKY, citées par Bibia Pavard, Florence Rochefort et Michelle Zancarini-Fournel, *op. cit.*, p.275

En effet, une partie de la jeune génération d'intellectuels, initialement engagée dans les luttes gauchistes, opère au tournant des années 1970 une réorientation idéologique majeure, dont le point de départ est la critique de la libération des mœurs. C'est dans ce contexte que s'inscrit la « nouvelle philosophie », mouvement médiatique autant qu'intellectuel, dont les porte-paroles vont proposer une relecture critique de la libération et de la misère sexuelle.

● Chapitre 3) Les « nouveaux philosophes » : controverses autour des notions de libération et de misère sexuelles

Au-delà des débats idéologiques entre différents courants radicaux et révolutionnaires — gauchistes, féministes, antiracistes —, les événements de Mai 68 provoquent également les critiques de voix plus conservatrices, voire réactionnaires, et ce dès les années 1970. La critique de Mai 68 a été une véritable antienne pour la droite, qui, d'ailleurs, la mobilise toujours dans le débat politique actuel : Nicolas Sarkozy proposait en effet en 2007, lors de sa campagne électorale, « de rompre réellement avec l'esprit, avec les comportements, avec les idées de Mai 68 »¹⁸⁹, accusé de « dénigrer l'identité nationale » et d'« attiser la haine de la famille »¹⁹⁰. Plus récemment, l'actuel Ministre de l'Intérieur, Bruno Retailleau, dénonçait la « société permissive » engendrée par Mai 68, qui « a enfanté des barbares »¹⁹¹. Le consensus de la droite autour d'un moment 68 destructeur de repères et créateur de désordre est le résultat d'un long discrédit, qui s'opère dès les premiers instants de l'essoufflement du mouvement. L'émergence de la « Nouvelle philosophie », incarnée par de jeunes intellectuels « désenchantés » par les événements de 1968¹⁹², marque la naissance de la critique droitière de Mai, et en particulier de la libération des mœurs. Un des premiers ouvrages qui endossent cette critique s'intitule *Le nouveau désordre amoureux* : écrit par Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut et publié en 1977, il trouve un large écho dans la sphère médiatique dès sa sortie. Pour la première fois, ce nouveau monde brutal du « sexe sans amour », prétendument défendu par les gauchistes

¹⁸⁹ Fabrice MADOUAS, « Pour en finir avec Mai 68 », *Valeurs actuelles*, 23 avril 2008

¹⁹⁰ *Ibid.*

¹⁹¹ « Bruno Retailleau : "Mai 68 a fabriqué des barbares" », *Les Républicains*, en ligne, consulté le 23 août 2025, <https://republicains.fr/actualites/2025/06/16/bruno-retailleau-mai-68-a-fabrique-des-barbares/>

¹⁹² François DOSSE, *La saga des intellectuels Français, II. L'avenir en miettes 1968-1989*, Paris, Gallimard, 2018, p.169

de Mai, est remis en question¹⁹³. Ce troisième chapitre se proposera d'analyser, au travers de cet ouvrage à succès et de sa réception, la critique ambivalente qui est faite de la notion de « misère sexuelle ». Entre remise en cause du pouvoir mâle et défense passiste d'un amour idéalisé, nous verrons comment les « nouveaux philosophes » procèdent d'une critique insidieuse des acquis de la libération sexuelle.

a) Le rejet du « moment 68 » chez les nouveaux philosophes

Émergence et spécificités de la « Nouvelle philosophie »

La « Nouvelle philosophie » naît au milieu des années 1970, dans une période de restructuration intellectuelle. La particularité de la « nouvelle philosophie » repose dans le fait qu'elle incarne moins une école de pensée qu'un courant d'idées hétérogène dont les penseurs sont issus de tendances variées¹⁹⁴ — Bernard-Henri Lévy, André Glucksmann, Pascal Bruckner, Alain Finkielkraut, Jean-Paul Dollé... —, et dans laquelle la revendication d'un « esprit libre »¹⁹⁵ représente la seule valeur commune. Bien que la majorité d'entre eux soit issue d'anciens groupes gauchistes — souvent maoïstes — et ait participé au mouvement de Mai 68, tous s'opposent au dogme marxiste dominant de l'époque. Ainsi, Pascal Bruckner était par exemple proche des mouvements libertaires pendant sa jeunesse, puis du Parti Socialiste Unifié. André Glucksmann, de son côté, côtoyait des groupes maoïstes et participait à la rédaction d'*Action*, un journal militant créé à l'occasion de Mai¹⁹⁶. Alain Finkielkraut, lui, était également un maoïste engagé et faisait partie de l'Union des Jeunesses Communistes marxistes-léninistes¹⁹⁷. Néanmoins, comme le souligne l'historien des idées François Dosse, « le reflux du gauchisme, l'autodissolution de la Gauche prolétarienne et l'effacement de l'horizon révolutionnaire »¹⁹⁸ qui font suite aux événements de Mai, entraînent la jeune génération d'intellectuels français à rejeter progressivement le consensus marxiste. À cela s'ajoute la traduction en 1973 de *L'Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne, un roman qui révèle l'horreur des camps soviétiques et répudie

¹⁹³ « Le Nouveau Désordre amoureux – Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut (1977) », *Plateforme Jonas*, en ligne, consulté le 23 août 2025, <https://plateformejonas.fr/wp-content/uploads/2022/01/5.1.44-Le-Nouveau-Desordre-amoureux-Pascal-Bruckner-et-Alain-Finkielkraut-1977.pdf>.

¹⁹⁴ Julien FREUND, « Les nouveaux philosophes », *Revue européenne de sciences sociales*, vol. 16, no. 43, 1978, p.174

¹⁹⁵ Pascal DURAND et Sarah SINDACO, *Le discours « néo-réactionnaire »*, Paris, CNRS éditions, 2015, p.11

¹⁹⁶ *Ibid.*, p.70

¹⁹⁷ « Le Nouveau Désordre amoureux – Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut (1977) », *Plateforme Jonas*, en ligne, consulté le 23 août 2025, <https://plateformejonas.fr/wp-content/uploads/2022/01/5.1.44-Le-Nouveau-Desordre-amoureux-Pascal-Bruckner-et-Alain-Finkielkraut-1977.pdf>.

¹⁹⁸ François DOSSE, *op. cit.*, p.167

plus largement « l'essence totalitaire du communisme »¹⁹⁹. Il s'agit d'une « onde de choc » dans le paysage intellectuel français, qui décourage la nouvelle génération de philosophes « d'espérer un futur meilleur, d'autant qu'à l'horizon même lointain, aucune expérience ne semble plus incarner les aspirations vers les potentialités révolutionnaires »²⁰⁰.

Dans la lignée de *L'archipel du goulag*, le jeune philosophe André Glucksmann fait paraître en 1975 *La Cuisinière et le mangeur d'hommes* puis, en 1977, *Les Maîtres penseurs* ; la même année, Bernard-Henri Lévy publie *La barbarie à visage humain*. Ces écrits s'inscrivent tous trois dans une pensée antitotalitariste qui met sur le même plan nazisme et stalinisme. Ensemble, ils rejettent les penseurs de la philosophie allemande du XIXe siècle, comme Hegel, Marx et Nietzsche, qu'ils accusent d'avoir accouché d'une théorie donc la praxis s'est traduite par la Terreur et le Goulag²⁰¹. En outre, leur anti-marxisme ne se limite pas à la critique du stalinisme. Il leur permet également de rejeter Mai 68 et ses débordements : libération des mœurs, institutionnalisation d'un féminisme et d'un antiracisme dogmatiques, égalitarisme démocratique, relativisme culturel, pédagogie, pensée unique, droit-de-l'hommisme, développement d'une société métissée...²⁰² La liste des ravages commis par Mai 68 est longue et non exhaustive pour ces « nouveaux philosophes ».

Une autre particularité attribuée à ces derniers est leur capacité à s'être saisis des médias pour en faire le nouveau lieu de prédilection des débats intellectuels. Ce n'est plus à l'université ou dans les revues académiques que l'intelligentsia française se retrouve pour échanger, mais sur les plateaux de télévision et les « talk show », calqués sur un modèle anglo-américain²⁰³. Par conséquent, les débats touchent un public de plus en plus large, la diffusion des idées s'accroît, et l'on parle désormais de « circulation circulaire de l'information »²⁰⁴. Dans ce contexte où le débat philosophique est de plus en plus médiatisé et qu'il fait l'objet de polémiques et de surenchères constantes, les « nouveaux philosophes » s'imposent comme des figures incontournables.

Des « nouveaux philosophes » aux « nouveaux réactionnaires » ?

De par leur antimarxisme et leur rejet de la tradition philosophique, les « nouveaux philosophes » se trouvent à contre-courant du reste de la doxa intellectuelle. Ils connaissent

¹⁹⁹ Pascal DURAND et Sarah SINDACO, *op. cit.*, p.65

²⁰⁰ François DOSSE, *op. cit.*, p.4

²⁰¹ Pascal DURAND et Sarah SINDACO, *op. cit.*, p.65

²⁰² Daniel LINDENBERG, *Le rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, 2002, Paris, éditions du Seuil, p.10

²⁰³ Emile CHABAL, « Les intellectuels et la crise de la démocratie », *Pouvoirs*, 2017/2, n°161, p.114

²⁰⁴ Pascal DURAND et Sarah SINDACO, *op. cit.*, p.18

certes un vif succès dans les librairies et les médias, mais ils sont également très vite critiqués et taxés de réactionnaires, notamment par le philosophe Gilles Deleuze, qui qualifie leur « entreprise marketing » de « parfaitement réactionnaire »²⁰⁵, et l'ancien militant du FHAR Guy Hocquenghem : « Vous êtes, vous, devenus, si je puis dire, réactionnaires par conformisme, comme vous étiez de gauche par conformisme »²⁰⁶.

Vingt ans plus tard, en 2002, Daniel Lindeberg publie un court essai qui va marquer la manière dont les « nouveaux philosophes » sont appréhendés en France : *Le rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*. Dans ce texte d'une centaine de pages, qui représente moins une enquête qu'un pamphlet « à charge », les « nouveaux philosophes » sont présentés comme incarnant un phénomène inédit : de par leur « anti-égalitarisme » et leur « illibéralisme », ils attaquent frontalement « deux pôles historiques de la culture politique française, qui prônent une société ouverte et pluraliste »²⁰⁷, et qui, plus largement, remettent en cause le consensus démocratique²⁰⁸. Dans cette catégorie de « nouveaux réactionnaires », il y classe bien évidemment les « nouveaux philosophes », ainsi que d'autres écrivains, journalistes et polémistes (Eric Zemmour, Michel Houellebecq, Elisabeth Lévy...). Ce qu'ils ont en commun, c'est un goût prononcé pour « la provocation, l'insulte, la dénonciation *ad hominem* et la transgression systématique de tous les tabous »²⁰⁹, ainsi que la lutte acharnée contre le « politiquement correct » et la « bien-pensance ». Enfin, leurs critiques se concentrent généralement sur le « déboulonnage » d'un certain nombre de « totems », en premier lieu Mai 68, la culture de masse ou encore l'antiracisme²¹⁰.

Cette appellation de « nouveaux réactionnaires », attribuée à Daniel Lindenberg, a été sévèrement remise en cause : on l'a accusé de produire un raccourci polémique et une mise au ban d'un grand nombre de personnalités publiques, le tout reposant sur une certaine « faiblesse d'argumentation »²¹¹. Plus largement, les sociologues et spécialistes de la littérature Pascal Durand et Sarah Sindaco, dans *Le discours « néo-réactionnaire »* (2015), mettent en garde contre cette appellation qui représente une catégorie simplifiante du réel. En forgeant la catégorie des « nouveaux réactionnaires », Daniel Lindenberg a opéré une réduction du paysage intellectuel, en amalgamant des positions critiques diverses sous une

²⁰⁵ André FORTIN, « Alain finkielkraut. Amour et utopie », *Nuit blanche, le magazine du livre*, n°69, hiver 1997, p.19

²⁰⁶ Guy HOCQUENGHEM, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au rotary*, 1986, Paris, Albin Michel, p.28

²⁰⁷ Daniel LINDENBERG, *op. cit.*, p.10

²⁰⁸ *Ibid.*, p.8

²⁰⁹ *Ibid.*, p.11

²¹⁰ *Ibid.*, p.11-12

²¹¹ Pascal DURAND et Sarah SINDACO, *op. cit.*, p.10

même bannière idéologique. Cette construction discursive a par ailleurs eu des effets performatifs : nombre des intellectuels ainsi désignés ont fini par revendiquer — voire instrumentaliser — ce label pour nourrir la polémique et asseoir leur visibilité médiatique²¹². Pour autant, aussi discutable soit-elle dans sa forme, l'intuition de D. Lindenberg quant à l'apparition de cette catégorie des « nouveaux réactionnaires » touche un point sensible : elle rend visible une inflexion idéologique significative chez plusieurs intellectuels français, qui rompent avec les canons progressistes post-68 pour s'aligner, en partie, sur des référentiels néolibéraux et conservateurs importés des États-Unis²¹³. Bien qu'à manier avec précaution, cette appellation des « nouveaux réactionnaires » représente une catégorie d'analyse intéressante pour notre étude, car elle permet de mettre en lumière certaines ruptures biographiques et idéologiques marquantes chez plusieurs intellectuels — ici Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut —, tout en incitant à une lecture attentive de leurs œuvres, sensible à leurs ambiguïtés, à leurs reconfigurations, mais aussi à leurs continuités latentes.

b) *Le nouveau désordre amoureux* ou le procès de la révolution des mœurs

Le nouveau désordre amoureux est un essai philosophique co-écrit par Alain Finkielkraut et Pascal Bruckner. Paru en juillet 1977, il s'agit pour tous deux de leur première publication, qui rencontre d'ailleurs un succès immédiat au sein du grand public²¹⁴. A. Finkielkraut et P. Bruckner se sont rencontrés dix ans plus tôt, lors de leurs études au lycée Henri IV à Paris, où ils se sont liés d'amitié. Lors de leurs années étudiantes, ils côtoient tous deux la gauche libertaire, mais s'en éloignent dans les années qui suivent.

Le titre de l'ouvrage *Le Nouveau désordre amoureux* fait indéniablement penser à une des œuvres phares de Charles Fourier, *Le Nouveau monde amoureux* (1816), dans lequel il développe une théorie de l'émancipation sexuelle — P. Bruckner soutient d'ailleurs une thèse sur le socialiste utopique en 1975. Pourtant, contrairement à Fourier, les auteurs n'entendent pas proposer une nouvelle utopie des relations amoureuses, mais en font davantage la description et la critique contemporaine²¹⁵. L'ambition de leur œuvre est en effet de questionner « les principes et postulats (...) [de] la révolution sexuelle »²¹⁶, qui a voulu instaurer « une communauté de jouissance entre l'homme et la femme », auquel ils

²¹² *Ibid.*, p.13

²¹³ *Ibid.*, p.19

²¹⁴ *Ibid.*, p.70

²¹⁵ Andrée FORTIN, *op. cit.*, p.19

²¹⁶ *Ibid.*

opposent « celle d'une différence absolument systématique »²¹⁷. Ainsi, ce qu'ils désignent sous le terme de « nouveau désordre amoureux », ce sont toutes les « petites altérations »²¹⁸ et « légers dérèglements »²¹⁹ qui viennent troubler le nouvel ordre sexuel institué par Mai 68. À la performance génitale et à l'injonction à la jouissance, les auteurs opposent le désordre qui est, lui, véritable lieu de plaisirs. Nous verrons en quoi ce « désordre » qu'ils s'attachent à défendre tend parfois vers le discours réactionnaire.

Une critique explicite de la notion de « misère sexuelle »

Pour comprendre pleinement ce que P. Bruckner et A. Finkielkraut entendent par « nouveau désordre amoureux », il faut examiner l'un des concepts-clés du discours sexuel hérité de 68, qu'ils s'attachent à critiquer : la notion de « misère sexuelle ». Celle-ci cristallise en effet à leurs yeux l'un des malentendus majeurs de la libération sexuelle.

Ainsi, le cœur de leur thèse réside dans l'idée que « L'exception [est] la seule loi possible en amour »²²⁰. Aucune tendance majeure, aucun courant majoritaire ne traverse selon eux les rapports intimes. La véritable particularité du sexe, c'est qu'il est parfaitement subjectif, chaque individu possédant ses propres fantasmes et « ses voluptés multiples »²²¹. Dans cette perspective, ils considèrent que « tout discours amoureux est forcément minoritaire »²²². S'il n'y a aucune norme, aucune loi universelle en amour, si tout est subjectivité et vécu individuel, il ne peut exister un besoin sexuel minimum qui serait le même pour tous ; par conséquent, l'idée-même de misère sexuelle, à savoir un manque objectif et mesurable de sexe, comme l'avaient défendu les militants de la révolution sexuelle, ne peut fonctionner dans ce système de pensée :

La notion de "misère sexuelle" elle-même est ambiguë en ce qu'elle suppose son contraire, la richesse, un seuil de pauvreté irrémédiablement franchi : or, qu'est-ce que la fortune en cette matière, à quelle aune la mesurer ? S'il est vrai qu'il n'y a pas de besoin minimal amoureux, pas de nécessité républicaine, mais pour chacun l'urgence fondamentale d'un excédent, précession de l'érotisme, du somptuaire, de la dépense, sur la portion congrue, part de luxe toujours variable et mouvante qui détermine l'indice de ses propres "besoins".

Source : *Le nouveau désordre amoureux*, 1977, p.48

²¹⁷ *Ibid.*

²¹⁸ Pascal BRUCKNER et Alain FINKIELKRAUT, *Le nouveau désordre amoureux*, 1977, Paris, éditions du Seuil, p.9

²¹⁹ *Ibid.*

²²⁰ *Ibid.*, p.46

²²¹ *Ibid.*, p.48

²²² *Ibid.*

Cette analyse de la notion de « misère sexuelle » est pertinente en ce qu'elle permet d'identifier une limite importante des théories de la libération sexuelle : le manque ou la frustration en matière de sexualité sont difficilement quantifiables et relèvent principalement d'un ressenti et d'un référentiel personnel. Mais ils ne se contentent pas d'identifier cette limite ; par la même occasion, ils rejettent toute possibilité de transformer ou de libérer l'intime, puisque cela relève des goûts et des préférences de chacun.e, de l'instant, de l'état, du désir. Tout le monde est à la fois libéré et aliéné par l'amour, et il ne revient à personne de juger du contraire. Ils affirment à cet effet quelques lignes plus loin : « personne n'est libéré, personne n'est coincé, tout change sans changer, ne s'arrête jamais et demeure immobile »²²³. Chez A. Finkielkraut et P. Bruckner, l'amour n'est pas un phénomène social mais un sentiment universel et immuable, qui ne peut être soumis à une logique économique de pénurie ou de misère, comme l'avait théorisé W. Reich. Ainsi, si les révolutionnaires et les intellectuels de Mai 68 peuvent être accusés d'avoir une vision trop normative, trop positive de la sexualité, les deux philosophes peuvent, de leur côté, être taxés d'extrême relativisme, voire d'immobilisme. Certes le vécu subjectif influence les individus dans leur rapport au sexe ; mais on ne peut ignorer les autres variables qui traversent et modèlent la sexualité. Affirmer que la sexualité relève avant tout d'un rapport subjectif au désir n'implique pas d'ignorer les dynamiques collectives qui la traversent. Des tendances générales peuvent être observées et discutées, tous les groupes sociaux n'ont pas les mêmes conditions d'accès au sexe — les jeunes et les femmes par exemple —, et c'est à partir de ce constat simple que des réflexions autour d'une libération de l'intime émergent à la fin des années 1960. Ce relativisme tend ainsi à occulter tout rapport de domination sexuée — de classe ou de genre —, de violence et de répression structurelles, qui, pourtant, peuvent avoir des effets réels, et en ce sens être objectivées.

En outre, les auteurs cherchent à interroger les causes de cette supposée « misère sexuelle », à savoir la répression et les interdits sexuels. W. Reich en donnait en effet la définition suivante : « la misère sexuelle de la société autoritaire-patriarcale est la conséquence de la négation et de la répression sexuelles [par cette société] »²²⁴ — en d'autres termes elle est la conséquence des interdits sociaux qui répriment le sexe. A. Finkielkraut et P. Bruckner réinterprètent à leur manière cette définition de la répression sexuelle comme un écart de temporalité entre la sexualité des hommes et celle des femmes :

²²³ Pascal BRUCKNER et Alain FINKIELKRAUT, *op. cit.*, p.48

²²⁴ Wilhelm REICH, *L'Irruption de la morale sexuelle. Études des origines du caractère compulsif de la morale sexuelle*, trad. Pierre Kamnitzer, Paris, Payot, 1972, pp.33-34.

Autrement dit, la différence est résorbée en inégalité : l'aliénation des femmes tient au défaut de masculinité de leur désir, mais quand elles se permettront d'obéir aux injonctions de leur instinct et que rien ne retiendra plus l'expression de leur avidité prédatrice, alors elles sortiront du moyen âge libidinal où la moralité bourgeoise les tient cantonnées. Disparité donc mais chronologique : les hommes et les femmes n'auraient pas une libido contemporaine, et de là viendrait la misère sexuelle.

Source : *Le nouveau désordre amoureux*, 1977, p.70-71

La « misère sexuelle » serait donc produite par le retard de la sexualité féminine par rapport à la sexualité masculine ; celle-ci serait encore bloquée au temps du « moyen-âge libidinal », c'est à dire soumise à la répression et aux interdits sociaux, tandis que celle des hommes serait parvenue à l'âge de la « libido contemporaine ». Puisque les hommes se trouvent confrontés à des femmes encore effrayées par leur propre désir et imprégnées de puritanisme bourgeois, eux-mêmes se trouvent contraints et empêchés dans l'exercice de leur sexualité. Ainsi, la libération sexuelle consisterait en un rattrapage de ce retard et de cette différence chronologique entre hommes et femmes. Pour les auteurs, gommer cette inégalité — qui n'en est d'ailleurs pas vraiment une, il s'agit plutôt d'une différence naturelle — représente une grave erreur, car libérer le désir féminin reviendrait à laisser se déchaîner leur « avidité prédatrice »²²⁵ :

Une fois libérées de toute entrave, une fois débarrassées du système d'interdits qui intimide leur désir, les femmes enfin rendues à elles-mêmes pourront choisir leurs objets sexuels sans ruse, sans hésitation, sans délai. (...) il y aura une fois où les femmes d'une impulsion irrésistible, et qui ne devra rien à la complaisance, se jeteront sur nos queues.

Source : *Le nouveau désordre amoureux*, 1977, p.70

L'on ressent donc un certain malaise de la part des deux auteurs face à une sexualité féminine libérée et également puissante à celle des hommes. Ils semblent en effet inquiets de se retrouver face à des femmes émancipées, dont le « vagin » deviendrait alors un « phallus perfectionné »²²⁶ : « Aussi les femmes assez émancipées pour le faire fonctionner à plein régime, peuvent-elles se moquer de leurs partenaires masculins, impressionnables comme des collégiens, hors combat dès le premier orgasme, qu'elles crèvent comme des chevaux et qui demandent grâce quand elles en sont encore aux prémices de la jouissance. »²²⁷. Cette crainte masculine bascule ici dans une peur paranoïaque de l'humiliation, de la mise en compétition des sexes, et traduit en ce sens une forme de

²²⁵ Pascal BRUCKNER et Alain FINKIELKRAUT, *op. cit.*, p.70

²²⁶ *Ibid.*, p.71

²²⁷ *Ibid.*

misogynie. Leur vision de la sexualité des femmes est en effet particulièrement essentialisante, et participe d'un imaginaire antiféministe où l'égalité ne peut être pensée que comme menace. En cela, le discours du *Nouveau désordre amoureux* s'inscrit bien dans la réaction.

Ainsi, loin d'adhérer à l'idée d'une misère sexuelle causée par un excès d'interdits, Bruckner et Finkielkraut en déplacent radicalement le sens. Ce n'est plus la répression en soi qui est en cause, mais l'asymétrie des trajectoires érotiques entre hommes et femmes — un décalage historique que les auteurs décrivent de manière volontairement provocatrice. En révélant les contradictions internes du discours de libération, ils remettent en question l'idée même de progrès sexuel, et affirment, non sans ambiguïté, que ce qui est présenté comme une « misère » pourrait n'être qu'un « désordre » inhérent aux relations entre les sexes. Toute entreprise d'harmonisation, d'homogénéisation des désirs ne serait, finalement, que contre-révolutionnaire.

« *L'amour n'est pas une expérience de liberté* »

Comme nous avons pu le constater, l'ambition de l'ouvrage *Le nouveau désordre amoureux* est de s'en prendre plus globalement aux « discours de la libération sexuelle »²²⁸ ; les auteurs fustigent ainsi les effets des événements de Mai 68 et de la « révolution des mœurs », qu'ils accusent d'avoir engendré une nouvelle norme en matière de sexualité : celle de la jouissance à tout prix. Cette critique avait déjà été formulée par les féministes comme nous avons pu le voir dans le chapitre précédent, mais celles-ci ne sont en aucun cas créditées par les auteurs du texte. Ainsi, cette nouvelle norme incarne désormais une autre forme de répression — différente de celle produite par le puritanisme bourgeois — mais qui produit le même totalitarisme sexuel. Ils affirment ainsi que « la révolution sexuelle comme rédemption du corps total par le seul exercice des organes génitaux est une aberration, une imbécillité aussi monstrueuse que le puritanisme hypocrite des générations antérieures. »²²⁹ Celle-ci crée en effet des hiérarchies, des « bonnes » manières de jouir et de vivre sa sexualité, et définit ce qui est émancipant ou non. En considérant toute personne qui n'atteint pas la jouissance comme aliénée, les militants de la révolution sexuelle empêchent les individus de vivre leurs amours de manière véritablement authentique. À

²²⁸ Andrée FORTIN, *op. cit.*, p.19

²²⁹ Pascal BRUCKNER et Alain FINKIELKRAUT, *op. cit.*, p.49

cela, ils opposent l'importance de « perdre la tête sur des élans minuscules, de menus déplacements, d'infimes détails »²³⁰.

En ces termes, la politisation du sexe est illusoire : l'intime n'est pas un lieu d'émancipation, mais une expérience marquée par l'inégalité, la dépendance, parfois même la douleur. Dans un entretien pour la revue culturelle *Nuit Blanche* au cours duquel A. Finkielkraut revient sur les ambitions du livre, il explique que « l'amour n'est pas une expérience de liberté »²³¹. Elle est même tout l'inverse : « Or l'expérience amoureuse est une expérience asservissante, d'inégalité. »²³². À leurs yeux, souffrir en amour n'est pas le signe d'une société répressive, d'une « misère sexuelle », mais quelque chose de propre à la passion elle-même. C'est pourquoi ils jugent naïf et simpliste le fait d'attribuer les échecs amoureux à des causes supérieures, à savoir l'ordre moral bourgeois. Toute tentative de réformer l'amour ou d'en faire un programme politique est selon eux contestable, et ils critiquent les mots d'ordre militants qui voudraient codifier les relations intimes ou les aligner sur une nouvelle norme sexuelle. Au contraire, ils appellent à « libérer l'amour du paroxysme orgasmique, (...) l'affranchir de la contrainte d'un programme [et] le délivrer d'un nouveau critère d'exclusion »²³³. Là encore, l'intuition des auteurs est légitime, car la « révolution sexuelle » du moment 68 a davantage eu pour effet d'instaurer de nouvelles normes sociales et d'exercer une forme de pression sur les personnes qui s'en écartaient, qu'elle n'a véritablement libéré le sexe de ses interdits culturels et sociaux²³⁴. Mais cette critique des effets collatéraux de la révolution des mœurs revient finalement à défendre une forme de non-intervention dans la sphère du désir, comme si celui-ci devait rester autonome, réfractaire à toute tentative de « régulation ». Cette vision néolibérale de l'amour défendue par les auteurs s'inscrit plus largement dans le cadre du rejet des structures et du cadre d'analyse marxiste décrit précédemment, vision propre aux « nouveaux philosophes ».

c) Entre idolâtrie féminine et rhétorique réactionnaire

Le dernier point sur lequel se cristallise la critique de P. Bruckner et A. Finkielkraut est la « permanence du phallocentrisme »²³⁵ au sein de la révolution sexuelle. Ils remettent

²³⁰ *Ibid.*, p.48

²³¹ Andrée FORTIN, *op. cit.*, p.19

²³² *Ibid.*

²³³ Pascal BRUCKNER et Alain FINKIELKRAUT, *op. cit.*, p.49

²³⁴ Sylvie STEINBERG (et al.), *op. cit.*, p.394

²³⁵ Pascal BRUCKNER et Alain FINKIELKRAUT, *op. cit.*, p.11

ainsi en cause toute l'œuvre de Wilhelm Reich, qu'il résume à une entreprise de sacralisation de la jouissance masculine : « Pour que l'œuvre de Reich nous dérouté véritablement, il aurait fallu qu'il lâche d'abord le stéréotype de la sexualité masculine (du bon mâle blanc pénétrant sa moite femelle), qu'il cesse de promouvoir, d'encenser le statut hégémonique, répressif du péni-centrisme. »²³⁶. Cette centralité de la jouissance, qui est en effet appréhendée chez Reich de manière neutre et universelle mais calquée en vérité sur une vision très androcentrée du sexe, éclipse la spécificité et la complexité de l'orgasme féminin. Les féministes avaient déjà émis dès 1970 la critique des discours de leurs contemporains sur le « jouissez sans entraves »²³⁷, qui, selon elles, ne remettaient aucunement en cause la domination masculine à l'œuvre dans la sexualité. Les deux auteurs reprennent ainsi ces arguments à leur compte :

Le projet même d'une révolution sexuelle, centrée sur la communauté génitale, n'est peut-être qu'un moyen de renforcer la domination masculine en accélérant l'échange des femmes. Ce n'est pas la libération de la femme que l'on vise ainsi mais la libération, sous le signe de l'érotisme masculin, de sa disponibilité totale aux hommes, de son échangeabilité.
Source : *Le nouveau désordre amoureux*, 1977, p.51

Ils préconisent ainsi la posture inverse, en encourageant l'adoption d'un point de vue féminin ; « "Féminisons-nous" », disent-ils, « acquérons à notre tour des corps pénétrables, ouvrons tout grands nos orifices, nos orifilles »²³⁸. Parallèlement, leur condamnation du vilirisme s'accompagne d'une critique de la pornographie — dont l'émergence est là encore imputée à la révolution sexuelle²³⁹ —, qui vise à « produire du réel pour que le totalitarisme masculin accède à la norme »²⁴⁰. Là encore, il s'agit de réflexions féministes préexistantes à la publication du *Nouveau désordre amoureux*, les militantes se mobilisant en effet dès le début des années 1970 contre le « déferlement de ponrographie »²⁴¹. Dans les productions pornographiques, le désir féminin, certes libéré, est en effet calqué sur celui des hommes afin de répondre à leurs fantasmes. Cette libération illusoire contribue finalement à renouveler l'état de servitude des femmes au désir mâle, qui sont ainsi réifiées en « créatures soumises, flexibles, qui obéissent à ses volontés en lui laissant croire qu'il s'agit de leur propre désir »²⁴². Finalement, libérées ou non, à statut égal ou en position de

²³⁶ *Ibid.*, p.47

²³⁷ Bibia PAVARD, Florence ROCHEFORT, Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *op. cit.*, p.275

²³⁸ Pascal BRUCKNER et Alain FINKIELKRAUT, *op. cit.*, p.49

²³⁹ Pourtant, les révolutionnaires et intellectuels de la libération sexuelle condamnaient eux-mêmes la marchandisation du sexe, à savoir la pronographie, la publicité érotique, la prostitution.

²⁴⁰ Pascal BRUCKNER et Alain FINKIELKRAUT, *op. cit.*, p.69

²⁴¹ Sylvie STEINBERG et al., *op. cit.*, p.439

²⁴² Pascal BRUCKNER et Alain FINKIELKRAUT, *op. cit.*, p.69

dominées, le résultat restera toujours le suivant : les femmes sont des objets sexuels pour les hommes. Dans un entretien pour la revue féministe *Sorcières* datant de 1977, la journaliste Marie-Françoise Hans explique avoir été troublée à la lecture de ce livre qui « célèbre l'altérité » et encense la jouissance de la femme « justement parce que cette extase est essentiellement différente »²⁴³. Le choix de ce mot, « essentiellement », montre bien que l'ambition des auteurs était certes de mettre au cœur de leur analyse le point de vue féminin de la sexualité, mais dans une perspective différentialiste, c'est-à-dire qui naturalise les différences naturelles entre hommes et femmes. À cet égard, la journaliste exprime les inquiétudes partagées par de nombreuses féministes : « est-ce qu'ils ne sont pas en train de nous récupérer ? », est-ce qu'il ne s'agit pas finalement d'une forme d'idolâtrie de la part des auteurs, de sacralisation de la femme, qui participe par la même occasion à la nier ²⁴⁴? À cela, A. Finkielkraut répond : « Dans de nombreux passages du livre, il y a un ton de célébration que nous assumons complètement. (...) Je ne pense pas qu'il en soit ainsi dans notre discours. Nous essayons avec nos mots, avec notre sensibilité, de dire comment un plaisir autre nous parvient. »²⁴⁵.

Ainsi, il demeure difficile de trancher quant aux intentions réelles de P. Bruckner et A. Finkielkraut ; nous cherchons également à éviter l'écueil d'une interprétation contemporaine et anachronique. Leur discours oscille en effet entre reprise d'arguments féministes et maintien de catégories différentialistes, entre critique du virilisme et célébration essentialisante de la féminité. Leur position semble à première vue progressiste voire féministe : ils donnent voix à une critique légitime du phallogentrisme et appellent à un renversement des rôles genrés. Pourtant, à y regarder de plus près, leur posture reste profondément ambivalente. L'émancipation n'est pas l'horizon clairement revendiqué : tout est relativisé, mis sur le même plan — puritanisme, libération sexuelle — dans un grand mouvement de dénonciation de la modernité. En refusant de hiérarchiser les formes d'oppression et en insistant sur la permanence des différences naturelles entre les sexes, ils en viennent à défendre un *statu quo* maquillé d'une sensibilité littéraire et romantique. Il ne s'agit donc pas tant d'émanciper que de déplorer, non pas de transformer mais de constater — voire de consentir. À ce titre, leur discours, bien qu'empreint d'une rhétorique critique, participe en creux d'une logique réactionnaire.

²⁴³ Marie-Françoise HANS, « Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut *Le nouveau désordre amoureux* », *Sorcières : les femmes vivent*, n°10, 1977. L'art et les femmes, p. 55-57

²⁴⁴ *Ibid.*

²⁴⁵ *Ibid.*

En conclusion, l'analyse du *Nouveau désordre amoureux* révèle combien la notion de « misère sexuelle », pourtant centrale dans les discours de la libération des mœurs des années-68, peut être renversée dans un sens critique. En refusant l'idée même d'un besoin sexuel mesurable et par conséquent universalisable, P. Bruckner et A. Finkielkraut délégitiment toute tentative de politisation et de transformation de l'intime, balayant par la même occasion les fondements théoriques de la révolution sexuelle. Ce chapitre montre ainsi que la misère sexuelle n'est pas seulement un phénomène social à politiser, mais un terrain de conflit idéologique, où se jouent les tensions entre libération et conservation, entre utopie d'émancipation et retour à l'ordre moral. Les « nouveaux philosophes » incarnent ainsi l'avant-garde de la critique réactionnaire de la libération sexuelle, dont les analyses ont largement contribué à orienter l'interprétation rétrospective de Mai 68. Cette pensée critique a en effet imposé une mémoire devenue dominante des événements comme créateurs de désordre, y compris au-delà des cercles conservateurs. Ainsi, comme le remarquent Pascal Durand et Sarah Sindaco, « Le propre du phénomène "néo-réactionnaire" est d'avoir contribué à mettre à l'agenda politico-médiatique un certain nombre de questions ou de problématiques désormais omniprésentes (...) : [la] critique de Mai 68 et notamment de la libération des mœurs »²⁴⁶. La libération de la sexualité est donc loin de faire consensus : dès les années 1970, la notion est déjà hautement controversée. En cela, les débats autour de la politisation de la sexualité sont particulièrement révélateurs des recompositions intellectuelles de l'après-68.

²⁴⁶ Pascal DURAND et Sarah SINDACO, *op. cit.*, p.13

Conclusion de la première partie

Cette première partie a ainsi permis de montrer en quoi le moment 68 a été structurant dans l'élaboration d'une base théorique de la « misère sexuelle ». Cette notion, en tant que concept-clé de la « révolution sexuelle » et issue des théories freudo-marxistes de Wilhelm Reich, est introduite en France peu avant les événements de Mai. Elle permet de penser la sexualité comme un lieu de politisation, et la frustration sexuelle comme un symptôme d'un ordre bourgeois à renverser. Todd Shepard remarque à cet effet : « vers Mai 1968 et plus tard, dans les discours de la nouvelle gauche et ailleurs, la misère sexuelle devint une catégorie d'analyse de plus en plus prisée. »²⁴⁷ Toutefois, la notion se heurte rapidement à des critiques, et est parfois rejetée en bloc. Dès les années 1970, l'instrumentalisation de la notion de misère sexuelle est mise en cause : outil de mobilisation politique pour les militants de gauche, alibi à la violence sexuelle masculine pour les féministes, faux prétexte normatif chez les « nouveaux philosophes ». À travers ces critiques plurielles, c'est la légitimité même du projet de libération sexuelle qui est interrogée. Si ces diverses interprétations ont été possibles, c'est avant tout parce que le sens de l'expression de « misère sexuelle » est particulièrement ambiguë. Véritable miroir à deux faces, la notion renvoie d'un côté à un manque objectif de vie sexuelle, et de l'autre à l'idée qu'il existerait un droit d'accès à celle-ci. Or, un droit d'accès à une vie sexuelle davantage satisfaisante peut être interprété indirectement comme un droit d'accès au corps de l'autre. Le MLF dénonçait déjà dans son « Manifeste contre le viol » en 1976, qu'« À gauche, ils nous disent que le viol est le résultat de la misère sexuelle et qu'il faut nous laisser violer au nom de la lutte contre le capital. »²⁴⁸. Ce point aveugle des théories reichiennes sera rapidement relevé par différents camps critiques de la révolution sexuelle, qui y opposeront, comme nous l'avons vu, des résistances diverses.

Bien que ces débats intellectuels et militants aient été structurants sur la période, il convient de s'interroger sur l'impact réel de la notion de « misère sexuelle » dans le débat public. S'il est avéré que la notion a été très mobilisée au sein de ces sphères particulièrement éduquées et politisées, — et par conséquent assez peu représentatives du reste de la population française — à partir des années 1960-1970, rien ne permet d'affirmer que l'expression est tombée dans le langage commun. Néanmoins, le retentissement des événements de Mai 68 a contribué à normaliser les débats autour de la sexualité, devenant ainsi des thématiques de moins en moins marginales. Comme l'explique l'historienne

²⁴⁷ Todd SHEPARD, *op. cit.*, p.43

²⁴⁸ Bibia PAVARD, Florence ROCHEFORT, Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *op. cit.*, p.309

Ludivine Bantigny, les normes qui régissent la sexualité sont « rendues visibles » et deviennent désormais « pensables — discutables, critiquables, négociables »²⁴⁹. Blanche Plaquevent affirme par ailleurs que ces événements ont permis « l'intégration de la révolution sexuelle parmi les revendications des jeunes et dans l'espace public plus généralement ». Il est donc probable que l'expression ait, en même temps que les multiples débats autour de la sexualité, contribué, dans une certaine mesure, à infuser l'imaginaire commun.

Néanmoins, à partir de la fin des années 1990, la donne change : la « misère sexuelle » se détache progressivement de ses origines reichiennes et révolutionnaires, pour devenir le récit d'un malaise spécifiquement masculin, aux prises avec les mutations sociales de la sexualité. Popularisée par l'œuvre de Michel Houellebecq, reprise par les sphères masculinistes *incel*, puis frontalement contestée par les féministes contemporaines, la notion se reconfigure en profondeur. C'est à cette réappropriation et à ses résistances que sera consacrée la seconde partie.

²⁴⁹ Éric FASSIN, cité par Ludivine Bantigny, *op. cit.*, p.34

Deuxième partie : Des vaincus du désir : la misère sexuelle comme récit masculin réactionnaire (1995-2024)

Dans cette seconde partie, nous tenterons d'analyser le basculement qui s'opère dans les années 1990 dans l'usage du terme de « misère sexuelle ». Alors que, durant les décennies précédentes, il restait étroitement lié aux théories reichiennes de la révolution sexuelle, il se rapporte désormais davantage à un mal masculin spécifique à notre époque contemporaine. À partir des années 2010, la notion est même complètement détachée de ses origines révolutionnaires, jusqu'à être considérée comme une invention des *incels*²⁵⁰. Comment ce glissement s'est-il opéré et dans quel contexte ? Il sera défendu ici que les romans de Michel Houellebecq ont agité comme un nouveau catalyseur de la notion, participant du renouvellement de ses usages et de sa définition, et produisant ainsi un concept hybride. La misère sexuelle des années 1960 ne renvoie en effet pas à la même réalité que la misère sexuelle du début des années 2000 et ne traduit plus la même vision du monde. Ainsi, si le constat de la misère sexuelle s'accompagnait dans les années 1960-1970 d'un projet de libération sexuelle²⁵¹, ce n'est désormais plus le cas. Il s'agirait même plutôt du contraire : il s'accompagne dès lors d'une vision anti-progressiste, critique du féminisme, de l'affaiblissement de la famille et plus largement de l'individualisme. Pour autant, l'expression de misère sexuelle conserve quelques caractéristiques propres à ses origines, comme la logique d'économie sexuelle, de frustration et de pulsion.

²⁵⁰ Marion OLITÉ, « Vous ne baiserez pas » : on a discuté date, sexualité et misogynie avec Naya Ali », *Madmoizelle*, 28 août 2024

²⁵¹ Alain GIAMI, *op. cit.*, p.28

● Chapitre 4) Houellebecq, « sociologue de la misère sexuelle » (années 1990)

Dans leur essai *Le capital sexuel* (2023), les sociologues Dana Kaplan et Eva Illouz développent une théorie critique du sexe, devenu, en contexte capitalistique mondialisé, une nouvelle « ressource en vue de gains »²⁵². Dans cet essai, elles saluent la justesse de l'intuition littéraire de Michel Houellebecq, qui « décrit admirablement cette situation dans son roman *Extension du domaine de la lutte*. (...) la thèse de Houellebecq consiste dans l'idée que "la révolution sexuelle des années 1960 a créé non le communisme, mais un capitalisme dans le marché sexuel, dont la sous-classe laide est exclue" »²⁵³. En effet, dès le milieu des années 1990, Michel Houellebecq s'attache à dénoncer dans ses romans la misère sexuelle et amoureuse des individus dans le contexte de la postmodernité. Dans une société décrite comme désenchantée et atomisée, il déplore la compétition impitoyable qui s'installe dans le marché de la séduction, plus cruelle encore que celle du marché économique, car dépourvue de toute régulation : « Il n'y a aucune loi dans ce domaine, tous les coups sont permis, c'est la loi du plus fort. »²⁵⁴.

L'écrivain n'emploie toutefois jamais l'expression de « misère sexuelle » en tant que telle, et lui préfère des expressions telles que « marché de la séduction »²⁵⁵, « libéralisme sexuel »²⁵⁶ ou encore « phénomènes de paupérisation absolue »²⁵⁷. Il n'en demeure pas moins qu'il incarne un des visages principaux de sa dénonciation. Par conséquent, nous inclurons son œuvre littéraire dans notre analyse, non pour l'usage direct du terme, mais en raison du rôle central qu'elle joue dans le processus d'hybridation et de redéfinition que connaît la notion de « misère sexuelle » au tournant du XXI^e siècle. En effet, Michel Houellebecq est présenté sous diverses appellations, telles que « sociologue de la misère sexuelle », notamment par l'éditeur Romain Treffel²⁵⁸ ; sur sa page Wikipédia, il est décrit comme un « précurseur dans la littérature française pour [sa] description de la misère affective et sexuelle de l'homme occidental »²⁵⁹. De son côté, le romancier Philippe Sollers, dans une intervention médiatique datant de 2006, le décrit comme « un écrivain important

²⁵² Dana KAPLAN et Eva ILLOUZ, *op. cit.*

²⁵³ *Ibid.*, p.94

²⁵⁴ Thierry ARDISSON, « Michel Houellebecq [vidéo en ligne] », *Tout le monde en parle*, France 2, 15 avril 2000, INA, consulté le 23 août 2025 <https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/i08015553/michel-houellebecq>

²⁵⁵ Michel HOUELLEBECQ, *Les particules élémentaires*, Paris, J'ai Lu, 2000, p.17

²⁵⁶ Michel HOUELLEBECQ, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, éditions Maurice Nadeau, 1994, p.100

²⁵⁷ *Ibid.*

²⁵⁸ Vidéaste et créateur du site internet 1001 idées de culture générale

²⁵⁹ « Michel Houellebecq », *Wikipédia*, consulté le 23 août 2025, https://fr.wikipedia.org/wiki/Michel_Houellebecq

de notre époque car il décrit exactement la misère sexuelle »²⁶⁰. La notion n'est donc pas mobilisée par l'auteur, mais lui est attribuée extérieurement, par des personnalités médiatiques ou littéraires.

Cette idée de la prééminence de la sociologie dans son œuvre n'est d'ailleurs pas quelque chose qu'il conteste. Comme le note Eric Fassin, « Michel Houellebecq parle de la réalité sociale, et il le revendique hautement »²⁶¹. Description ethnographique des classes moyennes et personnages idéaux-typiques, « la fiction se donne ici comme science du monde social »²⁶², dont l'originalité se fonde sur une analyse économique-sexuelle et critique du néolibéralisme. Ainsi, l'objectif de ce chapitre n'est pas de chercher à déterminer si M. Houellebecq dénonce dans ses romans une réalité qu'il subit personnellement ou s'il s'agit d'une vision du monde à laquelle il adhère. Il s'agit plutôt de proposer une réflexion sur sa théorie implicite de la misère sexuelle, en analysant d'abord la manière dont ses romans en dressent le constat, puis en se penchant sur la réception enthousiaste que ceux-ci ont connu. Nous verrons enfin comment ses réflexions, basées sur un point de vue masculin revendiqué, ont été largement appropriées par les communautés en ligne des *incels*. Par souci de concision, notre analyse portera sur les deux premiers romans de Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte* (1994) et *Les Particules élémentaires* (1998), qui incarnent non seulement ses premiers succès littéraires et médiatiques, mais qui permettent également de comprendre en quoi cet écrivain peut être qualifié de véritable « sociologue de la misère sexuelle ».

a) La misère sexuelle, thème central du roman houellebecquien

Un récit de la solitude masculine

Les personnages masculins qui peuplent les deux premiers romans de M. Houellebecq sont tous définis par rapport à leur place dans un système précis de hiérarchie sociale : leur emploi, leur carrière professionnelle, leur statut marital, leur désirabilité, sont autant de critères qui permettent de les situer socialement. Ainsi, Michel, personnage principal de *Extension du domaine de la lutte*, représente l'archétype de l'homme moyen de la fin du XX^e siècle. Il est informaticien, fait ses courses sur le catalogue des Trois Suisses et est un adepte des services de conversations téléphoniques érotiques. Il se

²⁶⁰ Philippe SOLLERS, « Thierry Ardisson invite Philippe Sollers [vidéo en ligne] », *Tout le monde en parle*, France 2, 7 janvier 2006, INA, consulté le 23 août 2025 <https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/video/i09251715/thierry-ardisson-accueil-philippe-sollers>

²⁶¹ Éric FASSIN, « Houellebecq "sociologue". Les particules élémentaires, ou le roman noir de la sexualité française », 2019, *Les mots sont importants*, en ligne, consulté le 23 août 2025 <https://lmsi.net/Houellebecq-sociologue>

²⁶² *Ibid.*

présente lui-même comme « cadre moyen, (...) analyste-programmeur dans une société de services en informatique, [dont le] salaire net atteint 2,5 fois le SMIC »²⁶³. Au sein de son entreprise, il établit une hiérarchie très précise entre ses collègues, et se positionne ainsi par rapport à eux : Raphaël Tisserand est décrit comme « très laid », voire comme « le contraire exacte de la beauté »²⁶⁴, incompetent dans son travail et dépourvu de tout charme²⁶⁵. Bernard, dernière recrue au sein de la société, dont « la médiocrité est éprouvante », éveille la pitié chez le narrateur : « Pauvre Bernard, dans un sens. Qu'est-ce qu'il peut bien faire de sa vie ? »²⁶⁶. À l'inverse, Thomassen, un jeune Suédois d'une « beauté extraordinaire », ressemble non seulement à « un demi-dieu »²⁶⁷, mais est également très agréable et prévenant avec ses collègues. Leur « valeur » sexuelle est également passée au crible : Bernard n'a pas d'enfants, Tisserand, à 28 ans, est « toujours puceau »²⁶⁸, Jean-Yves Fréhaut, directeur des ressources humaines, est probablement « encore vierge »²⁶⁹, et lui-même avoue qu'il n'a pas connu de femmes depuis son divorce. En bref, il s'agit d'hommes en tout point respectables, avec une bonne situation financière, mais qui restent des hommes médiocres et invisibles aux yeux des femmes. S'ils sont gagnants d'un point de vue professionnel, « sur le plan sexuel, par contre, la réussite est moins éclatante »²⁷⁰. Leur vie est également marquée par la solitude prolongée et la dépression : les deux personnages de Michel — celui de *Extension du domaine de la lutte* et celui des *Particules élémentaires* — vivent en effet reclus : « J'ai si peu vécu que j'ai tendance à m'imaginer que je ne vais pas mourir ; il paraît invraisemblable qu'une vie humaine se réduise à si peu de chose »²⁷¹. Dans *Les particules élémentaires*, le narrateur étend ce phénomène à la majorité des hommes :

les hommes de sa génération passèrent en outre leur vie dans la solitude et l'amertume. Les sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité humaine avaient dans une large mesure disparu ; dans leurs rapports mutuels ses contemporains faisaient le plus souvent preuve d'indifférence, voire de cruauté.

Source : *Les particules élémentaires*, 2000, p.2

²⁶³ Michel HOUELLEBECQ, *Extension ...*, op. cit., p.15

²⁶⁴ *Ibid.*, p.54

²⁶⁵ *Ibid.*, p.56

²⁶⁶ *Ibid.*, p.18

²⁶⁷ *Ibid.*, p.62

²⁶⁸ *Ibid.*, p.99

²⁶⁹ *Ibid.*, p.41

²⁷⁰ *Ibid.* p.15

²⁷¹ *Ibid.* p.48

À cette perte de repère et de sens s'ajoute chez plusieurs des personnages masculins un ressentiment très fort vis-à-vis des femmes. Ex-compagne ou mère absente, elles sont toutes considérées comme les victimes d'une génération perdue, celle des « sixties » et de la libération des mœurs. Pour Michel d'*Extension du domaine de la lutte*, Véronique son ex-femme, est, comme tant d'autres femmes, fondamentalement incapable d'amour :

Phénomène rare, artificiel et tardif, l'amour ne peut s'épanouir que dans des conditions mentales spéciales, rarement réunies, en tous points opposées à la liberté de mœurs qui caractérise l'époque moderne. Véronique avait connu trop de discothèques et d'amants; un tel mode de vie appauvrit l'être humain, lui infligeant des dommages parfois graves et toujours irréversibles. (...) En réalité, les expériences sexuelles successives accumulées au cours de l'adolescence minent et détruisent rapidement toute possibilité de projection d'ordre sentimental et romanesque ; progressivement, et en fait assez vite, on devient aussi capable d'amour qu'un vieux torchon.

Source : *Extension du domaine de la lutte*, 1994, p.114

Bruno, de son côté, haït sa mère, Janine, cette « bourgeoise libertine et friquée ». Véritable hippie adepte du *New Age*, elle trompe son mari à répétition et quitte ses enfants pour la Californie, en quête de nouvelles expériences sexuelles. Ces deux personnages incarnent ainsi la figure caricaturale de la nouvelle femme libérée, que Houellebecq décrit comme une « ignoble pétasse, d'un égoïsme délirant »²⁷² et dénuées de toute capacité d'affection et de compassion envers les autres.

Si la majorité des hommes est en proie à l'isolement social et au mépris des femmes, il en subsiste une petite partie pour qui la situation est encore bien pire. On retrouve en effet dans les deux romans des personnages qui incarnent le prototype du « loser », du perdant de la libéralisation du sexe : Raphaël pour *Extension du domaine de la lutte* et Bruno pour *Les particules élémentaires*. Tous deux sont laids, désespérés et ennuyants à mourir. Leur vie est rythmée par la frustration de leurs désirs irrépressibles, désirs qui les dominent et les aliènent de jour en jour : « L'objectif principal de sa vie avait été sexuel ; il n'était plus possible d'en changer, il le savait maintenant. En cela, Bruno était représentatif de son époque. »²⁷³. Les échecs sentimentaux et le rejet des femmes n'arrêtent en rien leur quête sexuelle, et ils ne se stoppent que lorsqu'ils basculent tous deux dans la folie. Ainsi, Bruno agresse sexuellement une de ses élèves²⁷⁴, et Raphaël tente d'assassiner une jeune femme rencontrée en boîte de nuit²⁷⁵ sur les conseils de Michel :

²⁷² *Ibid* p.103

²⁷³ Michel HOUELLEBECQ, *Les particules...*, op. cit., p.45

²⁷⁴ *Ibid.*, p.148

²⁷⁵ Michel HOUELLEBECQ, *Extension ...*, op. cit., p.120

- Tu crois que c'est foutu ?

- Bien entendu. C'est foutu depuis longtemps, depuis l'origine. Tu ne représenteras jamais, Raphaël, un rêve érotique de jeune fille. Il faut en prendre ton parti; de telles choses ne sont pas pour toi. De toute façon, il est déjà trop tard. L'insuccès sexuel, Raphaël, que tu as connu depuis ton adolescence, la frustration qui te poursuit depuis l'âge de treize ans laisseront en toi une trace ineffaçable. (...) Tu resteras toujours orphelin de ces amours adolescentes que tu n'as pas connues. (...) Mais cela ne veut pas dire, pour autant, que toute possibilité de revanche te soit interdite. Ces femmes que tu désires tant tu peux, toi aussi, les posséder. (...) Lance-toi dès ce soir dans la carrière du meurtre.

Source : *Extension du domaine de la lutte*, 1994, p.117-118

Dans l'univers houellebecquien, où le désespoir et la solitude sont la norme chez les hommes, une seule réponse est possible : la violence et la mort.

Une certaine théorie de la misère sexuelle

Chez Michel Houellebecq, la fiction est mise au service de la théorie et la théorie explique la fiction²⁷⁶. Dans cette perspective, différents procédés sont employés afin de produire un effet d'autorité, s'appuyant notamment sur la philosophie et la science²⁷⁷. En ce sens, ses romans peuvent être considérés comme des romans à thèse, comme l'explique Guillaume Bridet, spécialiste de la littérature française du XXème et XXIème siècle. Le développement de ses personnages amène progressivement au dévoilement de réflexions sur le monde, qui représentent finalement le cœur de l'œuvre — la vie de ses protagonistes est si morose et si plate qu'il n'y aurait finalement que peu de chose à en tirer : ils ne sont que des prétextes à des idées. *Extension du domaine de la lutte* et *Les particules élémentaires* sont donc deux œuvres qui visent à dépeindre la société occidentale dans sa forme la plus crue, en en révélant ses deux aspects principaux. D'un côté celui de la lutte, lutte économique qui a contaminé le domaine sexuelle depuis la libération des mœurs et qui a fait de la séduction un nouveau terrain de distinction et de hiérarchie sociale ; de l'autre, l'atomisation de la société, produite par la séparation entre sexe et procréation, ayant conduit les individus à n'y voir plus qu'un « principe de différenciation narcissique »²⁷⁸ et participant ainsi d'un individualisme exacerbé :

Décidément, me disais-je, dans nos sociétés, le sexe représente bel et bien un second système de différenciation, tout à fait indépendant de l'argent ; et il se comporte comme un système de différenciation au moins aussi impitoyable. Les effets de ces deux systèmes sont d'ailleurs strictement équivalents. Tout comme le libéralisme économique sans frein, et pour des raisons analogues, le libéralisme sexuel produit des phénomènes de paupérisation

²⁷⁶ François-Xavier AJAVON, « Michel Houellebecq et la notion de "sélection sexuelle" », *Le Philosophoire*, 2002/3 n° 18, p.170

²⁷⁷ Guillaume BRIDET, « Michel Houellebecq et les montres molles », *Littérature*, 2008/3, n°151, pp.6-20

²⁷⁸ *Ibid.*, p.119

absolue. Certains font l'amour tous les jours ; d'autres cinq ou six fois dans leur vie, ou jamais. Certains font l'amour avec des dizaines de femmes; d'autres avec aucune. C'est ce qu'on appelle la « loi du marché ». Dans un système économique où le licenciement est prohibé, chacun réussit plus ou moins à trouver sa place. Dans un système sexuel où l'adultère est prohibé, chacun réussit plus ou moins à trouver son compagnon de lit. En système économique parfaitement libéral, certains accumulent des fortunes considérables ; d'autres croupissent dans le chômage et la misère. En système sexuel parfaitement libéral, certains ont une vie érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et la solitude. (...) le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société.

Source : *Extension du domaine de la lutte*, 1994, p.100

Ce système de mise en compétition sexuelle produit chez les individus « le désir et la volonté de la lutte »²⁷⁹ : qu'ils jouent le jeu — comme Bruno et Raphaël — ou qu'ils y renoncent — Michel et Michel —, le résultat restera la même, à savoir une misère sexuelle et affective généralisée. Pour Pierre Varrod, la modernité chez Houellebecq est ainsi caractérisée par la fin de la « sécurité sexuelle »²⁸⁰ : par le passé, et plus précisément avant les années 1960, le choix limité des partenaires permettait à chacun.e de trouver sa personne, dans un contexte où les obligations de parenté prenaient le dessus sur les préférences individuelles. En contexte de libéralisme sexuel, les choix sont démultipliés mais cela se paie par une augmentation des injustices sexuelles et des phénomènes de « paupérisation », au profit de ceux et celles qui sont jeunes, beaux/belles et riches. Désormais, plus rien « ne vient garantir l'accès à une sexualité minimum tout au long de la vie d'adulte »²⁸¹. C'est ici que réside le cœur des réflexions houellebecquiennes sur la « misère des exclus du sexe et de l'amour »²⁸². Enfin, dans cet ordre des choses, Michel Houellebecq n'entrevoit aucune issue, aucune perspective d'émancipation²⁸³. Dans un entretien accordé à *artpress* en 1995, à la question « qu'est-ce qui peut venir après » cette misère généralisée, il répond : « La dissolution progressive au fil des siècles des structures sociales et familiales, la tendance croissante des individus à se percevoir comme des particules isolées, soumises à la loi des chocs, agrégats provisoires de particules plus petites... tout cela rend bien sûr inapplicable la moindre solution politique »²⁸⁴. Dans ce refus d'imaginer un horizon d'émancipation, Michel Houellebecq assume son pessimisme et sa vision critique de l'universalisme et de la pensée de la libération²⁸⁵. Si certains le qualifient

²⁷⁹ Michel HOUELLEBECQ, *Extension...*, *op. cit.*, p.121

²⁸⁰ Pierre VARROD, « Michel Houellebecq : Plateforme pour l'échange des misères mondiales », *Esprit*, n° 279 (11), 2001, p.98

²⁸¹ *Ibid.*

²⁸² *Ibid.*

²⁸³ Guillaume BRIDET, *op. cit.*

²⁸⁴ *Artpress*, Michel Houellebecq, *Les grands entretiens d'artpress*, Paris, Imec, 2017, p.24

²⁸⁵ Guillaume BRIDET, *op. cit.*

de nihiliste — ce qu'il conteste²⁸⁶ — , d'autres lui préfèrent la qualification de conservateur, au sens strict du terme : il souhaite en effet conserver ce qui fonctionne encore à peu près.

Ainsi, le constat houellebecquien vient, par certains aspects, corroborer la perspective développée par Wilhelm Reich de la misère sexuelle : dans les deux cas, elle est envisagée comme un fait social total, produit par un système d'organisation des rapports de sexe et non comme la simple conséquence de situations individuelles. Tous deux conservent d'ailleurs une logique économique appliquée au sexuel : chez W. Reich, elle se traduit par l'idée du manque et du refoulement, liés à la répression des pulsions par l'ordre moral bourgeois et du système capitaliste ; chez M. Houellebecq, elle prend la forme d'une paupérisation et d'une compétition narcissique, fruits d'un marché de la séduction complètement dérégulé. La différence majeure réside dans le public visé et l'horizon de sortie, qui s'explique principalement par le fait que leurs objectifs sont fondamentalement différents : l'un est écrivain, l'autre est militant révolutionnaire. Mais il est intéressant de les mettre en parallèle, car tous deux représentent deux « moments » importants dans les usages de la notion de misère sexuelle. Ainsi, W. Reich dans les années 1930 concentre son attention sur les jeunes et le prolétariat, et voit dans la révolution sexuelle et la libération des corps une issue politique ; Houellebecq, lui, se focalise sur l'archétype de l'homme de la classe moyenne ou petit-bourgeois, et ne laisse entrevoir que deux échappatoires désespérées — le suicide (*Extension du domaine de la lutte*), ou l'éradication du désir par refonte biologique de l'espèce (*Les Particules élémentaires*). À cela s'ajoute un décalage fondamental des contextes historiques, politiques et intellectuels : W. Reich formule sa pensée dans un moment où le marxisme constitue la référence hégémonique de la critique sociale ; Houellebecq, au contraire, s'inscrit dans une époque marquée par un retour de la philosophie de Nietzsche, par la remise en cause de l'universalisme et par une vision pessimiste de l'histoire²⁸⁷. Là où Reich concevait la libération comme moteur d'émancipation, Houellebecq en montre l'envers : sa théorie de la misère sexuelle se construit sur les ruines de la libération des mœurs, issue des idéaux de Mai 68, eux-mêmes largement influencés par la théorie reichienne de la révolution sexuelle.

b) Un point de vue masculin revendiqué

²⁸⁶ Roland JACCARD, « Michel Houellebecq et le nihilisme », *Causeur*, 19 mai 2014

²⁸⁷ François-Xavier AJAVON, *op. cit.*, p.171

Les deux premiers romans de Michel Houellebecq proposent une réflexion sur la libéralisation du sexe et ses conséquences sociales, qui concernent, en théorie, aussi bien les hommes que les femmes. Par exemple, dans *Extension du domaine de la lutte*, le narrateur interpelle directement ses lectrices : « Il se peut, sympathique ami lecteur, que vous soyez vous-même une femme. Ne vous en faites pas, ce sont des choses qui arrivent. D'ailleurs ça ne modifie en rien ce que j'ai à vous dire. Je ratisse large »²⁸⁸. Malgré cette affirmation directe, les personnages principaux de ses romans sont systématiquement incarnés par des « consciences malheureuses masculines »²⁸⁹, et les personnages féminins sont souvent traités comme altérité, voire adversité — dans *Soumission* (2015) par exemple, le narrateur admet que les femmes incarnent un « type légèrement différent d'humanité »²⁹⁰. L'emploi du masculin générique est également systématique, même quand l'auteur expose sa théorie du libéralisme sexuel, qui se veut pourtant universelle : « le libéralisme sexuel produit des phénomènes de paupérisation absolue. Certains font l'amour tous les jours ; d'autres cinq ou six fois dans leur vie, ou jamais. Certains font l'amour avec des dizaines de femmes ; d'autres avec aucune. C'est ce qu'on appelle la "loi du marché" ». Ainsi, l'universel « couche avec des femmes », pas avec des hommes, et n'est donc, à ce titre, pas vraiment un universel : le roman houellebecquien adopte et assume son point de vue masculin.

Il semblerait ainsi que l'œuvre de Michel Houellebecq soit « genré[e] »²⁹¹. Ses personnages féminins incarnent généralement deux figures-types : la « pétasse égocentrique » comme Véronique, décrite plus haut, ou le « laideron », indigne de toute attention masculine et bien souvent méchante, jalouse et amère — Brigitte et Catherine Lechardoy dans *Extension du domaine de la lutte*, ou encore Annick dans *Les particules élémentaire*. La description qui leur est faite est bien souvent hautement misogyne, chacun des détails de leur corps et de leur visage étant livrés aux lecteur.rice.s de manière provocante et moqueuse : « bourrelets », « peau (...) rougeâtre, grumeleuse et boutonneuse », « la comparaison avec une truie s'imposait à tous »²⁹². Il faut toutefois admettre que Michel Houellebecq n'épargne pas ses personnages masculins pour autant, et leur réserve également un portrait peu flatteur. Mais c'est bien autour de leurs expériences et de leurs malheurs à eux que l'auteur construit l'essentiel de sa réflexion, et non autour de celui de ses personnages féminins.

²⁸⁸ Michel HOUELLEBECQ, *Extension...*, op. cit., p.15

²⁸⁹ Martina STEMBERGER, « "Une femme est certes humaine". Mélancolie et machisme chez Michel Houellebecq », *Roman 20-50*, n°66(3), 2018, pp.105-115

²⁹⁰ *Ibid.*

²⁹¹ *Ibid.*

²⁹² Michel HOUELLEBECQ, *Extension...*, op. cit., p.88

Les premiers sont souvent perçus « de l'intérieur », tandis que les secondes sont souvent des objets du regard, décrites et vues par en dehors. L'auteur ne se cache pas de ce parti pris littéraire, et assume son incapacité à construire une héroïne féminine substantielle : « Inventer un personnage féminin lui est totalement impossible »²⁹³, confie-t-il dans un entretien pour le journal allemand *Die Welt*. Ce constat, il le réitère dans une émission de *Quotidien* de 2023 : « Est-ce que je peux vraiment être de l'intérieur un personnage de femme ? Ma réponse est non, mais mon excuse est que peu d'autres grands auteurs masculins l'ont réussi »²⁹⁴.

Enfin, la seule problématique spécifiquement féminine abordée par Houellebecq dans ses deux romans, et ce sans grande originalité, est la peur de vieillir. En effet, chacun des personnages féminins fait preuve d'une peur irrationnelle des premiers signes de l'âge, signes par ailleurs décrits non sans vulgarité : leurs « seins maigres et ridés »²⁹⁵ et leur « chatte [de] vieille femme »²⁹⁶ représentent ainsi une source d'intense souffrance pour les personnages féminins. Dès lors, à 40 ans déjà, les femmes ne sont plus aptes à l'amour : les plus jeunes, entrées sur le marché de la séduction grâce à la libération des mœurs, leur font une concurrence déloyale. Elles sont pourtant les seules responsables de cette situation, en ce qu'elles incarnent « les femmes qui avaient eu vingt ans aux alentours des "années 1968" » et qui « se trouvèrent, la quarantaine venue, dans une fâcheuse situation. (...) Faisant partie d'une génération qui — la première à un tel degré -- avait proclamé la supériorité de la jeunesse sur l'âge mur, elles ne pouvaient guère s'étonner d'être à leur tour méprisées par la génération appelée à les remplacer »²⁹⁷. Plus loin, l'auteur renchérit : « Les hommes qui vieillissent dans la solitude sont beaucoup moins à plaindre que les femmes dans la même situation. (...) Elles vendent un corps affaibli, enlaidi ; elles le savent et elles en souffrent. Pourtant elles continuent, car elles ne parviennent pas à renoncer à être aimées. Jusqu'au bout elles sont victimes de cette illusion. »²⁹⁸ Il semblerait ainsi que les femmes soient les seules êtres dont le corps se détériore dans l'univers houellebecquien, et la seule issue que l'auteur entrevoit pour elles, notamment dans *Les*

²⁹³ Hannah LÜHMANN, « Warum gehen Sie nie zum Friseur, Herr Houellebecq ? », *Die Welt*, 23 janvier 2015 (traduction libre)

²⁹⁴ Michel HOUELLEBECQ, « Islam, porno : Michel Houellebecq s'explique dans Quotidien », *Quotidien*, 4 juin 2023, YouTube, consulté le 23 août 2025 <https://youtu.be/mjzjdaeOv8s?si=5IKuACCBcmQQPvCm>

²⁹⁵ Michel HOUELLEBECQ, *Les particules...*, op. cit., p.70

²⁹⁶ *Ibid.*, p.104

²⁹⁷ *Ibid.*, p.76

²⁹⁸ *Ibid.*, p.103

particules élémentaires, est le suicide : Annick se défenestre²⁹⁹, Annabelle ingurgite la totalité de son tube de Rohypnol³⁰⁰ et Christiane se suicide à sa sortie de l'hôpital³⁰¹.

Ainsi, si la souffrance féminine est reconnue chez M. Houellebecq, celle-ci est rarement investie comme matière à réflexion : elle ne sert qu'en contrepoint à celle de l'« homme moyen », et est souvent réduite à des stéréotypes ou enfermée dans une trajectoire tragique, à savoir celle de la « vieille fille ». Par ailleurs, en revendiquant son incapacité — et son absence d'intérêt — à écrire « de l'intérieur » un personnage féminin, Michel Houellebecq assume une perspective genrée qui oriente l'ensemble de son diagnostic social. Finalement, le cœur de sa réflexion et ce qui fait son caractère novateur, c'est bien l'analyse du mal-être masculin à l'ère de la lutte et de la compétition sexuelles. Sa théorie de la misère sexuelle, sous couvert d'universalité, se révèle en réalité profondément située — et résolument masculine.

c) Importance de l'œuvre de Michel Houellebecq

Un succès « grand public »

La réception de l'œuvre de Michel Houellebecq est très contrastée en France ; « jugé détestable, médiocre ou génial »³⁰², il reste malgré tout considéré comme un des plus grands écrivains français contemporains. Chacune de ses sorties littéraires est un événement médiatique, et ses romans se sont vendus à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires : environ 300 000 pour *Les particules élémentaires*, considéré comme son premier grand succès, 400 000 pour *La carte et le territoire*, salué par la critique, et 950 000 pour *Soumission* en 2015. Il multiplie les plateaux de télévision — en particulier entre 1999 et 2015 — afin de commenter la sortie de ses romans mais aussi pour répondre aux nombreuses polémiques qu'il provoque, comme ses propos islamophobes en 2002, le tournage d'un film porno en 2023, son accusation de corruption à l'encontre des jurés du prix Goncourt... Prix Goncourt qu'il ne remportera d'ailleurs qu'en 2010, après deux échecs : Michel Houellebecq reste peu reconnu par la critique littéraire. Parallèlement, ses romans

²⁹⁹ *Ibid.*, p.113

³⁰⁰ *Ibid.*, p.210

³⁰¹ *Ibid.*, p.187

³⁰² Florian MATTERN, « Michel Houellebecq, le "satan du monde littéraire" qui fascine les Anglo-saxons », *Courrier International*, le 27 octobre 2024

sont traduits en plus de 40 langues et rencontrent un grand succès notamment en Allemagne, en Italie et dans les pays anglo-saxons³⁰³.

Michel Houellebecq apparaît donc aux premiers abords comme un phénomène marketing, abondamment commenté par les médias — dans une émission d'avril 2000, Thierry Ardisson affirme à propos des *Particules élémentaires* qu'il « en parle toujours au moins une fois par semaine », deux ans après la sortie du roman —, mais moins par la classe littéraire et intellectuelle³⁰⁴. Son style d'écriture, qualifié de réaliste, cru et distant, est souvent considéré comme assez peu novateur et sans grande qualité esthétique. Le succès Houellebecq tient ainsi principalement au fait qu'il a su retranscrire très justement un malaise contemporain vécu par la majorité des classes moyennes occidentales, à savoir un « ressentiment de ceux que l'évolution de la société relègue dans un anonymat fonctionnel de plus en plus douloureux »³⁰⁵. Parmi ces individus amers, la figure de l'homme blanc de classe moyenne, « entre trente et quarante ans », est la plus représentative et donc la plus susceptible de projeter sa propre expérience dans les personnages houellebecquiens. La justesse avec laquelle l'auteur décrit — de manière très pessimiste et cynique, il en convient —, les mécanismes d'isolement affectif et la concurrence sexuelle comme unique médiation entre les sexes, a su trouver un large écho. Ce pouvoir de résonance est renforcé par la concordance entre ses thématiques et un ensemble de discours déjà saillants dans l'espace public³⁰⁶ : critique récurrente de l'héritage de Mai 68, dénonciation de certains « excès » du féminisme et de l'antiracisme, constat de l'affaiblissement de la cellule familiale et de l'effacement des repères religieux. Dans ce contexte, M. Houellebecq a contribué à inscrire durablement dans le champ littéraire et médiatique la problématique de la « misère sexuelle » — jamais nommée comme telle, mais pensée et décrite avec beaucoup de précision —, en légitimant implicitement une perspective masculine sur le sujet. Cette dimension explique par ailleurs l'appropriation de son œuvre par certaines communautés en ligne, notamment celles gravitant autour de la culture *incel*.

Postérité chez les incels

Comme le souligne François-Xavier Ajavon, professeur de philosophie à l'université Paris-XII, l'œuvre de Houellebecq, qui constitue une « critique des mœurs sexuelles contemporaines, saisies comme un système concurrentiel donnant lieu à des gagnants et

³⁰³ « L'œuvre de Houellebecq, traduite en plus de 40 langues », *Houellebecq Blog*, WordPress, 1er juillet 2014, en ligne, consulté le 23 août 2025 <https://houellebecqblog.wordpress.com/2014/07/01/oeuvre-de-houellebecq-traduit-en-plus-de-40-langues>

³⁰⁴ Guillaume BRIDET, *op. cit.*, p.6

³⁰⁵ *Ibid.*, p.10

³⁰⁶ *Ibid.*, p.10-11

des perdants, mais surtout à des injustices »³⁰⁷, trouve en effet un écho dans le système de pensée des *incels*, chez qui la misère et l'injustice sexuelle constituent également un axe majeur de réflexion. Michel Houellebecq est ainsi devenu une référence importante dans ces sphères, francophones mais également anglophones. Camille Laviro n a en effet montré que les utilisateurs du forum jeuxvideo.com mentionnaient très fréquemment les romans et les théories houellebecquiennes³⁰⁸. À cet égard, nous avons recensé pour cette étude plus de 900 conversations dont le titre faisait explicitement référence à l'auteur, entre décembre 2020 et août 2025. Dans les conversations qui le mentionnent, Houellebecq est très régulièrement considéré comme prédicateur, voir prophète du phénomène *incel* :

Il a écrit ça dans les années 90, et il annonçait déjà tout au niveau de la vie des hommes, de l'entreprise, de la solitude, des relations homme-femme et de la misère affective et sexuelle qui allait s'abattre sur les hommes.

Source : Message posté par Tisserand94³⁰⁹, le 8 janvier 2023 à 11:46

Notre père à tous !

Plus je perds de temps sur le forum, plus je me rends compte à quel point nous sommes ses héritiers spirituels. (...) S'il passait une heure ou deux sur le forum il se rendrait compte de son influence, et ça le chatouillerait dans le bon sens, j'imagine.

Source : Message posté par Ahasverus2, le 26 février 2023 à 7:34

Par ailleurs, *Extension du domaine de la lutte* est régulièrement décrit comme « le bouquin de Houellebecq avec un mec dépressif en misère sexuelle »³¹⁰, et la longue tirade de Michel à Raphaël, que nous citons en page 75, est très souvent citée et considérée comme une *redpill*³¹¹ (voir à cet effet le glossaire en page 88). Plus généralement, les forumers du site jeuxvideo.com s'identifient à lui et le considère comme un « khey »³¹², c'est-à-dire comme un membre du forum, et donc un allié :

Extension du domaine de la lutte est à hurler de rire ! j'ai eu l'impression de lire le topic d'un khey.

Source : Message posté par BaronV, le 8 janvier 2023 à 15:32

³⁰⁷ François-Xavier AJAVON, *op. cit.*, p.172

³⁰⁸ Camille LAVIRON, *op. cit.*, p.204

³⁰⁹ Nous pouvons remarquer ici que le pseudo de l'utilisateur ayant posté le message fait directement référence à Michel Houellebecq : Tisserand est le nom de famille de Raphaël, personnage d'*Extension du domaine de la lutte*, et 94 symbolise la date de sortie du livre, paru en 1994.

³¹⁰ Message posté par DaronAlcoolique, le 5 décembre 2023 à 23:52

³¹¹ Message posté par Killian, le Killian 23 janvier 2023 à 12:15 ; Message posté par KJ_Deter-1, le 5 août 2022 à 22:47:

³¹² Voir glossaire p.87

Digne d'un topax "redpill" écrit à une heure tardive par un puceau du forum.

Source : Message posté par Franco-danois6, le 30 novembre 2022 à 11:59

Cette proximité ne vient pas seulement du fait que Houellebecq parvient à mettre des mots sur une expérience qu'ils vivent ou ont vécu, mais également en ce qu'il possède objectivement toutes les caractéristiques physiques et sociales de l'*incel* : apparence « intello », timidité, manque d'aisance à l'oral. Cette figure les séduit car Houellebecq connaît malgré tout un grand succès et incarnerait ainsi une sorte de revanche sur la vie : il s'agit d'une véritable figure d'identification.

Mais l'influence de Houellebecq ne se limite pas au contexte français, comme le remarque Stéphanie Lamy, spécialiste des guerres de l'information : « Michel Houellebecq est régulièrement cité dans les forums *incels* anglo-saxons pour sa clairvoyance, car il aurait prévu l'avènement de leur mouvance dans le livre *Les Particules élémentaires* »³¹³. Sur le forum incel.is, réputé pour être un des espaces d'expression les plus violents de la communauté, plusieurs conversations se rapportent aux romans de l'auteur ainsi qu'à l'adaptation cinématographique de *Extension du domaine de la lutte* sortie en 1999³¹⁴. Enfin, le site web anglophone Incel Wiki, dédié à l'histoire et aux vocabulaires de la communauté *incel*, comporte une longue page sur Michel Houellebecq — il y est présenté comme un « écrivain, poète et romancier français, qui a écrit sur la mouvance incel parmi d'autres sujets »³¹⁵ — ainsi qu'à *Whatever*, la traduction anglaise de *Extension du domaine de la lutte* dont la « reconnaissance d'une hiérarchie sociale comme étant instinctive à la sexualité humaine en fait sans doute l'un des romans les plus réalistes et les plus sombres de l'histoire en matière de sexualité »³¹⁶.

Pour autant, il demeure difficile de déterminer si Michel Houellebecq a, de manière directe, façonné la pensée des sphères *incel*, ou si la lecture qu'en ont faite des membres déjà imprégnés de leur propre vision du monde et de leur grille d'interprétation a orienté la réception de ses romans. Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui perçu, au sein de ces communautés, comme un véritable spécialiste de leur condition, comme un « sociologue » de la misère sexuelle.

³¹³ Stéphanie LAMY, *Agora toxica. La société incivile à l'ère d'internet*, Bordeaux, éditions du Détour, 2022, p.146

³¹⁴ Voir annexe

³¹⁵ « Michel Houellebecq - Incel Wiki » *Incel Wiki*, 25 Aug. 2021, en ligne, consulté le 13 août 2025, incels.wiki/w/Michel_Houellebecq

³¹⁶ « Whatever (Novel) - Incel Wiki. », *Incel Wiki*, 23 Apr. 2023, en ligne, consulté le 13 août 2025, [incels.wiki/w/Whatever_\(novel\)](https://incels.wiki/w/Whatever_(novel))

L'analyse de l'œuvre de Michel Houellebecq a ainsi permis de mettre en évidence la manière dont la « misère sexuelle » a été l'objet d'une redéfinition à la fin des années 1990 : l'expression exprime désormais le récit d'une solitude masculine, produit d'un marché amoureux brutal et d'un affaiblissement des cadres traditionnels de la conjugalité. L'écrivain construit ainsi une vision critique de la libération sexuelle, décrite non pas comme une promesse d'émancipation mais comme une dépossession accrue pour les hommes. En revendiquant un point de vue et une expérience spécifiquement masculine, l'œuvre houellebecquienne renforce la dimension genrée de cette notion de « misère sexuelle ». Le succès qu'ont connu ses romans participent finalement d'une diffusion plus large de la thématique auprès du grand public, incarnant ainsi un tournant dans les usages de la notion de « misère sexuelle ».

Toutefois, si cette critique prend chez Houellebecq la forme d'une fiction littéraire — bien que calquée sur le réel —, elle trouve aujourd'hui un écho très concret dans certaines communautés en ligne. C'est précisément le cas des *incels*, dont les discours font régulièrement référence au diagnostic houellebecquien, en transformant l'expérience individuelle de l'isolement affectif en revendication collective et en identité politique.

- **Chapitre 5) La misère sexuelle comme arme réactionnaire : les sphères masculinistes *incel* à l'assaut des avancées féministes (2010-2020)**

En mars 2025, la sortie retentissante de la série britannique *Adolescence* engage une discussion au sein de l'opinion publique sur l'influence des discours masculinistes auprès des jeunes hommes. Sur le plateau de la chaîne *Arte*, on salue cette production Netflix qui a su mettre « en lumière la dangerosité d'une idéologie, le masculinisme, portée par des influenceurs antiféministes radicaux »³¹⁷ et dans laquelle les femmes sont « accusées de tous les maux, et notamment, (...) de la misère sexuelle chez les jeunes mâles du XXIème siècle ». Les mouvances masculinistes ont en effet gagné du terrain ces dernières années, imposant par la même occasion de nouvelles problématiques, en premier lieu la dénonciation des excès d'un féminisme dit « radical »³¹⁸. Ce qui peut expliquer pour partie leur « succès », c'est une offre idéologique très large, permettant ainsi facilement une identification en fonction de sa situation personnelle : les *Men's rights activists* défendent par exemple les droits des pères notamment dans le cadre des divorces, les *MGTOW — men going their own way* — proposent de leur côté une rupture radicale avec le cadre conjugal afin de retrouver leur souveraineté masculine³¹⁹, les *pick-up artists*, qui se présentent comme des professionnels de la séduction, dispensent des conseils s'apparentant souvent à de la prédation, ou encore les *incels*, les célibataires involontaires. Ces derniers représentent la frange la plus radicale du masculinisme, du fait de plusieurs attentats commis par des individus se revendiquant de la mouvance. Identifiés par l'Union européenne et le Radicalisation Awareness Network comme un « extrémisme violent »³²⁰, ils se définissent par leur incapacité à « établir des relations sexuelles consensuellement en raison de leur manque d'attrait physique perçu »³²¹.

Le mouvement *incel* naît formellement en 1997, lorsqu'une internautes canadienne crée un forum appelé Alana's Involuntary Celibacy Project. Elle souhaite permettre aux personnes qui subissent un célibat forcé de se réunir et d'en parler collectivement, dans une perspective d'entraide et d'écoute³²². Il ne s'agissait donc pas, à l'origine, d'une idéologie

³¹⁷ « "Adolescence", la série Netflix qui chamboule les Britanniques [vidéo en ligne] », *Arte*, 29 mars 2025, Arte TV, consulté le 23 août 2024 <https://www.arte.tv/fr/videos/125937-003-A/adolescence-la-serie-netflix-qui-chamboule-les-britanniques/>

³¹⁸ Haut Conseil à l'Égalité, *Rapport annuel 2024 sur l'état des lieux du sexisme en France. S'attaquer aux racines du sexisme*, 2024, p.10

³¹⁹ Tanguy GRANNIS, « Ces hommes qui détestent les femmes. Aux sources du masculinisme », *Revue du Crieur*, 2019/1, n°12, p.10

³²⁰ Radical Awareness Network et Commission Européenne, *Incels : première analyse du phénomène (dans l'UE), et impact et difficultés associées sur le plan de la prévention et de la lutte contre l'extrémisme violent*, Luxembourg, 2021

³²¹ *Ibid.*, p.4

³²² Victoria SORIANO, *La fabrique des incels : étudier le l'expérience des « incels originels » pour comprendre le phénomène du célibat involontaire chez les hommes*, Mémoire de master, Sciences Po Aix, 2023

intrinsèquement violente ou misogyne. Au cours des années 2000, d'autres forums se créent sous cette appellation d'*incel*, mais en revendiquant cette fois-ci un point de vue sexiste et portant les femmes responsables du célibat des hommes. C'est notamment sur le forum américain Reddit que se développent les premières réflexions antiféministes. Les discussions *r/trucels* et *r/incels* prennent de l'importance à partir de 2014³²³, puis sont supprimées par le site web en 2017 suite à des propos particulièrement sexistes et violents. C'est suite à la fermeture de ces discussions par la plateforme Reddit qu'est créé le forum *Incel.is*, regroupant le plus grand nombre d'individus se déclarant « *incel* » au monde (plus de 30 000 membres).

La mouvance française *incel*, qui se regroupe en grande partie, comme nous l'avons dit, sur le forum *jeuxvideo.com*, se distingue de la mouvance anglophone en ce qu'elle n'adhère pas à toutes les théories de la culture *incel*³²⁴. Les discussions sont généralement moins violentes du fait de l'existence de modérateurs externes, et se concentrent davantage sur les problématiques de solitude, d'isolement social, de virginité tardive et de dépression, plutôt que d'appels à la haine des femmes et à la violence. Ainsi, les discussions autour de la misère sexuelle foisonnent sur le forum : nous avons en effet recensé 4600 *topics* comportant dans leur titre la notion de « misère sexuelle » entre décembre 2020 et juin 2025, chacun de ces *topics* comportant plusieurs dizaines — voire centaines — de messages entre les membres³²⁵. L'analyse de ces discussions a finalement permis de faire émerger une singularité dans l'usage qui est fait de la notion de « misère sexuelle » par les *incels*, usage qui se démarque donc du constat que nous avons fait en première partie : ici, la « misère sexuelle » n'est pas attribuée extérieurement à un groupe, mais bien revendiquée et appliquée par les *incels* eux-mêmes, et à leur propre vécu. Ainsi, comme le soutient Camille Lavrion, parmi l'ensemble des personnes dont l'accès à la sexualité est entravé, peu « nomment, revendiquent et théorisent leur situation »³²⁶. C'est précisément sur ce point que la communauté présente sur le forum se singularise, en faisant de la notion de « misère sexuelle » un objet de récit personnel et d'identification collective.

³²³ « Incelosphere timeline. » *Incel Wiki*, 29 Aug. 2021, incels.wiki/w/Incelosphere_timeline. Accessed 13 Aug. 2025.

³²⁴ « Blabla 18-25 Ans - Incel Wiki. » *Incel Wiki*, 26 July 2025, incels.wiki/w/Blabla_18-25_ans. Accessed 13 Aug. 2025.

³²⁵ Il est important de noter néanmoins que ce calcul ne comptabilise pas les discussions ne faisant pas mention de la misère sexuelle dans leur titre, car la recherche sur le forum ne peut se faire que par titre de discussions (et non par message) : l'on peut donc très vraisemblablement penser qu'il en existe bien plus.

³²⁶ Camille LAVIRON, *op. cit.*, p.204

Encadré n°1 : glossaire du vocabulaire *incel* du forum jeuxvideo.com³²⁷

Bluepill/Redpill/Blackpill : cette terminologie fait allusion au film *Matrix* (1999), dans lequel ingérer la pilule rouge permet de voir le monde dans sa réalité objective mais cruelle, tandis que la pilule bleue permet de rester dans une illusion plus confortable. Chez les *incels*, la **redpill** caractérise le moment où un homme réalise que les femmes sont avantagées socialement, sexuellement et culturellement. La **blackpill**, qui est un dérivé de la redpill, est une théorie qui considère que le succès sentimental et sexuel d'un homme est déterminé à sa naissance, et ce génétiquement. Il est impossible pour lui d'échapper à ce déterminisme.

Principe de Pareto/théorie du 80%-20% : réinterprétation du **principe de Pareto** par la communauté *incel* et adapté au contexte des relations sexuelles. Elle repose sur le principe que 80 % des femmes sont intéressées par seulement 20 % des hommes, considérés comme les plus masculins et les plus séduisants au sein de la société ; cela a pour conséquence que les 80 % d'hommes restants doivent se contenter des 20 % de femmes restantes, considérées inférieures physiquement, socialement et intellectuellement.

Chad : figure idéale-typique de l'homme populaire socialement, en particulier auprès des femmes. Il se caractérise par une taille supérieure à 1m85, une musculature développée, une mâchoire carrée... Il incarne le « mâle alpha ».

Stacy : pendant féminin du **Chad**. Elle incarne la femme populaire et séduisante, que les *incels* ne pourront jamais atteindre.

Célestin : figure idéal-typique de l'*incel* francophone, dont les attributs physiques sont généralement peu masculins (petite taille, maigreur, calvitie...) ; il est peu à l'aise socialement et en particulier avec les femmes, ce qui a pour conséquence une virginité prolongée ou un manque de relations sexuelles et amoureuses.

Magalie : pendant féminin du **Célestin**. Elle incarne physiquement et mentalement la femme peu féminine : négligée, poilue, en surpoids... Elle est souvent associée au féminisme et à la vénalité. Elle se caractérise également par une désillusion sur son physique, ce qui l'amène à convoiter les **Chads** au même titre que des **Stacys**, et donc à ignorer les Célestins.

³²⁷ Ce glossaire s'inspire de celui publié dans le rapport « Incels : première analyse du phénomène » par l'UE et de celui développé par Victoria Soriano dans son mémoire, ainsi qu'à des définitions données par les membres du forum eux-mêmes dans des discussions.

Khey : un membre du forum. Les utilisateurs s'appellent mutuellement par cette expression, exprimant de cette manière une compréhension mutuelle de leur situation. Il s'agit d'un mot issu de l'arabe et signifiant « frère ».

Normie : une personne considérée comme extérieure au forum et ignorante des sujets *incel*, comme celui du phénomène généralisé de **misère sexuelle** chez les hommes, ou de l'**hypergamie** des femmes.

Otout : cas extrême de dépression et d'isolement social. Un **Otout** est généralement un « 0/10 » dans chaque domaine : physique, social, professionnel... Il a également « 0 » expérience sexuelle (relations intimes, mais aussi baisers, étreintes etc), et aucune relation sociale, que ce soit amicale ou professionnelle. Il peut passer plusieurs semaines sans sortir de chez lui.

Femoids/foids : terme *incel* désignant les femmes et se référant à celles-ci comme à des créatures non humaines. Il s'agit d'un terme particulièrement dénigrant et extrême, très peu utilisé sur le forum jeuxvideo.com.

Cuck : un homme victime des infidélités de sa partenaire. Chez les *incels*, « cuck » désigne plus généralement tout homme efféminé, déconstruit et acquis aux théories féministes.

Hypergamie : théorie selon laquelle les femmes sont plus sélectives sur le plan sexuel que les hommes, ce qui les amène à abandonner systématiquement un homme considéré comme moins valorisable socialement, au profit d'un homme plus séduisant et ayant une meilleure situation.

Lookmaxxing : Ensemble de pratiques visant à améliorer l'apparence physique d'une personne pour lui permettre de trouver un.e partenaire amoureux.se ou sexuel.le. Exemples de pratiques : recours à la chirurgie, entraînements sportifs, amélioration de son style vestimentaire.

Go expat : quitter la France métropolitaine pour un pays, généralement moins développé, dans l'objectif d'y faire des rencontres sexuelles et amoureuses avec des femmes davantage traditionnelles.

Go muscu : mode de vie centré autour de la musculation, dans l'objectif d'améliorer son physique et de développer sa masse musculaire, afin d'augmenter sa valeur sur le marché sexuel.

Pulco : jeu de mot avec le terme « puceau ».

Boucler : passer une large partie de son temps sur le forum à publier ou à répondre à des topics, souvent sur les mêmes sujets, comme l'isolement social, le rejet des femmes etc.

Topic : une discussion sur le forum jeuxvideo.com « BlaBla 18-25 ».

MSA : Misère sexuelle et affective.

GR : Grand remplacement, en référence à l'expression utilisée par Renaud Camus et popularisée par Eric Zemmour. Souvent écrit sous forme d'abréviation afin d'éviter la censure des modérateurs.

a) La misère sexuelle des hommes occidentaux : théorisation et politisation du nouveau « mal du siècle »

L'idéologie *incel* se structure autour de la souffrance d'un célibat subi, dénoncée comme étant une expérience généralisée chez les jeunes hommes occidentaux. Une des originalités de la mouvance est la théorisation d'un système de pensée très complet : vocabulaire précis, grille de hiérarchisation de la société, références philosophiques et littéraire, expressions, *memes*³²⁸... Au sein de ce système de pensée, l'idée de misère sexuelle — l'incapacité à avoir des relations intimes non tarifées avec des femmes — y est centrale, et fait donc l'objet d'un travail de réflexion intense : ils en définissent ainsi les causes, les effets et les éventuelles solutions, le tout reposant en grande partie sur des arguments biologiques et génétiques. Nous verrons en quoi transparaît, à travers leurs analyses, une vision du monde réactionnaire, profondément essentialisante, antiféministe et parfois eugéniste voire raciste.

Le procès du féminisme

La première cause identifiée à la frustration sexuelle des hommes est l'avènement d'un féminisme qualifié de dominant, en particulier au sein des institutions et dans l'ensemble de la société. La sexualité libre, souvent considéré comme « largement encouragée par les féministes actuelles, qui promeuvent même l'adultère au nom de la libération sexuelle »³²⁹ selon les mots d'un membre du forum, aurait permis l'extrapolation de « l'hypergamie

³²⁸ Un *meme* est une image, une vidéo, un texte... publié sur internet, repris et diffusé par les internautes jusqu'à devenir viral (urban dictionary).

³²⁹ Message publié par VentiloSurPied, le 19 décembre 2021 à 00:06

féminine » (voir glossaire p.87) : les femmes auraient désormais la possibilité de choisir leur partenaire, et leur « programmation génétique » les porteraient ainsi uniquement vers les hommes avec les attributs physiques et sociaux les plus avantageux — grande taille, richesse, etc. Les *incels* ont cherché à appuyer cette logique par un argument scientifique, le théorème de Pareto — loi statistique appliquée à l'origine à l'économie —, et soutenant ainsi que 80% des femmes sont attirées et couchent avec seulement 20% des hommes. Les 80% d'hommes restant étant alors considérés hors du champ de la séduction, et donc en misère sexuelle. Ainsi, sans l'obligation sociale du mariage et de la parentalité qui contraignaient auparavant fortement les femmes, il serait devenu structurellement impossible pour la majorité des hommes d'être « choisis » par celles-ci. Parallèlement, l'entrée des femmes sur le marché du travail aurait porté atteinte au statut social de l'homme et à son utilité au sein de l'organisation familiale :

Il y a à peine 50 ans, la pérennité du foyer reposait sur le seul salaire de l'homme.

Aujourd'hui, les femmes ont les mêmes droits que les hommes et étudient et travaillent au même titre qu'eux. Elles sont indépendantes sur le plan matériel et financier et n'ont donc plus besoin des hommes.

Ajoute à cela les réseaux sociaux type Instagram où elles ont chacune une armée de *simps* (...). Elles sont devenues plus sélectives que jamais

Source : Message publié par *Isarne*, le 22 juin 2025 à 20:27.

Les femmes étant désormais indépendantes financièrement, elles ne rechercheraient plus systématiquement la stabilité et la sécurité du couple. Pour les *incels*, il s'agit d'un véritable phénomène de déclassement, comme le confesse un membre du forum : « on vit une époque assez cruelle pour les hommes, pas de femmes, pas de sexe, pas d'enfants, pas de sentiment d'utilité, de but supérieur au sein d'une société consumériste, castratrice et féminisée. »³³⁰ En outre, la féminisation de la société est également imputée au féminisme, accusé de contribuer « à atténuer les frontières de genre entre hommes et femmes, lesquels se sont donc respectivement féminisés et masculinisés »³³¹. La société largement gagnée au féminisme empêcherait les hommes d'exprimer leur nature virile, en prohibant notamment les comportements de séduction et de drague, les empêchant par conséquent d'approcher les femmes — et donc d'avoir accès au sexe. Un membre du forum affirme ainsi que « la drague en 2023 » est devenue « impossible » : « Faire le premier pas avec une fille en cours ou au travail ? Si tu plais pas, réputation de harceleur ou de mec bizarre.

³³⁰ Message publié par *puceaulucide32*, le 27 décembre 2021 à 23:53

³³¹ Camille LAVIRON, *op. cit.*, p.211

Parfois même plainte pour harcèlement. C'est finito, mieux vaut ne pas prendre de risque. »³³²

Le procès de l'immigration

En outre, des arguments racistes, qui mobilisent là encore des arguments génétiques — les hommes noirs sont génétiquement plus virils que les autres hommes —, mettent sur le compte de l'immigration la misère sexuelle des hommes occidentaux. Ainsi, dans un *topic* questionnant les forumeurs autour du lien entre immigration et misère sexuelle, un membre répond :

Les femmes se tournent souvent vers les plus forts pour assurer leur survie. C'est instinctif, c'était pareil avec les Allemands en 1940. Aujourd'hui le blanc est perçu comme faible, non viril et en victime de par la bien pensance, presque comme une ethnie qui doit disparaître. L'étranger, non.

Source : Message publié par Dopzar015, le 20 juillet 2024 à 23:18

Les forumeurs voient souvent l'immigration comme désirée voire encouragée par les femmes, car les hommes immigrés représenteraient des partenaires sexuels intéressants. Ils y voient le signe d'une compétition sexuelle encore plus exacerbée :

L'immigration a rendu les femmes plus sélectives.

Avant il n'y avait pas ou peu d'africain, résultat = vie paisible et femme non perverses. Puis après il y a eu Mai 68, immigration de masse, apparition du porno, "libération" de la femme et la promotion de l'africain comme étant le mieux membré et le plus costaud, résultat = femme pensant au cul h24, misère sexuelle et dérèglement de la société.

Source : Message publié par GabrielleHaland, le 5 février 2022 à 18:41

Sans l'immigration on aurait eu plus de femmes. C'est un fait, le marché a été dérégulé.

Source : Message publié par kinrys66, le 27 décembre 2023 à 03:05

Pourquoi les femmes sont quasiment toutes pro immigration ?

Source : Message publié par AzizZz12345, le 29 janvier 2021 à 19:24

> Pour créer de la compétition sexuelle entre hommes.

Source : Message publié par Zogs_nighmare_, le 29 janvier 2021 à 19:24

> Ça fait baisser la valeur des hommes, ça augmente la misère sexuelle. Si il y avait de la parité dans l'immigration, les femmes seraient fachos.

Source : Message publié par Catharsis, le 29 janvier 2021 à 19:27

La génétique en cause

Enfin, la misère sexuelle s'expliquerait également par la sélection naturelle. En effet, les théories *incel* se rapportent très souvent à des considérations déterministes et psycho-

³³² Message publié par Megukuna, le 11 décembre 2023 à 17:54

évolutionnistes, dans lesquelles les femmes, dans une logique de reproduction, ne s'intéressent qu'aux hommes dont le patrimoine génétique est le plus avantageux, c'est-à-dire correspondant aux standards physiques de la masculinité. Si les hommes les plus faibles, les plus petits et les moins attirants sont en misère sexuelle, c'est avant tout pour permettre la reproduction des meilleurs éléments de l'espèce et éliminer dans le même temps les plus médiocres.

La sélection naturelle des hommes MOCHES: Fait sociologique avéré.

On a beau dire que le physique ne fait pas tout. Sauf que, un homme MOCHE est programmé génétiquement pour dégoûter toutes les femmes. Pourquoi on ne s'intéresse pas aux hommes qui disent souffrir de misère sexuelle ? Eh bien, parce qu'il est souhaitable pour toutes les femmes qu'ils ne s'en sortent jamais !

Source : Message publié par SoLonelyandSad, le 25 décembre 2024 à 20:47

Finalement, le féminisme, en tant que projet de libération des femmes au sein de la société, aurait débridé leur nature et leur instinct biologique visant à ne rechercher que les meilleurs partenaires dans un objectif de reproduction. Sans structures sociales pour temporiser ce déterminisme féminin, beaucoup d'hommes « moyens » se retrouvent célibataires contre leur gré³³³.

L'idéologie *incel* ne se limite donc pas à l'antiféminisme et à la misogynie. En cela, elle correspond à ce que Christine Bard appelle une « intersectionnalité des haines »³³⁴, c'est-à-dire un point de convergence entre différentes formes de dénigrement, et qui incarne le pendant négatif de la logique d'intersectionnalité féministe. Bien souvent, les rhétoriques masculinistes, en tant que système de représentation globale, associent leur misogynie au racisme, à l'homophobie, à la grossophobie etc. Les différentes formes de haine se conjuguent, se nourrissent mutuellement et s'articulent pour produire une critique sociale particulièrement réactionnaire. Les discussions sur la misère sexuelle que l'on peut retrouver sur ce forum illustrent ainsi parfaitement cette dynamique.

b) Perspectives et solutions envisagées à la misère sexuelle

Entre mobilisation collective et projets individuels

³³³ Radical Awareness Network et Commission Européenne, *Incels : première analyse du phénomène (dans l'UE), et impact et difficultés associées sur le plan de la prévention et de la lutte contre l'extrémisme violent*, Luxembourg, 2021

³³⁴ Christine BARD, MéliSSa BLAIS, Francis DUPUIS-DÉRI, *op. cit.*, p.22

En tant que « mal du siècle », la misère sexuelle appelle, selon les *incels*, à une réponse d'ampleur. Certains préconisent des changements de vie radicaux, comme le fait de quitter la France pour des pays non occidentaux, principalement en Asie ou en Amérique du Sud. Les femmes y sont en effet considérées comme plus traditionnelles et soumises, et moins acquises au féminisme comme en Europe, ce qui faciliterait les rencontres sexuelles : c'est une stratégie définie sous l'expression de « go expat ».

D'autres appellent à la mise en place d'un système d'assistanat sexuel, permettant aux usagers de se voir rembourser le recours aux services de prostituées :

Aucun politique ne prend en compte la misère sexuelle. (...) Alors qu'il serait simple de régler le problème en légalisant la prostitution et en donnant une aide aux plus pauvres pour aider à payer un rapport. Par exemple, RSAiste/ AAHiste = CMU qui rembourse 3 prostituées dans le mois.

Source : Message publié par AideSoutienKpop, le 3 septembre 2024 à 20:31

Déjà la base c'est de régulariser et même encourager les TDS [travailleuses du sexe], en faire des depucelleuses en quelque sorte et ne plus dévaloriser ou dénigrer ce genre de procédés. Il ne devrait plus y avoir de honte à faire ça.

Source : Message publié par Dardard1789, le 19 décembre 2021 à 00:30

Les aides sociales devraient concerner les hommes qui vont aux putes (...), genre à hauteur de 2 passes par mois.

Source : Message publié par Dardard1789, le 19 décembre 2021 à 00:36

Enfin, certains membres du forum défendent un retour à un système patriarcal traditionnel, dans lequel la religion et la monogamie sont de mises et où les unions arrangées sont la norme, afin que chacun.e soit assuré.e d'avoir un partenaire, et donc un accès au sexe :

La vraie redpill c'est que ça a toujours été comme ça depuis qu'on a arrêté les mariages arrangés...

Source : Message publié par TontonNounours4, le 28 décembre 2021 à 11:16

Faut pas se leurrer, qu'on aime ou pas l'ancienne méthode plus conservatrice pour trouver un partenaire (le fameux mariage arrangé, voire, en moins brusque, simplement trouver une fille de son village), elle garantissait au moins à chaque homme de trouver une partenaire. Et ça permettait l'accès au bonheur, car accès aux enfants, au sexe, à l'affection tout simplement. (...) C'est l'époque qui veut ça et c'est complètement inédit dans l'histoire de l'humanité une telle libération des mœurs (...).

Source : Message publié par AltairAncien, le 28 décembre 2021 à 11:38

Le constat de la misère sexuelle par les *incels* appelle donc à des solutions variées, qui s'engagent à différents niveaux, individuel ou collectif. Certains font appel aux pouvoirs publics afin que soit mis en place un « droit » d'accès à la sexualité. D'autres l'appréhendent

d'un point de vue strictement individuel, comme par exemple s'expatrier dans un pays moins développé et plus traditionnel. D'autres, plus rares, envisagent un véritable changement de société visant à retrouver un ordre social antérieur ainsi que des structures traditionnelles prétendument perdues.

Le sexe comme dû

Enfin, une partie significative des échanges analysés traduit une perception du sexe comme un « droit » auquel tout homme devrait pouvoir accéder. Dans cette perspective, la « misère sexuelle » ne relève pas d'un aléa individuel mais d'un dysfonctionnement collectif qui imposerait aux femmes de « faire un effort » pour y remédier :

Il faut faire quoi pour daigner avoir le droit de subvenir a mes besoin les plus primaires que sont les relations sexuelles ?

Je veux dire subvenir a mes besoin sexuelle en gardant sa dignité donc pas d'escort !

En vrai je demande juste une fille avec qui on s'entend un minimum bien et qui me plait physiquement !

Je travaille

je fais du sport

je suis indépendant

je voyage...

Source : Message publié par pas2pacotiles23, le 22 octobre à 00:48

Imaginez vous les femmes en France éradiquent la misère affective et sexuelle hétéro masculine ET apportent amour affection et plus, aux hommes qui en sont privés...

La France devient un véritable paradis humain... La violence, la criminalité, dues à la frustration de malade, à des niveaux proches de zéro...

Ce pays devient un pays hyper positif... les gens sont supra heureux de vivre... Tout le monde a la banane.

Source : Message publié par E2FHVNEG, le 30 mai 2025 à 07:11

Comme nous pouvons le constater dans ce dernier message, ce raisonnement repose en outre sur l'idée que la privation sexuelle n'est pas seulement préjudiciable aux hommes, mais constituerait également une menace pour les femmes elles-mêmes : certains forumers affirment en effet que l'absence d'accès à la sexualité favorise frustration, ressentiment et, à terme, comportements violents. Dans cette logique, le viol n'est pas envisagé comme un crime fondé sur la domination ou la négation du consentement, mais comme la conséquence extrême d'un besoin biologique inassouvi :

Si chaque homme avait accès à une femme il n'y aurait pas de conflit.

Source : Message publié par 1m73maisheureux, le 25 juillet 2025 à 08:13

Ceux qui parlent de misère affective, ça légitime les femmes pour friendzoner les mecs en misère sexuelle. Ça doit encore plus pousser certains mecs à faire des conneries en les poussant au viol justement. C'est comme mettre de la viande fraîche devant la gueule d'un lion et lui faire du chantage, ça va le rendre fou.

Source : Message publié par B2zobe, le 22 janvier 2021 à 10:20

En France, ça boucle sur les mêmes problèmes et fait l'autruche sur beaucoup, comme la misère sexuelle de beaucoup d'hommes en France. Beaucoup baise une fois par mois voire pas du tout et c'est un vrai problème car un homme qui ne baise pas a plus de chance d'agresser une femme dans la rue, ou de ne pas travailler.

Source : Message publié par AideSoutienKpop, le 3 septembre 2024 à 20:31

Ces discours *incel* opèrent ainsi un glissement qui interpellent : la contrainte sexuelle est naturalisée et requalifiée en réponse inévitable à une situation perçue comme injuste, déplaçant la responsabilité de la violence vers les femmes qui n'auraient pas, selon leur vision, assumé leur rôle dans la prévention de cette pénurie. L'emploi de l'expression de « misère sexuelle » dans les théories *incel* suppose donc souvent une vision de la sexualité masculine sous l'angle de la pulsion sexuelle et du besoin violent.

c) Profil de l'*incel* : qui est vraiment acquis aux théories de la misère sexuelle ?

Des individus en proie au mal-être

Il n'existe pour l'instant aucune enquête quantitative permettant d'identifier le profil-type de l'*incel* francophone ainsi que ses caractéristiques socio-économiques. Cependant, une récente étude anglo-américaine, intitulée « The Dual Pathways Hypothesis of Incel Harm: A Model of Harmful Attitudes and Beliefs Among Involuntary Celibates », menée par la Swansea University et la University of Texas et publiée dans la revue *Archives of sexual behavior* en mai 2025, a recueilli des données très probantes sur la communauté *incel*. Le sondage se base sur un large échantillon de 561 individus anglais et américains s'identifiant comme *incel*, ce qui en fait l'enquête la plus aboutie à ce jour sur le sujet. Ainsi, les résultats ont permis de démontrer que l'*incel* moyen était âgé de 26 ans ; 40,6% d'entre eux se disent issus de la classe moyenne et 27,1% de la classe moyenne basse. Les chercheurs ont également identifié une certaine diversité ethnique, avec 58% d'hommes blancs et 42% d'hommes racisés. En outre, une large proportion de l'échantillon — 86,7% — dit avoir subi du harcèlement scolaire et/ou des expériences d'abus, ce qui est largement supérieur à la

moyenne de la population (33%). 30% d'entre eux présentent également des comportements neurodivergents associés à l'autisme — là encore, le résultat est largement supérieur à la moyenne de la population (1%). Enfin, 37% des répondants ont affirmé avoir des pensées suicidaires quotidiennement, ce qui représente un résultat particulièrement alarmant.

Bien que le contexte français diffère de celui des États-Unis et du Royaume-Uni, et que les forums *incel* anglophones soient souvent plus extrémistes que le forum jeuxvideo.com, une partie significative des dynamiques idéologiques, rhétoriques et identitaires sont partagées dans les communautés francophones. Il ne s'agit donc pas de plaquer ces résultats au contexte français, mais d'avoir un aperçu de la tendance générale, et d'appréhender cette étude comme un référentiel empirique qui permet de comprendre certaines logiques communes (profil sociodémographique, discours, rapport au monde extérieur). Par ailleurs, certains des constats de l'enquête correspondent à ce qu'a pu remarquer Camille Laviron dans son article « Les nouveaux enjeux de la misère sexuelle » (2021). Dans les sept entretiens réalisés avec des utilisateurs du forum jeuxvideo.com, âgés entre 18 et 27 ans, une part importante d'entre eux font part d'un « état dépressif » et d'une « tristesse permanente » ; un des interrogés a également mentionné avoir tenté de mettre fin à ses jours. Par ailleurs, dans un mémoire intitulé *La fabrique des incels : étudier l'expérience des « incels originels » pour comprendre le phénomène du célibat involontaire chez les hommes*, Victoria Soriano identifie également dans ses entretiens — réalisés avec des utilisateurs de forums francophones comme Virginité Tardive — une certaine récurrence des problèmes de santé mentale, comme les traumatismes liés à l'enfance, l'anxiété sociale — souvent imputée à la solitude et aux rejets — et l'autisme³³⁵. Ce constat peut être étayé par notre étude : les conversations faisant référence à un état de misère sexuelle et affective s'inscrivent en effet très souvent dans la dénonciation d'un état d'isolement, dont les cas les plus extrêmes peuvent aller jusqu'à la perte de « la sensation de prononcer des mots à voix haute »³³⁶. Il est fréquent que les membres partagent sur le forum leurs expériences et les traumatismes qui les ont amenés à se sentir ainsi :

Je suis dans la solitude et en misère affective depuis des années. Cette nuit vers 4h du matin je me suis senti mal car je repensais à mon passé. Quand j'étais au collège j'étais harcelé en 6eme et en 3eme. C'était pas énormément, un petit peu, pas tout le temps. Il y avait des filles "méchantes" qui se moquaient de moi et m'intimidaient. Je m'étais fait étrangler par un camarade de classe à la sortie des cours dans un couloir. (...) J'avais l'angoisse quand j'allais

³³⁵ Victoria SORIANO, *op. cit.*, p.71-72

³³⁶ Message publié par BreeVanDeKamp22, le 2 août 2025 à 01:39

en cours. J'étais extrêmement mal tous les jours. J'avais du mal à prendre le petit déjeuner le matin et j'en ai jamais parlé à mes parents à cette époque. Je leur en ai parlé qu'à l'âge de 23 ans. J'ai gardé toute cette souffrance pour moi pendant des années. (...) Pour ce qui est du lycée, en seconde j'avais une voisine de classe qui m'intimidait mais rien de méchant. Mais comme au collège, j'avais très peu d'amis. Pas 1 seule soirée, pas invité 1 seule fois par mes "amis" qui eux faisaient des soirées tous les weekends. Il me tardait la fin du lycée pour rentrer à la fac et ne plus être seul et sortir de l'angoisse. Et à la fac, je me suis retrouvé à faire 5 ans d'étude, seul à parler à personne. J'allais en cours le matin et je repartais chez moi le soir. (...) Il m'arrivait parfois de passer 1 semaine entière sans jamais ouvrir la bouche une seule fois...sauf lorsque je rentrais chez moi pour parler seul. J'étais extrêmement mal dans ma peau car je me sentais isolé, en manque affectif. (...) Et aujourd'hui j'ai 26 ans, je n'ai jamais eu de copine, même si ça va un peu mieux, je ne me sens pas encore pleinement épanoui dans mes relations sociales car je n'ai pas réussi à trouver le cercle social qui me correspond.

Source : Message publié par GilbertIssou, le 12 juin 2024 à 22:07

Sans déconner, j'ai 28 ans, et ça fait 10 ans que je vis dans la solitude la plus totale. (...) Mais je suis fatigué de vivre, pas vous ? Des journées à errer dans les rues comme une âme désincarnée, ne pas savoir quoi faire de sa vie (...). Je passe désormais tout mon temps libre dans ma chambre dans mon monde virtuel pour me confronter le moins possible au réel. Les femmes ? pas un regard, une caresse sur la joue facétieuse, un seul baiser ou une seule seconde d'intérêt porté depuis toutes ces années. J'ai abandonné, et pourtant elles m'attirent toujours autant. Alors je vous pose la question je fais quoi ? Continuer de sortir et souffrir de frustration, ou abandonner et me condamner à une lente mort car aucun être humain ne peut s'épanouir sans amour ?

Les amis ? Je suis un putain d'autiste social. Je suis un malaise sur pattes, je fais des blagues qui tombent à plat, les signes je ne les vois pas, je ne sais jamais quoi dire au bon moment. Bref c'est la cata. J'ai sombré dans l'alcool et le porno pour compenser. Il me reste plus que ça, et mon job.

Source : Message publié par CrevetteGump, le 5 août 2025 à 22:20

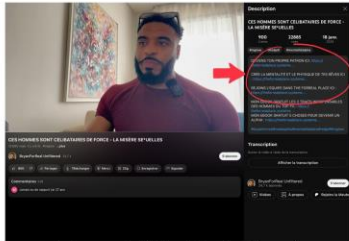
L'adhésion aux théories *incel*, et plus particulièrement à la notion de « misère sexuelle », s'observe fréquemment chez des individus déjà affectés par un isolement social prolongé et un profond mal-être psychologique. Dans ce cadre, l'isolement ne constitue pas seulement un facteur aggravant : il apparaît comme un terreau favorisant la réceptivité à ces discours, en fournissant une grille de lecture qui rationalise leur expérience personnelle de solitude et de rejet. L'usage du terme « misère sexuelle » ne renvoie donc pas uniquement à une absence de relations intimes, mais s'inscrit plus largement dans la description d'un état psychique marqué par la dépression, l'anxiété sociale et un sentiment persistant d'exclusion. Ce glissement sémantique révèle que, pour beaucoup d'adeptes de ce discours, la « misère sexuelle » est indissociable d'une souffrance sociale et existentielle plus profonde, qui dépasse la simple insatisfaction affective ou sexuelle et le ressentiment envers les femmes. Bien souvent, les théories *incel* de la misère sexuelle agissent comme une caisse de résonance à un mal-être préexistant, en donnant des explications simples et

englobantes à un problème plus profond. Allysa Czerwinsky, doctorante à l'université de Manchester en *Women's Studies in Communication*, explique à cet effet que la vision du monde *incel* participe à recadrer les expériences d'exclusion et de rejet à la lumière des théories *redpill* et *blackpill* en rendant systématiquement responsables les femmes. Finalement, les chercheurs William Costello, Joe Whittaker et Andrew G. Thomas, à l'origine de l'étude « The Dual Pathways Hypothesis of Incel Harm » citée plus haut, concluent que les *incels* représentent une menace avant tout pour eux-mêmes, de par les taux extrêmement élevés de tendances suicidaires, bien qu'ils soient souvent présentés comme un danger pour les autres³³⁷.

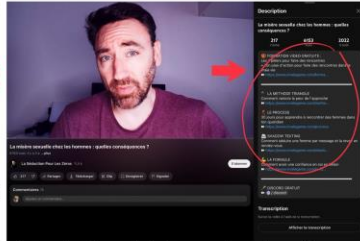
Un nouveau débouché pour les créateurs de contenu

Si la notion de misère sexuelle est omniprésente sur les forums *incel*, elle ne s'y cantonne pas. Ces théories antiféministes et misogynes de la misère sexuelle, initialement élaborées dans des espaces restreints du web, circulent désormais au sein des réseaux sociaux grand public — TikTok, YouTube, X. Elles sont en effet reprises par des influenceurs comme des coaches en masculinité, en développement personnel ou des créateurs de contenu sportif (musculature, boxe...), ce qui contribue à banaliser certains éléments du discours *incel*. Sans se revendiquer pour autant de la mouvance, ces influenceurs mobilisent à leur compte les théories et le vocabulaire, tout en adoptant une posture plus consensuelle afin de s'assurer une large audience. L'intérêt de mobiliser ces sujets est la plupart du temps strictement financier, car cela leur permet parallèlement d'offrir des formations en développement personnel ou en séduction. Sur les captures d'écran ci-dessous, nous pouvons en effet constater qu'une grande partie des vidéos YouTube abordant la misère sexuelle renvoie vers le lien d'un site marchand :

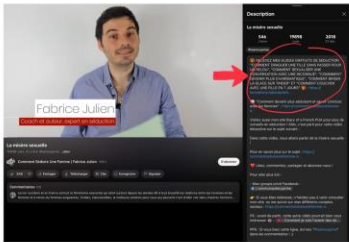
³³⁷ William COSTELLO, Joe WHITTAKER et Andrew G. THOMAS, « The Dual Pathways Hypothesis of Incel Harm: A Model of Harmful Attitudes and Beliefs Among Involuntary Celibates », *Archives of Sexual Behavior*, 2025, p.1827



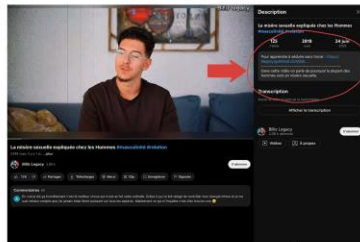
Source : « Ces hommes sont célibataires de force - la misère sexuelle », par BryanForReal Unfiltered, le 19 janvier 2025



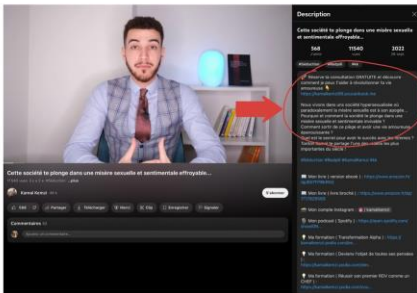
Source : « La misère sexuelle des hommes : quelles conséquences ? », par La séduction pour les zéros, publiée le 3 août 2022



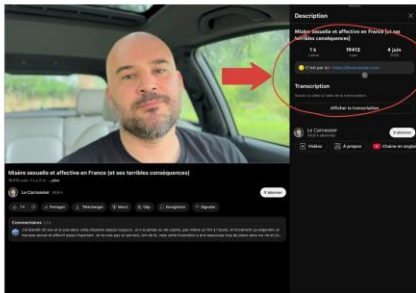
Source : « La misère sexuelle », par Comment séduire une femme / Fabrice Julien, le 23 décembre 2018



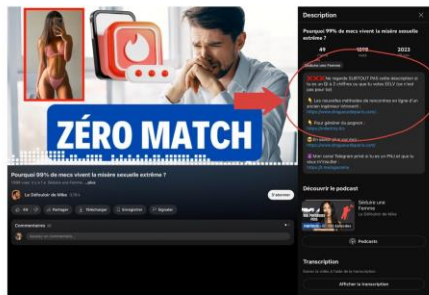
Source : « La misère sexuelle expliquée chez les Hommes », par Billiz Legacy, le 24 juin 2025



Source : « Cette société te plonge dans une misère sexuelle et sentimentale effroyable... », par Kamal Kenzi, le 26 septembre 2022



Source : « Misère sexuelle et affective en France (et ses terribles conséquences) », par Le Carnassier, le 4 juin 2025



Source : « Pourquoi 99% des mecs vivent la misère sexuelle extrême ? », par Le défouloir de Mike, le 19 novembre 2023

Cette expression de « misère sexuelle » représente désormais un nouveau débouché pour les influenceurs : ils identifient un public fragilisé, souvent jeune et en quête de solutions rapides, et proposent une offre graduée qui emprunte les codes du marketing numérique.

Leur stratégie repose généralement sur un double mouvement : d'un côté, une production de contenus gratuits – vidéos, podcasts, articles ou newsletters – qui donnent l'impression de comprendre en profondeur les frustrations de leurs auditeurs et d'apporter déjà des clés de compréhension ; de l'autre, des services payants, souvent présentés comme plus personnalisés ou plus efficaces, sous la forme de formations en ligne, de coachings individuels ou de programmes progressifs, qui promettent des résultats concrets, comme le fait de réussir à séduire, d'avoir enfin une vie sexuelle épanouie ou encore de dépasser ses blocages.

Ainsi, Brice, de la chaîne La séduction pour les zéros, présente son expérience d'homme resté vierge jusqu'à 25 ans. En se plaçant comme ayant connu la misère sexuelle, il adopte une posture d'autorité : « Tout l'enjeu, c'est d'apprendre à se développer socialement : comment arriver à générer des conversations etc, alors qu'on part de rien, alors que tout ceci est irréalisable ? Moi aussi, j'ai commencé j'avais 25 ans, j'ai couché pour la première fois avec une nana (...). Je suis parti quand même de loin ! »³³⁸. Puis il enchaîne sur les services qu'il propose :

Si jamais toi, tu veux commencer à mettre des trucs en place, tu as "Les sept piliers" que tu peux télécharger, qui est une formation gratuite que tu trouveras en description, et si vraiment tu veux pousser la bécane, et bien tu as le process en trente jours, tu auras des exercices chaque jour pour arriver à tes fins, arriver à générer des conversations, (...) puis vous prenez des numéros de téléphone, vous prenez des verres, et vous couchez avec, c'est la promesse, promesse qui est tenue.

Source : « La misère sexuelle des hommes : quelles conséquences ? », vidéo YouTube de La séduction pour les zéros, publiée le 3 août 2022.

Cette stratégie marketing se retrouve également sur TikTok, réseau social connu pour ses formats courts. On y retrouve par exemple Charles.lovecoach, qui se propose de résumer en quelques minutes le phénomène de la misère sexuelle : « Je vois beaucoup de femmes qui ne comprennent pas ce problème de misère et de détresse sentimentale chez les hommes. (...) 99% des femmes sont attirées par 10% des hommes, votre delta est donc lié à ces 10%. (...) vous oubliez les 90% d'hommes qui eux n'ont pas le choix, ils couchent avec qui ils peuvent et pas avec qui ils veulent. (...) Tous ces 90% d'hommes sont invisibles, personne les calcule, personne les complimente, personne les regarde dans la rue, personne va leur parler sur les applis de rencontre. » Il reprend ici approximativement la rhétorique *incef* du principe de Pareto — le ratio de 80/20 devient 90/10, afin d'exagérer le

³³⁸ « La misère sexuelle des hommes : quelles conséquences ? [vidéo en ligne] », La séduction pour les zéros, 3 août 2022, YouTube, consulté le 23 août 2025 <https://youtu.be/pFIKpCaG2Xw?si=r2HWO77hW69F203k>

phénomène — pour ensuite renvoyer vers des conférences et des formations en ligne via un site marchand :



Source : « Les femmes sont attirées par seulement 10% des hommes », par Charles lovecoach, le 18 janvier 2023

Ce modèle économique n'a rien de nouveau dans le champ du développement personnel, mais ce qui le distingue ici, c'est la récupération partielle du lexique et des références issues des communautés *incel*. Ce langage partagé instaure ainsi une proximité et une connivence qui facilitent ensuite le passage à l'achat. Ici, l'expression de misère sexuelle agit comme une véritable stratégie marketing. Parallèlement, la multiplication de ces phénomènes contribuent à renouveler les usages de la notion de « misère sexuelle ». En la popularisant au-delà des cercles restreints des forums *incel*, ces influenceurs participent à sa banalisation, en particulier chez les jeunes hommes qui consomment ces contenus liés à la masculinité, au sport etc. Le terme, s'il était jusque récemment cantonné à des espaces numériques marginaux, circule désormais dans un langage plus courant, jusqu'à s'imposer comme une catégorie d'expérience presque ordinaire et une référence familière dans la culture numérique des jeunes générations.

La normalisation des théories incel

Enfin, il semblerait même que la thématique dépasse désormais les sphères du numérique, pour s'inviter sur les plateaux de télévision grand public. En effet, dans une émission de la chaîne CNews de décembre 2021 portant sur les relations amoureuses à l'ère des applications de rencontre, le journaliste Jean-Sébastien Ferjou présente les derniers résultats de la recherche scientifique sur la question. Il est intéressant de remarquer qu'il utilise tout le vocabulaire et les références *incel*, telle que l'hypergamie, le principe de Pareto, les théories psycho-évolutionnistes : « La vraie leçon, c'est l'hypergamie. Vous

connaissez, non ? (...) c'est le fait de se choisir un conjoint, un partenaire de catégorie sociale plus élevée. Et ça, ce sont des milliers d'années de l'évolution humaine qui amène à ça, parce que les femmes, pendant très longtemps, elles devaient miser sur le partenaire qui leur paraissait le plus susceptible de garantir leur avenir et l'avenir de leurs enfants. Et ça, ça existe encore beaucoup. »³³⁹ Il explique plus loin que « les femmes préfèrent les *bad boys*, celui qui est riche, qui ressemble à Christian Gray », et « qu'elles sont très exigeantes, c'est-à-dire que les hommes (...) likent 60% des profils des femmes, ce sont les données Tinder. Pour les femmes, vous savez combien c'est ? Elles n'aiment que 4,5% des profils qu'on leur présente. Ça veut dire que les femmes veulent miser sur les 20% les plus beaux, du coup il y a 80% des femmes qui sont en concurrence pour 20% des hommes les plus beaux. »³⁴⁰ On retrouve ici la loi de Pareto expliquant ce prétendu phénomène d'hypergamie féminine. Enfin, sa démonstration lui permet de conclure sur une critique du mouvement féministe : « Et pourquoi ça m'a paru intéressant ? Parce que les discours des néo-féministes, elles ont tendance à considérer que le genre n'existe pas, que tout est construction sociale (...). Tous ces chiffres-là, ce qu'on appelle les psychologues de l'évolution se sont penchés dessus, pour montrer que nous sommes l'objet de beaucoup de déterminismes. (...) Bien sûr il y a des constructions sociales (...), mais c'est très souvent lié aux lois de l'évolution et à la biologie »³⁴¹. L'exemple de CNews montre ainsi que même sans recourir explicitement au terme de « misère sexuelle », les théories qui l'entourent façonnent désormais les représentations médiatiques des relations amoureuses, orientant ainsi la perception collective vers l'idée d'une injustice sexuelle structurelle. Les théories de la misère sexuelle sont ainsi reprises et livrées telles quelles au téléspectateur, sans prise de recul. Il semblerait donc que peu à peu, les thématiques issues des forums *incel* intègrent l'espace médiatique et le débat public.

En conclusion, l'usage du terme de misère sexuelle par les *incels* traduit premièrement une vision du monde profondément réactionnaire, où misogynie et racisme se rencontrent. La remise en cause des acquis féministes qui sous-tend également ces discours participe de l'idéalisation d'une société patriarcale antérieure, dans laquelle les relations entre hommes et femmes étaient perçues comme régulées et équilibrées. Cet

³³⁹ « Meetic, le site qui a changé les rencontres [vidéo en ligne] », CNews, 23 décembre 2021, consulté le 23 août 2025 <https://www.cnews.fr/emission/2021-12-23/face-Info-du-23122021-1163929>

³⁴⁰ *Ibid.*

³⁴¹ *Ibid.*

antiféminisme prend également la forme d'une naturalisation des besoins sexuels des hommes, dont résultent par ailleurs le viol et les agressions sexuelles sur les femmes. Mais la dimension misogyne et antiféministe des discours sur la misère sexuelle ne suffit pas à expliquer le ralliement des individus aux discours *incel* : l'isolement, la dépression, les traumatismes sont une condition essentielle dans le fait d'adhérer et de mobiliser ces théories. La dénonciation de la misère sexuelle trouve en effet un écho important dans le vécu de ces jeunes hommes dont le mal-être est bien loin de se limiter au domaine sexuel et amoureux.

Il est néanmoins important de ne pas se contenter d'un constat strictement psychologique et à un niveau individuel, qui peut présenter un risque de dépolitisation du phénomène. En effet, l'émergence et le développement des discours *incel* s'inscrivent dans un contexte de production situé historiquement, qu'il est important de notifier. A cet égard, certain.e.s chercheur.euse.s comme la philosophe Mariia Panasiuk, voient dans le phénomène *incel* un « sous-produit du néolibéralisme »³⁴² et de la marchandisation étendue à tous les domaines, y compris aux relations interpersonnelles. Le manque de relations sexuelles des individus a vraisemblablement toujours existé, mais c'est dans ce contexte d'« hypermodernité »³⁴³ que se structure et s'organise un mouvement de contestation du manque sexuel. La culture néolibérale tend en effet à sur-responsabiliser les individus, notamment en ce qui concerne les choix et les relations amoureuses. Parallèlement, la promesse néolibérale selon laquelle l'on peut tout acheter — l'amour, l'attention, le sexe et donc les femmes — produit un sentiment de dû, de droit d'accès, qui lorsqu'il n'est pas satisfait, se transforme en ressentiment et en frustration. Finalement, les discours *incel* dénonçant la misère sexuelle symbolisent avant tout cet échec du néolibéralisme à tenir sa promesse. Bien qu'identifié par ceux-ci, ce système de marchandisation n'est pas remis en cause pour autant, et résulte plutôt sur une responsabilisation et un ressentiment vis-à-vis des femmes. Mariia Panasiuk s'appuie ici sur la notion de « subjectivité narcissique »³⁴⁴, issue des travaux de Slavoj Žižek, lui-même inspiré des théories lacaniennes : la subjectivité narcissique des individus, exacerbée par le néolibéralisme, les amène à voir leurs désirs non seulement comme valables, mais aussi comme devant être satisfaits. L'émergence de la mouvance *incel* permet donc de constater que le néolibéralisme et la diffusion de la logique marchande aux relations amoureuses ont contribué à reconfigurer et à actualiser

³⁴² Mariia PANASIUK, « The Incel Phenomenon: Neoliberalism, Oedipal Crisis, and Masculinity », *Education and Science of Today: Intersectoral Issues and Development of Sciences*, Actes de conférence, Logos, 2024, p.284.

³⁴³ *Ibid.*

³⁴⁴ *Ibid.*

les usages de la notion de « misère sexuelle », induisant ici l'idée d'un dû, d'un droit individuel au sexe, d'un besoin irrépressible devant être satisfait.

- **Chapitre 6) La riposte féministe contemporaine : « la misère sexuelle n'existe pas » (2019-2024)**

Cette conception de la sexualité comme un « droit à » est loin de faire l'unanimité. En effet, une critique féministe des discours *incel* a su se développer ces dernières années, notamment autour de l'idée que le sexe n'est pas un besoin vital, et que rien n'oblige à y répondre. Pour les militantes féministes, la misère sexuelle est avant tout une stratégie de légitimation des violences sexuelles et un outil de la culture du viol. Dans cette perspective, toute idée de manque sexuel est évincée, et se résume par la formule suivante : « la misère sexuelle n'existe pas ».

La critique féministe contemporaine de la misère sexuelle s'inscrit également dans le contexte du « moment #MeToo »³⁴⁵, une séquence qui a permis le renouvellement des mouvements féministes, notamment autour des questions de violences sexistes et sexuelles et de consentement, et qui a pris la forme de mobilisations en ligne et d'opérations de communication dans les médias. Pour Bibia Pavard, Florence Rochefort et Michelle Zancarini-Fournel, l'on peut en effet qualifier cette séquence d'« explosion médiatique féministe », de la même manière que l'on parlait dans les années 1970 d'« explosion de la presse féministe »³⁴⁶. Une attention toute particulière sera donc portée aux discours féministes au sein des médias et sur les réseaux sociaux.

a) La misère sexuelle comme outil de la culture du viol

La réponse féministe aux incels

D'un point de vue féministe, l'un des principaux enjeux autour de la notion de « misère sexuelle » réside dans la manière dont elle définit la sexualité. En effet, les discours *incel* présentent le sexe comme un besoin vital, dont la non-satisfaction justifierait la frustration, et dans un deuxième temps la violence. Or, la critique féministe de cette conception de la sexualité, qui émerge dans les années 1970 et qui « appelait à l'abandon de la conception freudienne du désir sexuel comme, selon les termes de Catherine MacKinnon, « une pulsion inée, primaire, naturelle, prépolitique et non conditionnée, divisée

³⁴⁵ Comme pour le « moment 68 », le « moment #MeToo » à vocation à être pensé comme une séquence historique, un « rapport social au temps » (Bibia PAVARD, Florence ROCHEFORT et Michelle ZANCARINI-FOURNEL).

³⁴⁶ Bibia PAVARD, Florence ROCHEFORT et Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *op. cit.*, p.470.

selon la ligne biologique du genre³⁴⁷, rappelle que le sexe n'est pas un besoin biologique, mais une pratique sociale, relationnelle et genrée. Cette critique s'ancre dans une vision féministe du sexe avant tout comme lieu de domination, d'expression du « pouvoir mâle » où les problématiques de contrainte et de violence occupent une place centrale. Dès lors, rien ne saurait légitimer l'idée d'un « droit d'accès » au corps des femmes ni l'obligation d'« assouvir » la demande sexuelle masculine. Rappelons également qu'historiquement, dans un contexte patriarcal où toutes les institutions sociales — le mariage, la famille, l'Église — se structuraient autour de rapports de sexe inégaux, les femmes étaient assignées au rôle de gardiennes et de dispensatrices du désir masculin, bien plus qu'à celui de sujets désirants. La fin de l'obligation sociale au mariage, l'avènement de l'union libre et la maîtrise de la fertilité ont permis de desserrer ce carcan, en libérant les femmes de cette contrainte. Les discours *incel* réactivent néanmoins la crainte féministe d'un retour à cet ordre ancien : ils tendent à naturaliser le désir masculin et à poser comme allant de soi que son insatisfaction doit nécessairement trouver une issue — y compris au prix d'une contrainte pour les femmes. La « misère sexuelle » fonctionne alors comme un outil rhétorique de la culture du viol, puisqu'elle inscrit l'idée que l'absence de satisfaction sexuelle masculine peut justifier des violences.

Ainsi, plusieurs féministes se sont attelées à la lourde tâche de répondre aux *incels* sur cette notion de « misère sexuelle ». La militante Sabrina Erin Gin, propriétaire du compte Instagram Olymperève, a publié en 2022 un ouvrage intitulé *Précis de culture féministe pour briller en société patriarcale*, dans lequel elle propose « de traiter les grands sujets du féminisme par le biais des petites histoires qui ont forgé la grande »³⁴⁸. Elle y consacre un chapitre intitulé « Ces pauvres hommes sans le sexe à l'agonie. Non, la misère sexuelle n'existe pas »³⁴⁹, afin de déconstruire cette expression qui « participe à ce que l'on appelle *la culture du viol* »³⁵⁰. Elle rappelle ainsi que « La misère sexuelle est sur toutes les langues, ou plutôt sur tous les claviers de la manosphère »³⁵¹, et que les *Incels* se présentent comme les premières victimes du phénomène. En effet, les femmes leur préfèrent les « *Chad*, de méchants garçons à la mâchoire carrée qui vont leur briser le cœur »³⁵², de par leur nature

³⁴⁷ Amia SRINIVASAN, *Le droit au sexe : le féminisme au XXI^e siècle*, (N. Grunenwald, Trad.), Paris, Éditions Points, 2024

³⁴⁸ Sabrina E. GIN, *Précis de culture féministe pour briller en société patriarcale*, Paris, Leduc, 2022

³⁴⁹ *Ibid.*, p.86

³⁵⁰ *Ibid.*, p.87

³⁵¹ *Ibid.*

³⁵² *Ibid.*

féminine « vénale et vile »³⁵³. Elle oppose à cette conception les résultats de nombreuses années de réflexions féministes portant sur les causes du viol :

Aujourd'hui, toutes les recherches s'accordent pour dire que l'agression sexuelle et le viol sont le résultat d'un désir de domination, de puissance certes, mais pas celle perdue dans la misère sexuelle. Croire que la frustration d'un homme insatisfait le conduit à violer fait reposer la responsabilité sur la personne qui se refuserait à lui. Cette vision participe à ce que l'on appelle la culture du viol. Il s'agit d'un ensemble d'éléments qui excusent, minimisent, normalisent les violences sexuelles de façon systémique.

Source : *Précis de culture féministe pour briller en société patriarcale*, 2022, p.87

Elle conclut finalement cette réflexion par l'idée que « La misère sexuelle n'existe pas. Le sexe n'est pas un dû. Son refus n'entraîne personne dans une quelconque misère. Masturbez-vous. »³⁵⁴ Cette dernière injonction n'est pas un trait d'esprit : elle reclasse le sexe du registre du « besoin vital » à celui du désir négocié, en montrant qu'il existe des solutions autocentrées comme la masturbation qui ne requièrent ni l'accès au corps d'autrui ni un devoir ou un travail des femmes. Ce déplacement désamorce l'argument causal qui fait de la frustration masculine un alibi à la contrainte : si l'abstinence n'est pas mortelle et si elle peut être gérée sans autrui, alors la violence ne relève pas d'une nécessité, mais d'un choix et d'une responsabilité. La formule opère aussi une politique du refus : elle retire aux femmes la charge historique de satisfaire le désir masculin et invalide toute prétention à un « droit au sexe » ou à des politiques publiques fondées sur ce droit. En ce sens, la « misère sexuelle » apparaît moins comme un diagnostic social que comme une rhétorique de légitimation de la domination.

De manière analogue, la journaliste féministe Naya Ali a publié en 2024 un ouvrage intitulé *Vous ne baiserez pas. La misère sexuelle n'est pas un problème d'hommes*. Dans un entretien avec le média féministe *Madmoizelle*, l'autrice revient sur l'objectif de son essai, à savoir « tordre le cou à la notion de “misère sexuelle” »³⁵⁵ : elle affirme ainsi que « la misère sexuelle, ça n'existe pas », et qu'il s'agit d'une invention des *incels*³⁵⁶. Elle mobilise à son tour l'idée selon laquelle le manque de sexe ne tue pas, et que « la misère, ça concerne le fait de ne pas avoir de toit, de ne pas pouvoir se nourrir »³⁵⁷. L'absence de ces éléments entraîne en effet des conditions de vie objectivement difficiles, et c'est en cela qu'ils correspondent à l'idée de « misère ». À l'inverse, le sexe n'étant pas une nécessité,

³⁵³ *Ibid.*

³⁵⁴ *Ibid.*, p.88

³⁵⁵ Marion OLITÉ, « “Vous ne baiserez pas” : on a discuté date, sexualité et misogynoir avec Naya Ali », *Madmoizelle*, 28 août 2024

³⁵⁶ *Ibid.*

³⁵⁷ *Ibid.*

l'expression de « misère sexuelle » ne peut se justifier. Naya Ali prolonge par ailleurs son analyse en opposant à la supposée misère sexuelle des hommes la « vraie » misère sexuelle des femmes :

Si la misère sexuelle existait, ce serait les femmes qui la subiraient. Certes, sur Tinder, je vais avoir plus de matchs qu'un homme moyennement beau, mais ces opportunités vont être violentes ou médiocres. Dans la masse d'hommes qui vont vouloir coucher avec moi, je vais avoir des mecs qui vont m'enterrer dans leur jardin si j'y vais, qui vont mal se comporter avec moi, être insultants... Ce que j'explique, c'est que le sexe est médiocre avec les hommes. Il n'y a pas d'empathie, de bon traitement. Donc, entre ne rien avoir et avoir des violences, je préfère ne rien avoir. C'est pour ça que j'ai diminué mes interactions avec les hommes.

Source : « "Vous ne baiserez pas" : on a discuté date, sexualité et misogynie avec Naya Ali », *Madmoizelle*, 28 août 2024

Dans cette perspective où le sexe est vu comme le lieu de prédilection de la domination masculine, la vraie misère sexuelle est un problème de femmes, car ce sont elles qui sont confrontées en première ligne aux violences sexuelles. En procédant de cette inversion, Naya Ali démontre que l'accès au sexe, présenté par les *incels* comme une évidence pour les femmes, n'est pas synonyme d'épanouissement ni de désir comblé : il s'accompagne bien au contraire de mépris, voire de dangers ou de violences. En ce sens, son témoignage déplace radicalement la focale : le véritable problème n'est pas l'absence de sexe pour les hommes, mais la présence de rapports sexuels empreints de domination et d'absence d'empathie pour les femmes. Cet argument permet de mettre à distance les réflexions *incel* qui affirment que le domaine de la séduction est favorable aux femmes et qu'elles auraient le privilège de choisir constamment le meilleur partenaire. Comme le démontre l'expérience de Naya Ali — et celles de la majorité des femmes —, une sexualité épanouissante ne se résume pas au simple fait d'y avoir accès, mais bien de pouvoir y avoir des interactions qualitatives.

Cependant, cet argument tend à mettre sur le même plan deux phénomènes distincts — l'insatisfaction sexuelle et les violences sexuelles —, à les traiter de manière équivalente. Or il s'agit de deux réalités, deux objets différents, qui, bien que s'entrecroisant, ne sont pas réductibles l'un à l'autre. L'existence de violences sexuelles n'annulent pas celle des difficultés d'accès à la sexualité que connaissent de nombreuses personnes — et pas nécessairement les *incels*. En cela, Naya Ali occulte une part importante des problématiques liées à la sexualité.

Une victoire sur le terrain médiatique

La réponse féministe aux *incels* s'est malgré tout révélée efficace, car celles-ci sont parvenues à imposer leur critique de la notion de « misère sexuelle » dans les médias. Du journal *Le Monde*³⁵⁸ à *20 Minutes*, en passant par *Mouv'* (Radio France), *Les Inrockuptibles* et *Konbini*, les rédactions se sont accordées, ces dernières années, sur le fait que « la misère sexuelle n'existe pas » ou que celle-ci « ne veut rien dire ». Ainsi, *20 Minutes* titrait en 2022 « Sexisme : le terme "misère sexuelle" ne veut rien dire », et expliquait que cette « expression souvent très sexiste »³⁵⁹ ne correspondait en fait à aucune réalité tangible. L'article insistait notamment sur le fait que l'idée de misère sexuelle suppose l'existence d'une « sexualité normale »³⁶⁰, alors que les normes sexuelles varient constamment, ce qui rend illusoire la définition d'un seuil de « bonne » sexualité. Il concluait dès lors sur la nécessité de « déconstruire le besoin sexuel et son imaginaire »³⁶¹, en particulier celui d'une sexualité masculine fondamentalement distincte de celle des femmes. De son côté, l'émission radiophonique *Mouv'* revenait en novembre 2024 sur le « mythe de la misère sexuelle »³⁶², une notion que les chroniqueur.euse.s expliquent être née sur les forums d'*incels* : « ce que raconte en creux ce terme de misère sexuelle, c'est que les hommes devraient recevoir du sexe de la part des femmes »³⁶³, ce qui permettrait par extension de justifier les violences sexuelles. *Konbini* a également consacré une vidéo à cette thématique, publiée sur Facebook et Instagram en 2024, dans laquelle la militante Naya Ali, dans le prolongement de son livre, était invitée pour expliquer « en quoi le concept de la misère sexuelle est problématique »³⁶⁴.

Il est également intéressant de remarquer que ces différents articles et émissions ont été produits par des journalistes femmes, souvent jeunes et engagées : Maïa Mazaurette (*Le Monde*), Lina Fourneau (*20 Minutes*), Constance Vilanova (*Mouv'*)... Toutes, sur leurs réseaux sociaux ou dans des essais, ont exprimé des idées féministes ou progressistes — à titre d'exemple, Constance Casanova a publié un livre sur le harcèlement et le sexisme dans la télé-réalité, et Lina Fourneau partage sur son compte Instagram ses réflexions sur divers sujets de société, comme les fake news, la montée de l'extrême droite et le masculinisme. On peut ainsi supposer que ce relais médiatique de la critique féministe sur la misère sexuelle s'explique en partie par la circulation des idées militantes sur les réseaux

³⁵⁸ Maïa MAZAURETTE, « La misère sexuelle, un argument si pratique », *Le Monde*, 15 décembre 2019

³⁵⁹ Lina FOURNEAU, « Le terme "misère sexuelle" ne veut rien dire (et devrait même disparaître) », *20 Minutes*, 8 novembre 2022

³⁶⁰ *Ibid.*

³⁶¹ *Ibid.*

³⁶² Constance VILANOVA, « La misère sexuelle n'existe pas », *Mouv'*, 3 septembre 2024

³⁶³ *Ibid.*

³⁶⁴ Naya ALI, « La misère sexuelle : un concept problématique », *Konbini*, 23 septembre 2024

sociaux. Exposées quotidiennement à des contenus féministes en ligne, ces journalistes ont intégré et retravaillé ces cadres d'analyse dans leurs publications, contribuant ainsi à faire passer des arguments issus des milieux militants vers l'espace médiatique mainstream. De cette manière, les militantes féministes ont ainsi réussi à imposer leur refus du concept de « misère sexuelle » dans les médias grand public, offrant une riposte efficace aux discours *incel* et à leur rhétorique misogyne. Leur critique a contribué à rappeler que la sexualité était, davantage qu'un besoin, une pratique située socialement, construite par des rapports de pouvoir et influencée par son environnement. Toutefois, cette stratégie de communication s'accompagne parfois d'une simplification : la misère sexuelle est fréquemment présentée comme une pure invention *incel*, alors qu'elle s'inscrit en réalité dans une histoire plus longue. Comme nous avons pu le montrer en première partie, sous l'influence des thèses reichiennes et de la révolution sexuelle des années 1960, la notion a été mobilisée dans une perspective émancipatrice et pensée comme un moyen de rompre avec les interdits et la répression sexuelle. Réduire aujourd'hui la « misère sexuelle » à un slogan masculiniste revient donc à occulter ses origines, et à oublier qu'elle fut d'abord porteuse d'un projet de libération, avant d'être récupérée et détournée par les communautés *incel*. Ainsi, seul un article publié par *Les Inrockuptibles*, dans lequel la chercheuse Camille Laviron a été invitée à intervenir, mentionne les racines historiques de la notion : « Dans le contexte de la révolution sexuelle des années 1970, la misère sexuelle était vue comme la conséquence d'un carcan sociétal causé par différentes institutions, l'État, l'Église, la famille... Aujourd'hui, la misère sexuelle est toujours pensée comme liée à la société, mais elle existerait cette fois-ci à cause de la révolution sexuelle »³⁶⁵. Par ailleurs, l'article ne se contente pas de dire que la misère sexuelle n'existe pas car il n'y a pas de besoin vital en la matière, mais explique au contraire que la recherche scientifique n'a pas su, pour le moment, s'accorder sur la question : « personne ne peut dire pour l'instant si le sexe est un besoin [...], mais cela touche à la question du manque et du besoin non pas de sexualité, mais de contact humain, d'amour, de désir, de reconnaissance »³⁶⁶. Ce constat plus nuancé permet non seulement de critiquer les discours *incel*, mais aussi d'ouvrir la voie à une réflexion de fond sur les inégalités d'accès au sexe — réflexion qui, loin de légitimer les revendications masculinistes, peut être pensée dans une perspective critique et féministe.

Finalement, la notion de misère sexuelle apparaît comme un terrain de luttes discursives, où s'affrontent d'un côté sa réappropriation masculiniste, misogyne et *incel*, et

³⁶⁵ Pauline FERRARI, « La misère sexuelle, encore un mythe masculiniste ? », *Les Inrockuptibles*, 12 août 2024

³⁶⁶ Aurore MALET-KARAS, citée par Pauline Ferrari, *op. cit.*

de l'autre sa critique féministe reprise au sein de la sphère médiatique, qui tend parfois à effacer la complexité de son histoire et la diversité des formes qu'elle a pu revêtir.

b) Un rejet total du concept : la justice sexuelle, angle mort du discours féministe ?

En se concentrant sur le fait que la sexualité n'est pas nécessaire à notre survie, et donc que la « misère sexuelle » n'existe pas, la critique féministe tend à occulter certaines réflexions autour de la santé sexuelle et du droit à l'épanouissement dans sa vie intime. Des militantes ont en effet mis en avant la réalité de l'expérience des femmes dans la sexualité, qui était souvent liée à la violence et à la domination, ce qui représentait finalement la vraie « misère ». En procédant de cette manière, la critique tend à réduire la sexualité à la seule question de la violence, et le « sexe non-violent » comme seul horizon d'amélioration. L'idée de plaisir y est donc évincée, et l'on se contente d'affirmer qu'il n'y a pas de norme en matière de sexe, pas de « bonne » ou de « mauvaise » sexualité : simplement du sexe dont les conditions d'exercice sont objectivement non violentes. En ces termes, Naya Ali explique par exemple avoir fait le choix de l'abstinence : « Ce que j'explique, c'est que le sexe est médiocre avec les hommes. Il n'y a pas d'empathie, de bon traitement. Donc, entre ne rien avoir et avoir des violences, je préfère ne rien avoir. C'est pour ça que j'ai diminué mes interactions avec les hommes »³⁶⁷. Si ce choix peut se comprendre à l'échelle individuelle — et peut même constituer une stratégie de survie légitime —, il soulève une difficulté à l'échelle collective : faire de l'abstinence la réponse principale au problème des violences sexuelles risque d'entretenir l'idée que la sexualité féminine ne serait pas un espace possible d'épanouissement, mais un terrain intrinsèquement dangereux, dont il vaudrait mieux se retirer. N'est-ce pas avouer sa défaite que de conseiller, bien qu'indirectement, de se retirer du champ de la sexualité pour ne plus subir de violences et d'humiliations ? Le féminisme ne s'attache-t-il pas, au contraire, à défendre l'idée que la sexualité puisse être non seulement exempte de violences, mais aussi un lieu de plaisir et d'épanouissement ? Car réduire l'horizon féministe au simple refus de la violence, c'est prendre le risque de reconduire, malgré soi, l'idée ancienne selon laquelle la sexualité et le plaisir féminins seraient secondaires, accessoires, voire inexistantes.

³⁶⁷ Marion OLITÉ « "Vous ne baiserez pas" : on a discuté date, sexualité et misognoir avec Naya Ali », *Madmoizelle*, 28 août 2024

Cela peut rappeler dans une certaine mesure la critique des féministes dans les années 1970, qui dénonçaient déjà l'usage de la « misère sexuelle » comme instrument de légitimation des comportements masculins violents. Comme nous l'avons vu en première partie, le viol était interprété dans certains milieux de gauche comme la conséquence d'une frustration sexuelle des immigrés ou des classes populaires, et donc comme une oppression sociale plus que comme un crime. On retrouve ici une constante : la notion de misère sexuelle est mobilisée principalement par des hommes, pour justifier ou minimiser leurs violences, tandis que des militantes féministes se sont attachées à en dévoiler le caractère profondément sexiste. Ce cadrage féministe par la violence et non par le plaisir n'est donc pas nouveau.

Néanmoins, l'épanouissement sexuel n'est pas secondaire, et c'est en cela que la critique féministe de la notion de « misère sexuelle » ne résoud qu'en partie la problématique *incef*. L'Organisation Mondiale de la Santé a en effet redéfini depuis 2006 le terme de santé sexuelle, y incluant la dimension de plaisir : il s'agit d'« un état de bien-être physique, mental et social eu égard à la sexualité, qui ne consiste pas seulement en une absence de maladie, de dysfonctionnement ou d'infirmité. La santé sexuelle s'entend comme une approche positive et respectueuse de la sexualité et des relations sexuelles, ainsi que comme la possibilité de vivre des expériences sexuelles agréables et sûres, exemptes de coercition, de discrimination et de violence. Pour que la santé sexuelle soit assurée et protégée, les droits sexuels de toutes les personnes doivent être respectés, protégés et appliqués »³⁶⁸ (OMS, 2006a). Cette reconnaissance des droits sexuels a été initiée en partie par la World Association for Sexual health (WAS), qui, depuis 1997, affirme que « la sexualité est une source de plaisir et de bien-être, et qu'elle contribue à l'épanouissement global et à la satisfaction de l'être humain »³⁶⁹, et qu'elle est à appréhender dans le cadre du principe de « justice sexuelle ».

La réponse féministe au phénomène *incef* ne peut donc se limiter à la seule déconstruction de ses présupposés sexistes : elle gagne aussi à réinvestir positivement le terrain de la « justice sexuelle ». Penser la justice sexuelle ne signifie pas reprendre à son compte les revendications des *incefs*, mais reconnaître que l'accès à la sexualité est traversé en profondeur par des rapports sociaux inégalitaires — de genre, de classe, de race, d'orientation sexuelle, d'âge ou encore de validité, et que les personnes qui en sont exclues

³⁶⁸ « Santé sexuelle », OMS, en ligne, consulté le 21 août 2025 https://www.who.int/fr/health-topics/sexual-health#tab=tab_2

³⁶⁹ WAS, *Déclaration des droits sexuels*, traduction par A. Giami, 2014, en ligne, consulté le 21 août 2025 https://www.worldsexualhealth.net/files/ugd/793f03_f3477867dcee4606822d4d1cf8c7f739.pdf?index=true

sont structurellement souvent les mêmes — les personnes grosses, non valides, racisées, vieilles etc. C'est en ce sens qu'il s'agit d'une revendication féministe légitime : transformer les conditions sociales qui pèsent sur les possibilités d'épanouissement sexuel, afin que la sexualité devienne un espace de bien-être et de liberté, et non un lieu de reproduction des hiérarchies, des exclusions et des violences. En définitive, ces constats invitent moins à clore le débat sur la notion de « misère sexuelle » qu'à ouvrir une réflexion plus large sur les conditions sociales de l'épanouissement sexuel et sur ce que pourrait signifier, dans une perspective féministe, l'idée de justice sexuelle.

La notion de « misère sexuelle » possède désormais une forte connotation misogyne, de par sa mobilisation au sein des sphères *incel*. Les féministes ont su mettre en avant l'aspect essentialisant qui découlait de ces discours ainsi que leur justification problématique des violences faites aux femmes. Par ailleurs, l'argument féministe qui consiste à affirmer que « la misère sexuelle n'existe pas » se concentre avant tout sur la dimension sémantique de l'expression. En effet, ce n'est pas tant l'existence d'expériences de frustration ou d'inégalités sexuelles qui est niée, que l'usage du terme de « misère », jugé trop radical et excessif pour qualifier un phénomène perçu comme secondaire par les féministes. Pour autant, cette formule qui a été reprise de nombreuses fois dans les médias et sur les réseaux sociaux, notamment par de jeunes journalistes engagées, tend à simplifier un phénomène qui reste complexe : les inégalités d'accès à la sexualité restent bien réelles, et doivent être réfléchies en des termes politiques et féministes.

Conclusion

Notre analyse a donc cherché à identifier les différents moments de mobilisation du concept de « misère sexuelle », ainsi que les réactions et les critiques que celui-ci a pu provoquer. L'objectif était ainsi de retracer l'histoire de la notion, de ses origines aux usages qui en sont faits aujourd'hui, et de s'intéresser aux moments de rupture, de cristallisation et de renouvellement. L'idée était d'appréhender la « misère sexuelle » comme un objet d'analyse historique, capable de produire des discours très divers autour de la sexualité et de servir des projets politiques antagonistes.

Dans une première partie, nous avons envisagé le « moment 68 » comme une période centrale de remobilisation et de politisation du phénomène de misère sexuelle. Le premier chapitre a permis de comprendre le concept comme un instrument, un levier de politisation pour des intellectuels marxistes qui cherchaient à renouveler le mouvement autour de nouveaux enjeux. La période s'est caractérisée par ailleurs par une importante circulation des idées et des savoirs entre ces intellectuels et les étudiant.e.s du mouvement de Mai 68. Enfin, nous avons pu constater que cet usage de la misère sexuelle était particulièrement surplombant, que cette volonté de politisation restait souvent projetée d'en haut par des intellectuels sur des masses considérées comme aliénées. Cette approche, largement androcentrée, a en outre participé à invisibiliser l'expérience spécifique des femmes : c'est sur ce terrain que la première critique de l'usage de la notion de misère sexuelle s'est structurée. Les militantes féministes, qui s'organisent au lendemain du mouvement de Mai, voient dans cette expression une manière de minimiser la réalité du viol. En effet, la lutte féministe antiviol qui émerge en 1975 conteste la vision gauchiste des violences sexuelles comme expression du système capitaliste, car cela invisibilise l'expérience des femmes qui voient dans le viol, avant toute chose, l'expression de la domination mâle. Ce combat, qui s'opère notamment lors de grands procès mais aussi dans la presse militante, cherche à démontrer que le viol n'est pas exclusivement le fait d'hommes en « misère sexuelle » — précaires, immigrés, jeunes —, mais bien de tous types d'homme, et qu'il n'est pas le résultat d'une pulsion sexuelle, mais bien d'une volonté de prise de pouvoir sur autrui. Cela résulte en un refus des féministes de s'emparer du concept pour politiser et dénoncer les difficultés que les femmes subissent dans leur sexualité. Dans un deuxième temps, un autre pôle de contestation se développe, au sein

de la sphère intellectuelle de la deuxième moitié des années 1970. Les « nouveaux philosophes », qui développent leur pensée autour du refus du marxisme, du totalitarisme et des structures, représentent la première critique réactionnaire de la « révolution des mœurs ». Dans ce contexte, la notion de misère sexuelle est remise en cause car elle induit une norme, un seuil de sexualité suffisante, épanouissante, émancipée. Or, l'amour et l'intime doivent selon eux demeurer des expériences subjectives, irréductibles à un projet collectif ou à une logique de lutte. Cette position vise à protéger la sphère privée d'une lecture politique, et contribue donc à délégitimer l'usage de la notion de misère sexuelle comme outil révolutionnaire.

La seconde partie de notre analyse s'intéressait ensuite à un moment de basculement, dans lequel la notion de « misère sexuelle » sort de la sphère proprement militante et intellectuelle pour infuser plus largement le débat public. L'œuvre de Michel Houellebecq, et en particulier ses deux premiers romans à succès — *Extension du domaine de la lutte* et *Les particules élémentaires* — que nous analysons dans le chapitre 4, participent de la popularisation de la thématique de la misère sexuelle — bien qu'il ne mobilise pas le terme en tant que tel. Cette séquence de la fin des années 1990 produit ainsi un renouvellement de la définition de misère sexuelle, qui se détache progressivement de ses racines révolutionnaires et de la dénonciation de la répression sexuelle de groupes minorisés, pour désigner désormais la condition de l'homme moyen occidental, considéré comme le grand perdant de la révolution des mœurs et du « libéralisme sexuel ». De par son succès littéraire, Michel Houellebecq devient un véritable phénomène médiatique, et se voit érigé en un « spécialiste de la misère sexuelle » par diverses chroniqueurs de télévisions et journalistes littéraires. Le cinquième chapitre analyse ensuite la réappropriation de la notion de « misère sexuelle » par les communautés *incel*, inspirées en partie de l'œuvre houellebecquienne. Sur des forums en ligne, ils cherchent à transformer leur expérience individuelle de solitude en un phénomène collectif. Leur discours, structuré autour de concepts et de théories complexes, construit une vision déterministe et misogyne des rapports de genre. La misère sexuelle y devient le cœur d'une idéologie réactionnaire, où l'absence de partenaires est interprétée comme une injustice imputée aux femmes et au féminisme. Replacée dans le contexte néolibéral qui caractérise notre période, cette rhétorique traduit une perception de la séduction comme un marché concurrentiel où chacun cherche à maximiser ses chances et où l'accès au sexe est vécu comme un bien

rare, en particulier pour l'homme moyen. Enfin, le sixième chapitre s'intéresse à la réponse féministe à ces discours incels. Prenant place majoritairement dans les médias et sur les réseaux sociaux, cette critique féministe a permis de remettre en cause la lecture *incel* de la sexualité comme un « droit » ou un « dû », et de dénoncer la naturalisation des désirs sexuels permettant de justifier le viol. Cette critique féministe visant à imposer l'idée que « la misère sexuelle n'existe pas », reprise au sein des médias mainstream, a cependant invisibilisé certaines problématiques, comme les questions d'inégalité d'accès à la sexualité et d'injustice sexuelle, pourtant reconnues comme des droits humains.

L'analyse de ces différentes séquences historiques a permis de mettre en lumière non seulement un usage particulièrement genré et situé socialement de la notion de « misère sexuelle », mais aussi une critique presque systématique des militantes féministes envers ceux qui l'utilisent. En effet, que ce soient les intellectuels et militants de la révolution sexuelle dans les années 1960 ou les discours *incel* sur les forums à partir des années 2010, ce sont surtout des groupes d'hommes qui ont théorisé et revendiqué l'existence de la misère sexuelle — sans forcément toujours l'appliquer à des situations semblables et sans toutefois revendiquer un projet similaire. En outre, dans les deux cas, ces moments de forte mobilisation de la notion de misère sexuelle se sont vus opposer une critique de la part des militantes féministes : dans les années 1970 comme à partir des années 2020, des femmes engagées ont dénoncé l'instrumentalisation d'un concept qui induisait trop souvent que le viol était le résultat d'une frustration sexuelle. En effet, la notion de misère sexuelle, en ce qu'elle sous-entend un manque ou une insuffisance de relations intimes, impose une vision de la sexualité sous l'angle du besoin biologique et pulsionnel. De ce point de vue, le concept de misère sexuelle conserve avec lui une forme de continuité à travers le temps. Pour autant, il a été convoqué dans des contextes historiques, politiques et intellectuels très divers : lors du moment 68, le marxisme est dominant dans la sphère intellectuelle donc la perspective révolutionnaire et libératrice reste au cœur des discours ; à l'inverse, au moment du développement des communautés *incel*, la pensée néolibérale et l'extension du domaine marchand à toutes les autres sphères, notamment sexuelle et amoureuse, ont facilité le sentiment de surlégitimité sexuelle éprouvé par certains individus. Ce que l'on comprenait sous l'expression de misère sexuelle a ainsi fortement évolué au cours du temps, tout en conservant certaines représentations communes.

Cette utilisation genrée de la notion de misère sexuelle peut par ailleurs s'expliquer par une vision et une compréhension différenciées de la sexualité masculine et féminine. Historiquement, la sexualité masculine a souvent été associée à l'action, la performance voire la prise de pouvoir. L'inexistence ou le manque perçu de relations sexuelles est donc davantage vécu comme une pression sociale et interprété chez les hommes comme un problème à résoudre, une impuissance à combler³⁷⁰, selon la sociologue Patricia Legouge. Cela explique donc la forte adhésion masculine à l'idée de misère sexuelle et de manque sexuel. À l'inverse, la sexualité féminine s'inscrivant davantage dans la passivité, l'inexistence de désir sexuel voire l'abnégation³⁷¹, a rendu moins insupportable pour les femmes l'insatisfaction sexuelle, et a contribué à ce que les luttes féministes investissent en priorité le terrain des violences sexuelles et du consentement, plutôt que celui de la dénonciation de l'insatisfaction, souvent pensée comme secondaire. C'est donc cette asymétrie qui nourrit à la fois le refus des féministes de s'emparer de cette catégorie d'analyse que représente la misère sexuelle, et la puissance d'adhésion masculine à celle-ci.

L'apport principal de ce travail réside donc dans une mise en perspective historique originale de la notion de misère sexuelle, qui a permis de retracer ses différents usages depuis les années 1960 et a mis en évidence ses moments de politisation, de rupture et de réappropriation. Il met également en lumière le caractère profondément genré de ce concept, largement mobilisé pour décrire et défendre la condition masculine — ou du moins un universel androcentré —, tandis que les luttes féministes se sont davantage centrées sur la dénonciation des rapports de pouvoir dans l'intime. Enfin, ce travail souligne la plasticité idéologique de la misère sexuelle, capable d'être investie dans des projets révolutionnaires, critiques ou réactionnaires, tout en restant traversée par une vision biologisante de la sexualité comme besoin naturel. En mobilisant l'histoire des concepts appliquée à la sexualité, ce mémoire contribue enfin à montrer l'intérêt d'analyser non seulement les pratiques, mais aussi les catégories de pensée qui organisent nos représentations collectives de l'intime.

Ce travail comporte néanmoins plusieurs limites. D'une part, certaines zones d'ombre persistent, notamment l'absence de données quantitatives permettant de mesurer

³⁷⁰ Patricia LEGOUGE, « Plaisir sexuel », *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, p.547

³⁷¹ *Ibid.*, p.550

précisément l'impact et la diffusion du concept de « misère sexuelle » dans le langage commun : si son usage dans les médias grand public, les réseaux sociaux ou encore sur les plateaux télévisés est manifeste, il reste difficile d'en évaluer l'ampleur réelle, notamment chez les individus et dans la vie de tous les jours. D'autre part, une période historique demeure peu investie, celle des années 1980 et du début des années 1990, pour laquelle aucune source substantielle n'a pu être identifiée : une recherche plus approfondie serait nécessaire pour combler ce vide. En outre, ce mémoire ne s'appuie pas sur des témoignages directs — sous forme d'entretiens sociologiques par exemple — de personnes mobilisant le concept ou se reconnaissant dans celui-ci, ce qui aurait permis d'éclairer sa signification au prisme d'expériences subjectives. Enfin, l'approche choisie, à savoir l'histoire des concepts et plus largement l'histoire des idées politiques, permet d'éclairer des usages discursifs, mais pas forcément une réalité tangible ou objective : cette étude ne permet donc pas, par exemple, d'analyser concrètement les pratiques sexuelles ou les vécus intimes des individus, mais simplement d'avoir une idée des représentations et des discours qu'ils ou elles ont en la matière.

Enfin, une question demeure : faut-il conserver ou abandonner l'usage de la notion de « misère sexuelle » ? Son appropriation récente par les discours masculinistes et *incel* lui confère aujourd'hui une connotation négative, souvent associée à la misogynie, à l'antiféminisme et à la revendication d'un prétendu « droit au sexe ». Pourtant, elle s'inscrivait à l'origine dans un projet de libération de la sexualité, et participa de la politisation des questions sexuelles. Elle reste ainsi une catégorie d'analyse intéressante pour penser les inégalités d'accès à la sexualité et à la construction sociale de nos désirs. Dans un entretien écrit avec le psychosociologue Alain Giami, directeur de recherche émérite à l'Inserm et vice-président de la WAS, nous avons pu recueillir son opinion quant à la pérennité de la notion de « misère sexuelle » — au regard notamment des récentes appropriations. Celui-ci a répondu qu'elle était « certainement datée », et qu'il ne l'utilisait plus dans son travail. Néanmoins, il n'est pas pour autant judicieux selon lui d'affirmer qu'elle n'existe pas : « je comprends mal que le fait qu'elle soit utilisée par une communauté donnée puisse servir à disqualifier et invalider les réalités auxquelles elle renvoie et qui concernent beaucoup de monde ». Il ajoute par ailleurs qu'il ne pense pas « qu'aujourd'hui, la possibilité d'avoir “des relations sexuelles, saines, en toute sécurité et qui apportent du plaisir” comme le préconise l'OMS, soit universellement répandue et de façon égalitaire en fonction du sexe/genre ».

C'est en ce sens qu'une relecture féministe de la notion de « misère sexuelle » présente un intérêt. Premièrement car elle permet d'identifier et de questionner la non satisfaction sexuelle des femmes — au-delà des problématiques de violences, qui sont à traiter dans le même temps — souvent peu visible dans le débat public mais tout aussi structurante : absence ou rareté du plaisir, partenaires peu attentifs, injonctions à la disponibilité, manque de reconnaissance des attentes et des besoins féminins. Mais également car elle permet d'amorcer une réflexion critique sur l'origine de nos désirs sexuels. Ainsi, reconnaître que les *incels* pointent parfois une réalité (certains corps masculins sont moins valorisés, moins désirés par les femmes) ne signifie pas valider leur ressentiment misogyne de « surlégitimité » en matière de sexe³⁷², mais permet, au contraire, d'en déplacer l'analyse : plutôt que d'y voir la preuve d'une « injustice » imputable aux femmes, on peut l'interpréter comme l'effet de structures sociales inégalitaires qui hiérarchisent les corps et les rendent désirables ou non. Il s'agit de la thèse défendue par la philosophe féministe Amia Srinivasan, dans son essai *Le droit au sexe*. Dans ce texte qu'elle a rédigé peu de temps après l'attentat *incel* perpétré par Elliott Rodger en 2014, elle soutient que « Certains hommes sont exclus de la sphère sexuelle pour des raisons politiquement suspectes — y compris, peut-être, certains hommes qui sont poussés à évacuer leur désespoir sur des forums anonymes — mais dès l'instant où leur malheur s'est transformé en rage contre les femmes qui leur "refusent" du sexe, plutôt que contre les systèmes qui façonnent le désir (le leur et celui des autres), ils ont franchi la ligne vers quelque chose d'abject et de confus sur le plan moral »³⁷³. Elle insiste néanmoins sur l'importance de prolonger l'analyse :

Pour autant, se contenter de répondre à une femme trans, ou à une femme handie, ou à un homme asiatique, que "personne n'a l'obligation de faire du sexe avec vous", c'est passer à côté de quelque chose d'essentiel. Il n'existe pas de bon droit au sexe, et chacun.e a légitimement le droit de désirer ce qu'il ou elle désire, mais les préférences personnelles — PAS DE BITES, PAS DE FOLLES, PAS DE GROS.SSES, PAS DE NOIR.ES, PAS D'ARABE.S, (...) — ne sont que rarement personnelles.

Source : *Le droit au sexe*, 2024, p.175

Reste alors à savoir si nous serons capables de transformer cette catégorie de « misère sexuelle », non en revendication d'un droit au sexe, mais en levier d'émancipation pour penser une véritable justice sexuelle.

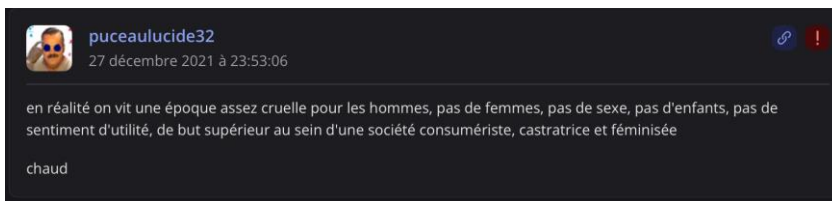
³⁷² Amia SRINIVASAN, *op. cit.*, p.152

³⁷³ *Ibid.*, p.172-173

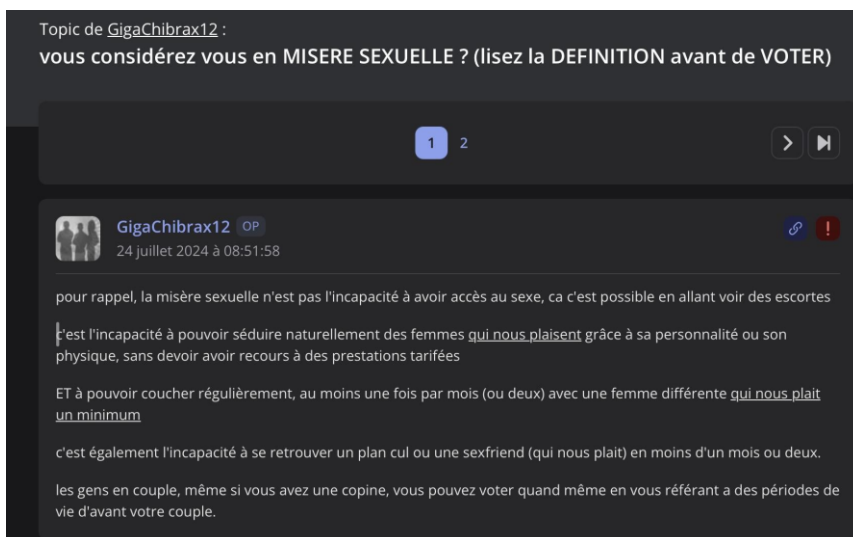
Annexes

⚠️ Certains passages contiennent des propos violents et/ou vulgaires, pouvant heurter la sensibilité de certaines personnes.

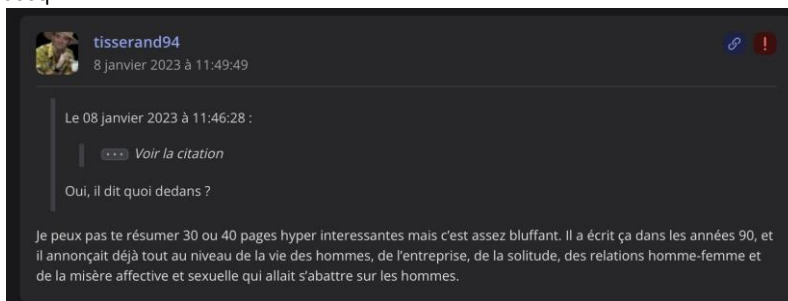
Annexe 1 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur la féminisation de la société



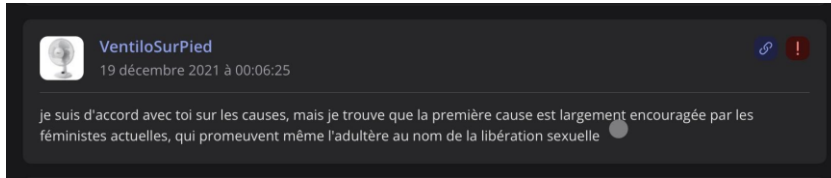
Annexe 2 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur la définition de la misère sexuelle



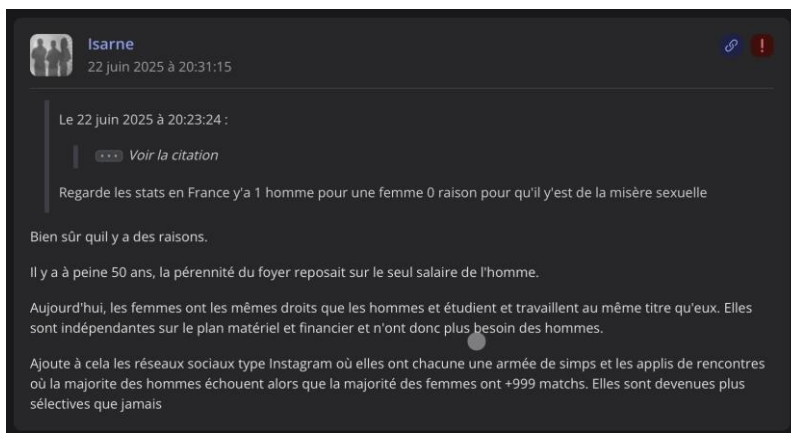
Annexe 3 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur les prédictions de Michel Houellebecq



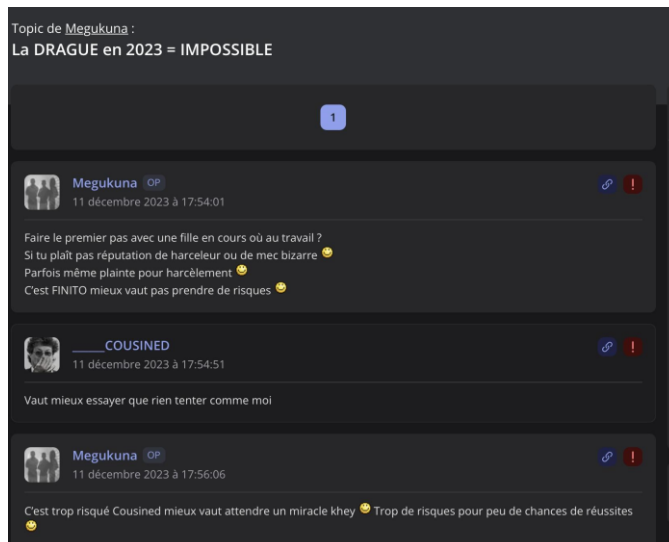
Annexe 4 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur le féminisme et la libération sexuelle



Annexe 5 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur l'indépendance économique des femmes



Annexe 6 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur les difficultés pour draguer une femme



Annexe 7 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur la nécessité de prendre en charge la misère sexuelle des hommes

Topic de AideSoutienKpop :

Aucun politique ne prend en compte la misère sexuelle


1

 **AideSoutienKpop** OP 3 septembre 2024 à 20:31:24

En France ça boucle sur les mêmes problèmes et fait l'atruche sur bcp comme la misère sexuelle de bcp d' hommes en France.

Bcp baise une fois par mois voir pas du tout et c'est un vrai problème car un homme qui ne baise pas est un homme qui a plus de chance d'agresser une femme dans la rue ou de ne pas travailler. Alors qu'il serait simple de régler le problème en légalisant la prostitution et donner une aide au plus pauvre pour aider à payer un rapport. Par exemple rsaiste/ aahiste = cmu qui rembourse 3 prostituée dans le mois

Annexe 8 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur les avantages du mariage arrangé

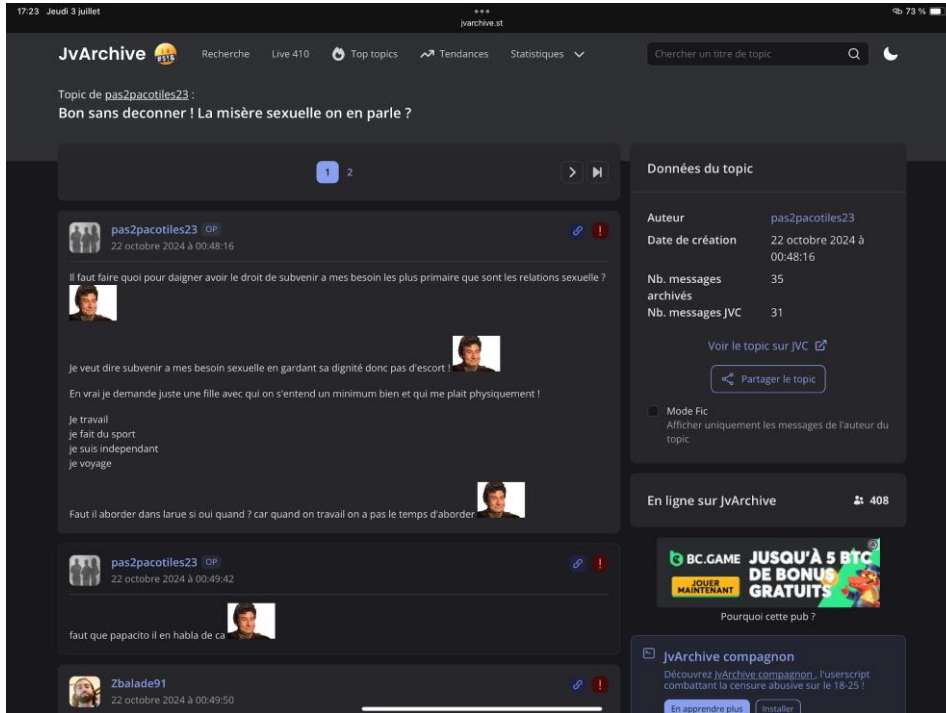
 **AltairAncien** 28 décembre 2021 à 11:38:38

Faut pas se leurrer, qu'on aime ou pas l'ancienne méthode plus conservatrice pour trouver un partenaire (le fameux mariage arrangé, voir, en moins brusque, simplement trouver une fille de son village), elle garantissait au moins à chaque homme de trouver une partenaire. Et ça permettait l'accès au bonheur, car accès aux enfants, au sexe, à l'affection tout simplement.

On peut pas vraiment parler de misère sexuelle parce qu'aujourd'hui tu vas sur des sites d'escort et tu baisses, donc c'est "accessible" contre une somme d'argent en soi (d'ailleurs pas mal d'escort parlent de la recrudescence de jeunes hommes dans leurs clients, qui est une preuve de plus), mais pas contre la misère affective elle est bien présente, et elle est bien plus subie par les hommes que les femmes, la faute à ce déséquilibre du marché de la séduction.

C'est l'époque qui veut ça et c'est complètement inédit dans l'histoire de l'humanité une telle libération des mœurs à ce niveau, mais ça va juste donner une majorité d'hommes seuls à l'avenir, et tout les troubles que ça entraîne (dépression, folie, haine des femmes etc...), et si pour les femmes ça touche surtout celle qui ont un capital social supérieur à l'homme (diplômées, riches etc...) elles seront les grandes perdantes de ce "choix" délibéré de taper dans les 20% puisqu'avec cette mentalité, une majorité d'entre elles finiront seules également par pure égo.

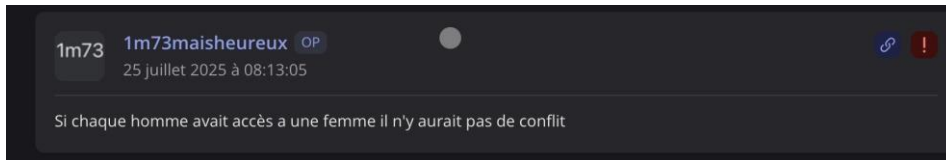
Annexe 9 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur le droit revendiqué par un membre du forum de subvenir à ses besoins sexuels



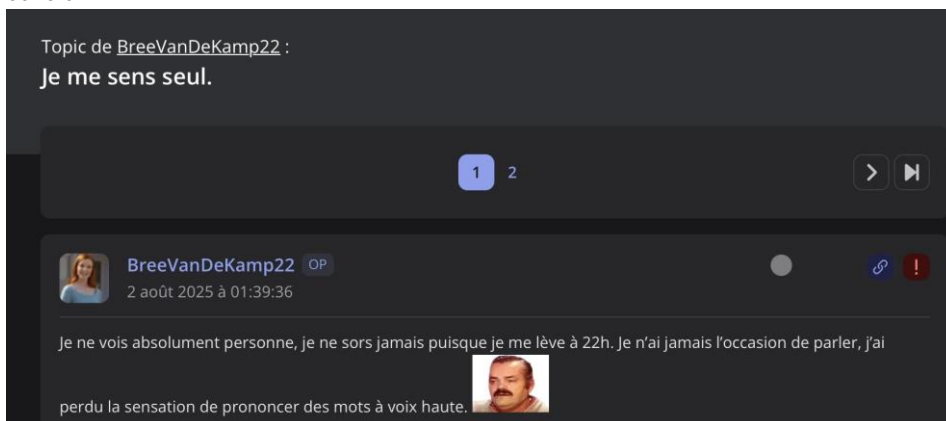
Annexe 10 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur la prise en charge par les femmes de la misère sexuelle masculine



Annexe 11 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur la violence des hommes comme conséquence d'un manque de relation



Annexe 12 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur la solitude extrême d'un membre du forum



Annexe 13 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur la solitude, l'isolement et l'addiction d'un membre du forum



Annexe 14 : Capture d'écran – Forum jeux vidéo.com, *topic* sur le lien entre immigration et sélectivité des femmes



Annexe 15 : entretien écrit avec Alain Giami, chercheur émérite à l'Inserm, mené le 23 juillet 2025

Réponses et développement de Alain Giami au Questionnaire de Alice Poncet.
(23 Juillet 2025)

- *Quel a été votre parcours de vie ? (Études, vie professionnelle, domaines de recherche etc)*
- *Vous êtes né en 1952. En 1968, vous aviez 16 ans : conservez-vous quelques souvenirs de cette période ? A-t-elle été marquante ?*
- *Dans quel contexte avez-vous été amené à écrire et publier cet article « Misère, répression et libération sexuelles » en 2002 ? Quel était l'objectif de votre contribution au numéro de Mouvements intitulé « Sexe : sous la révolution, les normes » ?*

Tout d'abord permettez-moi de vous remercier de m'avoir donné l'opportunité de revenir sur ces questions importantes. Cependant, votre projet – tel que je l'entends – porte sur deux questions très différentes ce qui entretient une certaine confusion. D'une part, la question de la « misère sexuelle » comme forme d'insatisfaction et de frustration relatives à la vie sexuelle liée aux conditions sociales, et d'autre part, l'idéologie d'une communauté qui utilise ce vocable avec des acceptions qui n'ont pas grand-chose à voir avec les

élaborations historiques de cette notion. Avec d'une part un concept et d'autre part une notion idéologique, qu'il est difficile de mettre sur le même plan.

L'article de 2002 qui a attiré votre attention s'inscrivait dans un travail de longue haleine sur les questions politiques de la sexualité et de la liberté sexuelle et, avec Gert Hekma, collègue et ami malheureusement décédé en 2022, nous avons longtemps souhaité réhabiliter la notion de révolution sexuelle, appliquée aux mouvements politiques et culturels des années soixante, et examiner sa possible utilité actuelle. Nous en avons tiré un ouvrage publié en anglais et en français.

En France, le discours sur ces questions était et est toujours dominé par des révisionnistes issus du Parti Communiste Français flirtant souvent avec une forme de négationnisme et qui ont toujours détesté la notion de révolution en général et en particulier dans le domaine de la sexualité. Ludivine Brantigny ou Enzo Traverso sont beaucoup plus ouverts sur ces questions – sans toutefois manifester beaucoup d'enthousiasme pour la notion de révolution sexuelle. Aux États-Unis des auteurs et autrices tels que Jeffrey Escoffier ou Dagmar Herzog, en particulier, ont démontré l'existence de cette « révolution ». Si des révolutions sexuelles ont bien eu lieu à cette époque (et ceci vient d'être reconnu à nouveau par Marie Bergstrom qui parle d'une « nouvelle révolution sexuelle » à partir de l'enquête de l'INED), c'est qu'elles ont visé à répondre et à lutter contre des formes d'oppression sociale et politique et par voie de conséquence des formes d'insatisfaction sexuelle.

La notion de misère sexuelle avait déjà été utilisée par W. Reich et surtout par Marcuse – qui m'a plus intéressé sous l'influence de Boris Fraenkel et par les Situationnistes qui ont dénoncé « la misère en milieu étudiant » y compris la misère sexuelle. Un excellent documentaire de Sylvain Desmilles revient sur cette question d'un point de vue positif sur les révolutions sexuelles (<https://www.primevideo.com/detail/R%C3%A9volutions-sexuelles/0HSX682QYSSPE005P2GSAIBRRP>). Bozon avait refusé d'y participer....

L'utilisation de ce concept s'inscrivait dans le contexte d'une mise en perspective historique sur ces questions. Il visait à désigner le décalage entre les aspirations au bien-être associé à la sexualité et les difficultés – principalement d'origine sociale – pour y parvenir. L'insatisfaction ou le malaise issus de ce décalage concerne aussi bien les femmes que les hommes et les autres. Par ailleurs, la misère sexuelle – c'est-à-dire le sentiment subjectif de l'insatisfaction sexuelle était considéré en 1968 comme un levier visant arriver à une conscience malheureuse ouvrant au développement de la « conscience de classe » (Lukacs). D'autres ont pu considérer que l'expérience de la liberté et du plaisir sexuel allaient rendre l'oppression et la misère sexuelle insupportables. On a malheureusement compris que la sexualité malheureuse ou heureuse ne saurait être ce levier d'éveil à la conscience de classe.

Il ne me semble pas qu'aujourd'hui la possibilité d'avoir « des relations sexuelles, saines, en toute sécurité et qui apportent du plaisir » comme le préconise l'OMS, soit universellement répandue et de façon égalitaire en fonction du sexe/genre. Quant à savoir si ces difficultés et les insatisfactions qu'elles peuvent générer puissent ouvrir à une

contestation plus large .. je n'en sais rien. Mais les combats, féministes, gay et trans reposent sur le même postulat : la lutte contre les oppressions liées à la sexualité, aux identités et au genre s'inscrit dans un combat visant à éliminer ou réduire toutes les formes d'oppression.... Il reste quand même quelque chose des idéaux de Mai 68.... qui, je vous le rappelle, a vu près de 10 millions de travailleurs en grève et dans la rue....

- *Je me permets également de vous reposer la question, bien que je ne sois pas sûre que vous puissiez y répondre : dans votre article, vous retracez r « l'histoire » de la libération sexuelle, et vous expliquez que dénoncer la misère sexuelle a souvent été « indissociable d'un projet de libération sexuelle », c'est-à-dire d'un projet de transformation de la société et d'émancipation.*

Or, aujourd'hui, les discours qui mobilisent cette notion de misère sexuelle et qui prennent de plus en plus de place (notamment en ligne) sont le fait des sphères masculinistes « incel ». Celles-ci semblent s'être réappropriées le terme afin de critiquer les avancées féministes en matière de sexualité, et défendent un retour à un ordre moral antérieur, où les hommes ont un droit naturel sur le corps des femmes et sur l'accès au sexe. Comment analysez-vous ce déplacement dans l'usage de la thématique de la misère sexuelle ? Pensez-vous qu'il faudrait par conséquent « abandonner » l'usage du terme ?

L'expression « misère sexuelle » est certainement datée et je ne l'utilise plus dans mon travail actuellement centré sur les notions de justice et droits sexuels. Que cette notion soit actuellement reprise et brandie en tant que slogan par une communauté donnée et située est une autre histoire et je n'ai pas étudié cette question. Il me semble que celle qui a le mieux étudié ces communautés est Mélanie Gourarier. Mais je comprends mal que le fait qu'elle soit utilisée par une communauté donnée puisse servir à disqualifier et invalider les réalités auxquelles elle renvoie et qui concernent beaucoup de monde.

Quant à considérer que le discours de la liberté sexuelle renvoie à un ordre moral antérieur... vous me permettrez d'en douter.

- *Vous travaillez aujourd'hui sur la notion de « justice sexuelle », notamment dans le cadre de la World sexual health association. Comment appréhendez-vous le mouvement Incel sous cet angle ? S'il est évident que les discours violents, sexistes et racistes qu'ils diffusent sont à combattre, il est aussi probable que ces jeunes hommes, qui ne correspondent pas forcément aux normes de la masculinité hégémonique, puissent en effet avoir des difficultés à vivre des expériences intimes et sexuelles. Comment défendre à la fois des « droits sexuels », tout en affirmant qu'il n'y a pas véritablement un « droit au sexe », c'est-à-dire un droit sur le corps d'autrui ?*

Votre lecture des droits sexuels est erronée. La question du consentement est centrale dans le registre des droits sexuels et les droits sexuels et ceux/celles qui les défendent s'opposent et luttent contre la notion du « droit sur le corps d'autrui » que je n'ai vu nulle part et qui constitue ce contre quoi on lutte justement. Je vous suggère de relire en détail les déclarations de la WAS et d'autres organismes (IPPF, ICPD, OMS, UNESCO, etc...) sur les questions de droits et justice sexuelle et reproductive qui mettent en avant la notion d'« intégrité corporelle » (Bodily integrity) qui est absolument centrale dans cette problématique et qui porte aussi bien sur le consentement en matière d'activité sexuelle, d'interdiction de la torture et de certains actes médicaux et des modifications génitales.

- *Dans un livre intitulé Précis de culture féministe (2022), Sabrina Erin Gin vous cite : « Selon Alain Giami, sociologue et directeur de recherche à l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm), « la misère sexuelle consiste principalement dans l'absence ou la faiblesse de vie sexuelle non reproductive ». Ce charmant monsieur nous apprend que les symptômes de la misère sexuelle sont nombreux : « Les manifestations de la misère sexuelle incluent la plupart des troubles reconnus par la pathologie classique. Ils sont multiples : dyspareunie (douleur au cours des rapports sexuels), vaginisme, éjaculation précoce, impuissance, frigidité... – et bien plus répandus qu'on ne saurait le croire. Ces manifestations "cliniquement" repérables ne sont pas les seules. La misère sexuelle excède les limites d'une symptomatologie définie. Plus fréquents, mais plus difficiles à cerner, l'insatisfaction, l'ennui, la lassitude, les désirs inavoués caractérisent le plus souvent la vie sexuelle quotidienne, et la rendent "misérable". » Une liste d'expressions plutôt courantes et que l'on pourrait aussi imputer à la dépression, l'anxiété généralisée, et tant d'autres pathologies. Ça pourrait en fait être attaché à n'importe quoi, mais un homme, chercheur en sciences sociales, et absolument pas médecin, s'est dit : « Tiens, pourquoi pas défendre que c'est la conséquence de la misère sexuelle ? » C'est assez bien écrit pour considérer que la misère sexuelle touche autant les hommes que les femmes, que les personnes non binaires. Et pourtant... Cette rhétorique se retrouve uniquement dans le discours d'hommes, quand ils justifient le viol ou leur haine des femmes. Et c'est là que l'on commence à tiquer. » (p. 86-87)*

Outre le fait que cette personne pense vous citer (alors qu'il s'agit d'une citation que vous rapportez de Roger Pol Droit et Antoine Gallien et de leur livre La réalité sexuelle), elle induit plus largement que dénoncer la misère sexuelle est une stratégie masculine pour justifier le viol. Un peu plus loin, elle affirme que « la misère sexuelle n'existe pas » : il s'agit ici de la défense privilégiée par les féministes pour répondre aux masculinistes lorsqu'ils dénoncent leur misère sexuelle, puisque le sexe n'est pas un besoin vitale comme le fait de manger ou de respirer. Selon vous, est-il possible d'affirmer que des formes de misère sexuelle peuvent exister (et pas uniquement chez les incels), tout en ayant une posture et un argumentaire féministe ?

Tout d'abord, je ne suis pas « sociologue » mais « psycho-sociologue ». Ces positions dites féministes s'inscrivent dans des stéréotypes de genre qui opposent l'hyper - sexualisation attribuée aux hommes et la sous - sexualisation attribuée aux femmes (cf. un de mes articles en attaché). Encore récemment lors d'une présentation de l'idée de justice sexuelle, une chercheuse de l'INED a suggéré que la notion de justice sexuelle était une notion masculine contrairement à celle de « justice reproductive » plus ancrée dans les mouvements de femmes racisées aux États-Unis et en Afrique du Sud et concernant les femmes. Je n'ai pas à décider de ce que peuvent dire ou penser les féministes. Il me semble que le concept de « misère sexuelle » tel que je l'ai défini peut s'appliquer aux femmes et aux hommes. Qu'il soit repris comme une arme de guerre par certains est une autre histoire et je comprends mal comment vous passez de l'analyse de l'idéologie d'une communauté à l'invalidation de réalités sociales et subjectives qui traversent aussi bien les femmes que les hommes. Je m'intéresse actuellement beaucoup plus au vieillissement et à la vie en institution fermée, en général, qui sont des lieux où la vie sexuelle et affective ordinaire rencontre de nombreux obstacles du fait de la séparation obligatoire des personnes de sexe différent, de l'absence d'intimité dans le rapport à soi-même et aux autres du contrôle organisationnel sur les rythmes biologiques. Je pose les problèmes en termes de violation des droits sexuels plutôt qu'en termes de « misère sexuelle ». Aujourd'hui, vu les connotations de la notion de misère sexuelle, il me semble plus approprié de parler de justice et de droits sexuels (notions reconnues par un certain nombre d'organisations internationales et d'ONG). Les droits sexuels portent sur les relations et les actes sexuels consensuels. La notion de consensus étant devenue centrale dans toute pensée contemporaine médicale ou sociologique sur la sexualité. L'idée que cette notion serve à justifier le viol me semble un non-sens.

Cela dit, les incels – qui ne m'intéressent pas beaucoup, je dois l'avouer, — peuvent raconter ce qu'ils veulent et celles et ceux qui ne sont pas d'accord peuvent leur répondre.

« puisque le sexe n'est pas un besoin vitale (sic) comme le fait de manger ou de respirer ».

Je ne comprends pas ces positions essentialistes qui considèrent que ce qui est légitime doit s'inscrire dans la nature et la physiologie. Freud avait bien montré au cours de ses premiers travaux que la frustration sexuelle des femmes de la bourgeoisie juive viennoise était l'une des sources de « leurs maladies nerveuses » beaucoup plus fréquemment que pour les hommes. Des gens comme Abraham Maslow ou Virginia Henderson ont développé des théories des besoins fondamentaux dans le champ psycho-social et dans le champ infirmier qui ne réduisent pas les besoins fondamentaux aux fonctions d'alimentation et de respiration. Le rapport de l'IGAS sur les Ehpad (<https://solidarites.gouv.fr/le-gouvernement-publie-le-rapport-igas-igf-sur-la-gestion-des-ehpad-du-groupe-orpea>), qui n'avait pas mentionné la question de la sexualité ni celle de l'intimité, l'affectivité ou l'isolement et la solitude, en vient finalement à réduire les

personnes hébergées à des tubes digestifs où on ne se préoccupe que de ce qui y pénètre et de ce qui en sort uniquement.

Réduire les besoins humains à ces deux dimensions, me semble très dangereux. Allez voir du côté du CECOT au El Salvador comment on détruit les personnes détenues – certes des gangsters dangereux - en les privant de tout contact humain avec leur famille ou toute personne significative et de toute possibilité culturelle (pas de lecture, pas de radio, pas de télé) tout en leur fournissant 800 calories par jour d'alimentation pour éviter qu'ils meurent tout de suite. Oui le besoin fondamental de l'alimentation y est bien satisfait !!!!

Permettez moi à mon tour de vous poser une question à laquelle je ne suis pas sûr que vous puissiez répondre : Comment posez-vous la question du plaisir sexuel chez les femmes ? Quelle importance y donnez-vous ? Comment pensez-vous la frustration de ce plaisir ? Je me permets de joindre un article de l'équipe d'Ellen Laan qui apporte des éléments sur cette question.

Sources

Revus intellectuelles et militantes :

- DE BEAUVOIR, Simone, *Les Temps Modernes. Les femmes s'entêtent*, n°333-334, avril-mai 1974
- MASPERO, François, *Partisans : Sexualité et répressions*, n°32-33, octobre-novembre 1966
- MASPERO, François, *Partisans : Sexualité et répression (II)*, n°66-67, juillet-octobre 1972
- MLF, *Le Torchon brûle*, Supplément au n°3, 1972
- *Histoire d'elles*, n°4, 1978
- *Sexpol*, n°12, 1977
- *Sorcières : les femmes vivent*, n°10, 1977

Articles de presse :

- FERRARI, Pauline, « La misère sexuelle, encore un mythe masculiniste ? », *Les Inrockuptibles*, 12 août 2024
- FOURNEAU, Lisa, « Le terme "misère sexuelle" ne veut rien dire (et devrait même disparaître) », *20 Minutes*, 8 novembre 2022
- FORTIN, André, « Alain finkielkraut. Amour et utopie », *Nuit blanche, le magazine du livre*, n°69, hiver 1997
- JACCARD, Roland, « Michel Houellebecq et le nihilisme », *Causeur*, 19 mai 2014
- LÜHMANN, Hannah, « Warum gehen Sie nie zum Friseur, Herr Houellebecq ? », *Die Welt*, 23 janvier 2015
- MADOUAS, Fabrice, « Pour en finir avec Mai 68 », *Valeurs actuelles*, 23 avril 2008

- MATTERN, Florian, « Michel Houellebecq, le “satan du monde littéraire“ qui fascine les Anglo-saxons » , *Courrier International*, 27 octobre 2024
- MAZAURETTE, Maïa, « La misère sexuelle, un argument si pratique », *Le Monde*, 15 décembre 2019
- OLITÉ, Marion, « Vous ne baiserez pas » : on a discuté date, sexualité et misogynoir avec Naya Ali », *Madmoizelle*, 28 août 2024

Livres :

- ARTPRESS, *Michel Houellebecq. Les grands entretiens d'artpress*, Paris, Imec, 2017
- BROWNMILLER, Susan, *Le Viol*, Montréal, éditions l'Étincelle, 1976
- BRUCKNER, Pascal, FINKIELKRAUT, Alain, *Le nouveau désordre amoureux*, Paris, éditions du Seuil, 1977
- FIELD, Michel, BROHM, Jean-Marie, *Jeunesse et révolution*, Paris, éditions Maspero, 1975
- GIN, Sabrina E., *Précis de culture féministe pour briller en société patriarcale*, Paris, Leduc, 2022
- HOUELLEBECQ, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, éditions Maurice Nadeau, 1994
- HOUELLEBECQ, Michel, *Les particules élémentaires*, Paris, J'ai Lu, 2000
- HOCQUENGHEM, Guy, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au rotary*, Paris, Albin Michel, 1986
- MERLE, Robert, *Derrière la vitre*, Paris, Gallimard, 1970
- REICH, Wilhelm, *L'Irruption de la morale sexuelle. Études des origines du caractère compulsif de la morale sexuelle*, trad. Pierre Kamnitzer, Paris, Payot, 1972

Textes militants :

- MLF, « Manifeste contre le viol », *Libération*, 1976
- Internationale situationniste, *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*, Strasbourg : Association fédérative générale des étudiants de Strasbourg, 1966
- Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR), *Rapport contre la normalité*, Paris, éditions Champ libre, 1971

Vidéos et extraits télévisés :

- « Michel Houellebecq [vidéo en ligne] », *Tout le monde en parle*, France 2, 15 avril 2000, INA, consulté le 23 août 2025 <https://www.ina.fr/ina-eclairer-actu/video/i08015553/michel-houellebecq>
- « Thierry Ardisson invite Philippe Sollers [vidéo en ligne] », *Tout le monde en parle*, France 2, 7 janvier 2006, INA, consulté le 23 août 2025 <https://www.ina.fr/ina-eclairer-actu/video/i09251715/thierry-ardisson-accueille-philippe-sollers>
- « “Adolescence”, la série Netflix qui chamboule les Britanniques [vidéo en ligne] », *Arte*, 29 mars 2025, Arte TV, consulté le 23 août 2024 <https://www.arte.tv/fr/videos/125937-003-A/adolescence-la-serie-netflix-qui-chamboule-les-britanniques/>
- « Meetic, le site qui a changé les rencontres [vidéo en ligne] », *CNews*, 23 décembre 2021, consulté le 23 août 2025 <https://www.cnews.fr/emission/2021-12-23/face-linfo-du-23122021-1163929>
- « La misère sexuelle : un concept problématique [vidéo en ligne] », *Konbini*, 23 septembre 2024, TikTok, consulté le 23 août 2025 <https://vm.tiktok.com/ZNdXGyqY5/>
- « La misère sexuelle [vidéo en ligne] », *Comment séduire une femme / Fabrice Julien*, 23 décembre 2018, YouTube, consulté le 23 août 2025 <https://youtu.be/qMtQE1lbPho?feature=shared>
- « La misère sexuelle des hommes : quelles conséquences ? [vidéo en ligne] », *La séduction pour les zéros*, 3 août 2022, YouTube, consulté le 23 août 2025 <https://youtu.be/pFIKpCaG2Xw?si=r2HWo77hW69F203k>

- « Cette société te plonge dans une misère sexuelle et sentimentale effroyable... [vidéo en ligne] », *Kamal Kemzi*, 26 septembre 2022, YouTube, consulté le 23 août 2025 <https://youtu.be/Ftcin8Loqu4?si=ondy7YYsR-AxKWdJ>
- « Islam, porno : Michel Houellebecq s'explique dans Quotiden [vidéo en ligne] », *Quotidien*, 4 juin 2023, YouTube, consulté le 23 août 2025 <https://youtu.be/mjzjdaeOv8s?si=5IKuACCBcmQOPvCm>
- « Pourquoi 99% des mecs vivent la misère sexuelle extrême ? [vidéo en ligne] », *Le défouloir de Mike*, 19 novembre 2023, YouTube, consulté le 23 août 2025 <https://youtu.be/12mjYAlhaYs?si=xBTBRK3CN0nr94j>
- « Ces hommes sont célibataires de force - la misère sexuelles [vidéo en ligne] », *BryanForReal Unfiltered*, 8 janvier 2025, YouTube, consulté le 23 août 2025 https://youtu.be/Fts7lbyGLZY?si=F6--UXEwk-rLhz_t
- « Misère sexuelle et affective en France (et ses terribles conséquences) [vidéo en ligne] », *Le Carnassier*, 4 juin 2025, YouTube, consulté le 23 août 2025 <https://youtu.be/R-AUnBVHnjI?si=IOlggs8TUM4hYLtP>
- « La misère sexuelle expliquée chez les Hommes [vidéo en ligne] », *Billiz Legacy*, 24 juin 2025, YouTube, consulté le 23 août 2025 <https://youtu.be/vbXNlh6nQIA?si=GoGlzs0b5tC3CpHH>
- « Les femmes sont attirées par seulement 10% des hommes [vidéo en ligne] », *Charles.lovecoach*, 18 janvier 2023, TikTok, consulté le 23 août 2025 <https://vm.tiktok.com/ZNdXcDSjG/>

Extraits radiophoniques :

- « Comment la génération Z aborde la sexualité, le désir et la quête d'amour ? », *Grand bien vous fasse !*, France Inter, 4 juin 2025, en ligne, consulté le 21 août 2025
- LEPRINCE, Chloé, « Connaissez-vous l'histoire de "De la misère en milieu étudiant", le véritable bréviaire de Mai 68 ? », *France Culture*, 12 mars 2018 [mis à jour le 13 mars 2018], en ligne, consulté le 21 août 2025
- VILANOVA, Constance, « La misère sexuelle n'existe pas », *Mouv'*, 3 septembre 2024, en ligne, consulté le 21 août 2025

Photographie



- SHEPARD, Todd, « "la misère sexuelle n'explique pas à elle seule le viol." les réponses féministes aux critiques de l'extrême gauche », *Les mots sont importants*, en ligne, consulté le 23 août 2025 <https://lmsi.net/La-misere-sexuelle-n-explique-pas>

Bibliographie

Histoire des sexualités :

- CHAPERON, Sylvie *et al.* *Histoire des sexualités en France - XIXe-XXIe siècle*, Paris, Armand Colin, 2024.
- CORBIN, Alain, *Les filles de nocés. Misère sexuelle et prostitution aux 19e et 20e siècles*, Paris, Aubier Montaigne, 1978
- SHEPARD, Todd, *Mâle décolonisation. L' « homme arabe » et la France, de l'indépendance algérienne à la révolution iranienne*, Paris, Payot, 2017
- STEINBERG, Sylvie (dir.), *Une histoire des sexualités*, Rennes, PUF, 2018.
- VIGARELLO, Georges, *Le propre et le sal. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris, éditions du Seuil, 1985,
- SOHN, Anne-Marie, « Alain Corbin, Les filles de nocés. Misère sexuelle et prostitution au XIXe et XXe siècle [compte-rendu] », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°28/2, 1981, pp. 384-386

Sexologie/psycho-sociologie :

- DROIT, Roger-Pol, GALLIEN, Antoine, *La réalité sexuelle : une enquête en France. Des femmes et des hommes disent les difficultés quotidiennes de leur vie sexuelle*, Paris, Robert Lafont, 1974
- DUPRAS, André, « Handicap et sexualité : quelles solutions à la misère sexuelle ? », *Alter, European Journal of Disability Research*, n°6, 2012
— DUPRAS, André, « La sexualité des hommes en situation de handicap comme quête d'identité et de reconnaissance », *Vie sociale et traitement*, n°123, 2014/3
- GIAMI, Alain, « Misère, répression et libération sexuelles », *Mouvements*, n°20, mars-avril 2002
- SIMON Pierre (Dr) & alii, *Rapport sur le comportement sexuel des Français*, Paris, René Julliard et Pierre Charon, 1972.

Méthodologie et histoire des concepts

- FRÉCON, Guy, *Formuler une problématique*, Paris, Dunod, 2012
- SKINNER, Quentin, « Meaning and Understanding in The History of Ideas », *History and Theory*, Vol. 8, n°1, 1969, pp.3-53

- SKORNICKI, Arnault, TOURNADRE, Jérôme, « L'école de Cambridge et le "contextualisme" », dans *La nouvelle histoire des idées politiques*, Paris, La Découverte, 2024

Mai 68 et révolution sexuelle

- BANTIGNY, Ludivine, « Quelle « révolution » sexuelle ? Les politisations du sexe dans les années post-68 » dans *L'Homme et la Société*, n°189-190, 2013
- CANTIER, Jacques, « 22 mars 1968 : une journée particulière à Nanterre. Retour sur le roman Derrière la vitre de Robert Merle », 2019
- COUCHARD, Françoise, « Les utopies révolutionnaires et leur vision de la famille », *Revue française de psychanalyse*, vol.66, 2002/1
- JASPARD, Maryse, « III. Révolution sexuelle ou révolution des rapports entre les sexes ? », dans *Sociologie des rapports de sexe*, Paris, La Découverte, 2005.
- MARCOLINI, Patrick, *Le mouvement situationniste. Une histoire intellectuelle*, Montreuil, L'Echappée, 2012
- MOIR, Cat, « Wilhelm Reich et la politique de l'homosexualité dans le mouvement Sex-Pol », *Cahiers d'histoire*, n°150, 2021
- PLAQUEVENT, Blanche, « Penser la révolution sexuelle dans les années 1960 : intellectuel·le·s et étudiant·e·s en quête de subversion », dans *Ethnologie française*, vol. 49, 2019
- TRESPEUCH-BERTHELOT, Anna, « L'interface situationniste et ses paradoxes », *Mondes*, n°11, 2017
- SUZZONI, Monique, « Chronologie générale », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°11-13, 1988
- ZANCARINI-FOURNEL, Michelle, *Le moment 68. Une histoire contestée*, Paris, Seuil, 2016.

Histoire intellectuelle

- CHABAL, Emile, « Les intellectuels et la crise de la démocratie », *Pouvoirs*, 2017/2, n°161
- DOSSE, François, *La saga des intellectuels Français, II. L'avenir en miettes 1968-1989*, Paris, Gallimard, 2018

- DURAND, Pascal, SINDACO, Sarah, *Le discours « néo-réactionnaire »*, Paris, CNRS éditions, 2015
- FREUND, Julien, « Les nouveaux philosophes », *Revue européenne de sciences sociales*, vol. 16, no. 43, 1978
- LINDENBERG, Daniel, *Le rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Paris, éditions du Seuil, 2002

Histoire du féminisme :

- PAVARD, Bibia, ROCHEFORT, Florence, ZANCARINI-FOURNEL, Michelle, *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2020.
- « Partisans. - Libération des femmes, 1970 », *L'Homme et la société*, n°19, 1971, p.219.

Antiféminismes, masculinismes, inceldom :

- BARD, Christine, BLAIS, Mélissa, DUPUIS-DÉRI, Francis, *Antiféminismes et Masculinismes d'hier et aujourd'hui*, Paris, PUF, 2019
- COSTELLO, William, WHITTAKER, Joe et THOMAS, Andrew G., « The Dual Pathways Hypothesis of Incel Harm: A Model of Harmful Attitudes and Beliefs Among Involuntary Celibates », *Archives of Sexual Behavior*, 2025
- DUPUIS-DÉRI, Francis, *La crise de la masculinité. Autopsie d'un mythe tenace*, Paris, Éditions Points, 2022
- GRANNIS, Tanguy, « Ces hommes qui détestent les femmes. Aux sources du masculinisme », *Revue du Crieur*, n°12, 2019, p. 4-21.
- KIMMEL, Michael, *Angry White Men: American Masculinity at the End of an Era*, New York, Nation Books, 2013
- LAMY, Stéphanie, *Agora toxica. La société incivile à l'ère d'internet*, Bordeaux, éditions du Détour, 2022
- LAVIRON, Camille, « Les nouveaux enjeux de la misère sexuelle », *Chimères*, n°98, 2021
- MORIN, Céline, « Le renouvellement de l'antiféminisme dans la manosphère : idéalisation de la tradition et individualisme masculiniste », *Le temps des Médias*, n°36, 2021/1

- PANASIUK, Mariia, « The Incel Phenomenon: Neoliberalism, Oedipal Crisis, and Masculinity », *Education and Science of Today: Intersectoral Issues and Development of Sciences*, Actes de conférence, Logos, 2024

Théorie féministe

- CLERVAL, Anne, DELPHY, Christine, « Le féminisme matérialiste, une analyse du patriarcat comme système de domination autonome », dans *Géographie sociale*, Rennes, PUR, 2015
- LEGOUGE, Patricia, « Plaisir sexuel » dans *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte,
- KAPLAN, Dana, ILLOUZ, Eva, *Le Capital sexuel*, Paris, Seuil, 2023
- SRINIVASAN, Amia, *Le droit au sexe. Le féminisme au vingt-et-unième siècle*, Paris, Éditions Points, 2022

Analyses littéraires :

- AJAVON, François-Xavier, « Michel Houellebecq et la notion de “sélection sexuelle” », *Le Philosophoire*, 2002/3, n° 18
- BRIDET, Guillaume, « Michel Houellebecq et les montres molles », *Littérature*, 2008/3, n°151
- STEMBERGER, Martina. « “Une femme est certes humaine”. Mélancolie et Machisme chez Michel Houellebecq. » *Roman 20-50*, vol. n° 66, n°3, 4 Feb. 2019
- VARROD, Pierre, « Michel Houellebecq : Plateforme pour l'échange des misères mondiales », *Esprit*, n° 279, 2001

Mémoires et thèses

- GABAUT, François, *Partisans, une revue militante de la guerre d'Algérie aux années 1968*, Thèse de doctorat, Université Paris 7, 2001
- SORIANO, Victoria, *La fabrique des incels : étudier le l'expérience des « incels originels » pour comprendre le phénomène du célibat involontaire chez les hommes*, Mémoire de master, Sciences Po Aix, 2023

Rapports :

- ANRS, Inserm et Santé Publique France, *Contexte des sexualités en France. Premiers résultats de l'enquête CSF-2023 Inserm-ANRS-MIE*, Paris, 2024

- Haut Conseil à l'Égalité, *Rapport annuel 2024 sur l'état des lieux du sexisme en France. S'attaquer aux racines du sexisme*, Paris, 2024
- Radical Awareness Network et Commission Européenne, *Incels : première analyse du phénomène (dans l'UE), et impact et difficultés associées sur le plan de la prévention et de la lutte contre l'extrémisme violent*, Luxembourg, 2021

Sitographie

- « Ngram Viewer », *Wikipédia*, en ligne, consulté le 23 août 2025
https://fr.wikipedia.org/wiki/Ngram_Vieweur
- « Michel Houellebecq », *Wikipédia*, en ligne, consulté le 23 août 2025,
https://fr.wikipedia.org/wiki/Michel_Houellebecq
- « Wilhelm Reich », *Wikipédia*, en ligne, consulté le 23 août 2025,
https://fr.wikipedia.org/wiki/Wilhelm_Reich#Sexologie
- « Michel Houellebecq - Incel Wiki » *Incel Wiki*, en ligne, consulté le 13 août 2025,
incels.wiki/w/Michel_Houellebecq
- « Whatever (Novel) - Incel Wiki. », *Incel Wiki*, en ligne, consulté le 13 août 2025,
incels.wiki/w/Whatever_(novel)
- « Incelosphere timeline. », *Incel Wiki*, en ligne, consulté le 13 août 2025
incels.wiki/w/Incelosphere_timeline
- « Blabla 18-25 Ans - Incel Wiki. », *Incel Wiki*, en ligne, consulté le 13 août 2025,
incels.wiki/w/Blabla18-25__ans
- « Reich Wilhelm », *Le Maitron* (Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international), en ligne, consulté le 23 août 2025, <https://maitron.fr/reich-wilhelm-dictionnaire-allemand/>
- « Santé sexuelle », *OMS*, en ligne, consulté le 21 août 2025
https://www.who.int/fr/health-topics/sexual-health#tab=tab_2
- « Le Nouveau Désordre amoureux – Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut (1977) », *Plateforme Jonas*, en ligne, consulté le 23 août 2025,
<https://plateformejonas.fr/wp-content/uploads/2022/01/5.1.44-Le-Nouveau-Desordre-amoureux-Pascal-Bruckner-et-Alain-Finkielkraut-1977.pdf>.

- FASSIN, Éric, « Houellebecq “sociologue”. Les particules élémentaires, ou le roman noir de la sexualité française », 2019, *Les mots sont importants*, en ligne, consulté le 23 août 2025 <https://lmsi.net/Houellebecq-sociologue>
- WAS, Déclaration des droits sexuels, traduction par A. Giami, 2014, en ligne, consulté le 21 août 2025 https://www.worldsexualhealth.net/files/ugd/793f03_f3477867dcee4606822d4d1cf8c7f739.pdf?index=true

Table des matières

Remerciements	3
Résumé	5
Introduction	8
Enjeux définitionnels autour de la notion de misère sexuelle	10
Bornes chronologiques et géographiques	11
La misère sexuelle, un impensé théorique ?	14
Objectif de la recherche	21
Problématique et hypothèses	23
Méthodes et sources exploitées	24
Annonce du plan	25
Première partie : Mai 68, fabrique de la notion de misère sexuelle. Entre révolution et contestations idéologiques (1966-1977)	27
• Chapitre 1 Les intellectuels de Mai 68 : réactivation et politisation de la misère sexuelle (1966-1975)	28
a) <u>La traduction de Wilhelm Reich en France</u>	29
<i>Une théorie de la révolution sexuelle</i>	29
<i>Profil et trajectoire des auteurs</i>	30
<i>La revue Partisans : penser la politisation de la misère sexuelle</i>	32
b) <u>Mai 68, un moment de circulation des idées entre intellectuels et étudiants</u>	34
<i>De la misère en milieu étudiant, bréviaire de Mai 68 ?</i>	35
<i>Mobilisations étudiantes contre la « misère sexuelle de la jeunesse »</i>	36
c) <u>La misère sexuelle : qui la subit, qui la dénonce ?</u>	38
<i>Une posture intellectuelle surplombante</i>	38
<i>Des catégories oubliées ?</i>	40
<u>Conclusion et transition</u>	42
• Chapitre 2 La critique féministe de la misère sexuelle dans la lutte anti-viol (années 1970)	43
a) <u>Naissance de la lutte anti-viol en France</u>	44
<i>Un cadre théorique nouveau</i>	44
	142

<i>Des affaires de viol qui polarisent le débat</i>	45
b) <u>Controverses entre féministes et gauchistes : « La misère sexuelle n'explique pas à elle-seule le viol »</u>	47
c) <u>La misère sexuelle, un non-sujet chez les féministes ?</u>	51
<i>Un refus de s'emparer de la catégorie de « misère sexuelle »</i>	51
<i>Une critique plus large de la révolution des mœurs</i>	53
<u>Conclusion et transition</u>	54
• Chapitre 3) Les « nouveaux philosophes » : controverses autour des notions de libération et de misère sexuelles	55
a) <u>Le rejet du « moment 68 » chez les nouveaux philosophes</u>	55
<i>Émergence et spécificité de la « Nouvelle philosophie »</i>	56
<i>Des « nouveaux philosophes » aux « nouveaux réactionnaires » ?</i>	57
b) <u>Le nouveau désordre amoureux ou le procès de la révolution des mœurs</u>	59
<i>Une critique explicite de la notion de « misère sexuelle »</i>	59
<i>« L'amour n'est pas une expérience de liberté »</i>	63
c) <u>Entre idolâtrie féminine et rhétorique réactionnaire</u>	64
<u>Conclusion et transition</u>	66
Conclusion de la première partie	68
Deuxième partie : Des vaincus du désir : la misère sexuelle comme récit masculin réactionnaire (1995-2024)	70
• Chapitre 4) Houellebecq, « sociologue de la misère sexuelle » (1994-2015)	71
a) <u>La misère sexuelle, thème central du roman houellebecquien</u>	72
<i>Un récit de la solitude masculine</i>	72
<i>Une nouvelle théorie de la misère sexuelle</i>	75
b) <u>Un point de vue masculin revendiqué</u>	77
c) <u>Importance de l'œuvre de Michel Houellebecq</u>	80
<i>Un succès « grand public »</i>	80
<i>Postérité chez les Incels</i>	81
<u>Conclusion et transition</u>	83
• Chapitre 5) La misère sexuelle comme arme réactionnaire : les sphères masculinistes « Incel » à l'assaut des avancées féministes (2010-2020)	85
<u>Glossaire</u>	87
a) <u>La misère sexuelle des hommes occidentaux : théorisation du</u>	

<u>nouveau « mal du siècle »</u>	89
<i>Le procès du féminisme</i>	89
<i>Le procès de l'immigration</i>	91
<i>La génétique en cause</i>	91
b) <u>Solutions envisagées à la misère sexuelle</u>	92
<i>Entre mobilisation collective et projets d'individuels</i>	92
<i>Le sexe comme dû</i>	94
c) <u>Profil de l'incel : qui est vraiment acquis aux théories de la misère sexuelle ?</u>	95
<i>Des individus en proie au mal-être</i>	95
<i>Un nouveau débouché pour les créateurs de contenu</i>	98
<i>La normalisation des théories incel</i>	101
<u>Conclusion et transition</u>	102
● Chapitre 6) La riposte féministe contemporaine : « la misère sexuelle n'existe pas » (2019-2024)	105
a) <u>La misère sexuelle comme outil de la culture du viol</u>	105
<i>La réponse féministe aux incels</i>	105
<i>Une victoire sur le terrain médiatique</i>	108
b) <u>Un rejet total du concept : la justice sexuelle, angle mort du discours féministe ?</u>	111
<u>Conclusion</u>	113
Conclusion	114
Annexes	120
Annexe 1	120
Annexe 2	120
Annexe 3	120
Annexe 4	121
Annexe 5	121
Annexe 6	121
Annexe 7	122
Annexe 8	122
Annexe 9	123
Annexe 10	123
Annexe 11	124
Annexe 12	124
Annexe 13	124
	144

Annexe 14	125
Annexe 15	125
Sources	131
Bibliographie	136
Table des matières	142